LA SCIENCE DES MŒURS

Introduction
à la
Méthode Sociologique

par

Paul BUREAU
Professeur à la Faculté libre de Droit de Paris.



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & GAY
3, rue Garancière
1923

Jean Fleury.

Introduction

à la

Méthode Sociologique

LA SCIENCE DES MŒURS

Introduction

à la

Méthode Sociologique

PAR

PAUL BUREAU
Professeur à la Faculté libre de Droit de Paris



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & GAY
3, rue Garancière
1923

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

La diminution du Revenu et la baisse du taux de l'intérêt, 1 vol. in-18 (*Firmin-Didot*, 1890). Epuisé.

Le Homestead ou l'insaisissabilité de la petite propriété foncière. Mémoire couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques, prix Rossi pour l'année 1894. 1 vol. in-8 (*A. Rousseau*). Epuisé.

L'Association de l'ouvrier aux profits du patron et la participation aux bénéfices. Ouvrage couronné par le Musée Social. 1 vol. in-8 (*A. Rousseau*). Epuisé.

Le conflit Italo-Colombien. (Affaire Cerruti). 1 vol. in-8 (*A. Rousseau*).

Le Contrat de travail, le rôle des syndicats professionnels, 1 vol. in-8 carré (*Alcan*, 1902). Epuisé.

Le paysan des Fjords de Norvège, 1 vol. in-8 (Bureaux de la Science Sociale, 1906).

La Crise Morale des Temps Nouveaux, préface de M. Alfred Croiset, 1. vol. in-8 (*Bloud*, 1907). Epuisé.

L'Indiscipline des mœurs, 1 vol. in-8, 600 pages (*Bloud et Gay*, 1920). Prix Le Dissez de Penanrun. (9e mille.)

Quinze années de Séparation. Etude sociale documentaire sur la loi de 1905, Paris (*Bloud et Gay*, 1921).

PRÉFACE

La publication du présent ouvrage est pour moi un acte de justice et de reconnaissance, en même temps qu'une mise au point nécessaire. Enfin il m'est donné de pouvoir exposer avec quelque ampleur les principes et les éléments de cette méthode d'analyse, que j'ai invariablement suivie dans toutes mes études, depuis trente-cinq années. Des amis trop bienveillants voulaient y voir un don personnel à l'auteur, alors qu'elle n'était en mes mains qu'un instrument également à la portée de tout homme de bonne volonté.

Combien il est réconfortant pour le savant de penser qu'il n'est que l'exploitant temporaire d'une technique analytique, qu'il a reçue de ses prédécesseurs, puis que d'autres travailleurs exploiteront après lui, et plus efficacement encore, s'il a eu la bonne fortune d'affiner et d'assouplir,

si peu que ce soit, l'instrument de recherche ! A eux comme à lui, la méthode scientifique réserve semblables trouvailles et pareilles allégresses, s'ils en observent, avec une scrupuleuse exactitude, les conditions morales et intellectuelles. Sa force compensera leur faiblesse, sa rigueur logique leurs défaillances de raisonnement, sa fermeté exigeante triomphera de leur mollesse, et les débarrassera de ce verbalisme pharisaïque où se complaisent encore un si grand nombre de personnes, de qui on pourrait exiger plus de culture et plus de sincérité. L'histoire des sciences atteste que la méthode ne suffit pas à préserver de l'erreur, mais du moins, celle-ci est-elle la voie que doit suivre l'esprit qui veut cheminer vers la vérité.

Frédéric Le Play, qui fut, avec Auguste Comte, le fondateur de la méthode d'observation sociologique, refusa toujours d'en expliquer le mécanisme : « A l'époque, écrivait-il, où je m'adonnais aux sciences physiques, j'ai souvent constaté la stérilité de ceux qui se flattent de les suivre, en dissertant sur le choix d'une méthode. Je m'aperçois chaque jour qu'il en est de même de toute autre recherche..., l'écrivain qui traite de la science sociale, de même que le citoyen qui la pratique, doit surtout justifier de sa méthode par le résultat. » L'avertissement est sagace, et combien il est regrettable que la plupart de nos sociologues con-

temporains, à commencer par Auguste Comte et Herbert Spencer, n'en aient pas fait leur profit. Que de dissertations vaines eussent été évitées, s'ils avaient préalablement poursuivi une analyse méthodique et serrée d'une question concrète rigoureusemt circonscrite, au lieu de se lancer dans des exposés didactiques sur la valeur d'une méthode dont ils n'avaient pas éprouvé les insuffisances et les lacunes !

J'ai pu vérifier sur moi-même toute la justesse de la remarque de F. le Play, et les notes personnelles, que j'ai cru devoir insérer à la suite de ces premières pages, suffisent à attester combien cette étude sur la méthode eût été différente, si je l'eusse publiée quinze ou vingt années plus tôt.

Mais, d'autre part, il me parait que l'heure est venue pour moi de m'expliquer une bonne fois sur cette méthode sociologique, si ignorée ou si travestie, et le souvenir même de l'embarras où F. Le Play laissa ses meilleurs amis à sa mort, m'engage à ne plus tarder. Les mésaventures ne manquèrent pas à ses disciples qui, en possession pourtant des cadres matériels de la méthode monographique des budgets de famille, durent bientôt s'apercevoir qu'ils n'avaient retenu que les apparences et les formes, mais que le maître avait emporté avec lui son secret véritable : la méthode se trouvait, en leurs mains, vide des éléments subs-

tantiels et psychologiques qui en faisaient la valeur.

Aussi bien l'heure semble favorable : la mort récente du chef incontesté de l'Ecole française de sociologie a laissé cette école en quelque désarroi, comme il était inévitable, le jour où le talent prestigieux et l'ascendant prophétique de l'incomparable dialecticien que fut Emile Durkheim ne seraient plus là pour voiler la témérité trop certaine de conclusions, plutôt déduites d'un système philosophique *a priori* que de l'analyse méthodique des faits. Il est donc expédient que des explications, courtoises sans doute, mais nettes et franches, soient échangées entre sociologues, sur la manière dont ils conçoivent l'étude scientifique des phénomènes sociaux, et sur le rôle qu'ils attribuent à leur science dans l'économie de la conduite.

Puisque j'écris ici pour la première fois le nom d'un illustre professeur en Sorbonne, je tiens à déclarer que ce m'est un vrai regret d'avoir si souvent à combattre les affirmations et les conclusions de l'auteur des *Règles de la méthode sociologique*, et je veux rendre hommage à la probité intellectuelle et au labeur énorme de ce sociologue, qui fut vraiment un professeur, un chef et un animateur. Plus que qui que ce soit en France, depuis trente années, Emile Durkheim a eu le rare mérite de concourir au progrès des études socio-

logiques, et la vigueur de la poussée qu'il leur a donnée fut telle, que ceux-là mêmes qui, comme moi, dénoncent les erreurs et les sophismes de son œuvre, se sentent obligés de proclamer qu'ils ont largement bénéficié de cet élan, et lui en gardent une très vive reconnaissance. Si Emile Durkheim n'avait pas vécu, la sociologie, sans doute, serait très loin d'en être au point où elle est parvenue, et je ne sache pas qu'un vrai professeur, et Emile Durkheim en fut un au premier titre, puisse ambitionner meilleur éloge de ses travaux.

Pour son malheur et pour le nôtre, Emile Durkheim vécut en une période peu propice aux études sociales strictement scientifiques : il parvenait juste à l'âge d'homme au moment où s'engageait, sur le terrain politique, la grande bataille entre la morale religieuse et la morale laïque et où le scientisme des Taine, des Renan et des Berthelot, commencait de fléchir; il crut devoir reprendre sur le terrain sociologique la tâche que ses maîtres n'avaient pu mener à bien. Nous refaire une morale, tel était, déclarait-il, notre premier devoir. Cette préoccupation, naturellement associée dans son esprit à des postulats rationalistes, a beaucoup nui à la valeur scientifique de ses travaux : elle en a infléchi les conclusions dans des directions qui ne résultaient pas de la seule observation des faits, et trop souvent des interpréta-

tions ont paru plus tendancieuses que justifiées.

On excusera la franchise de certaines critiques ; en une période si grave, où nos sociétés modernes sont menacées dans leur substance même, cette franchise apparaît comme un devoir, et ce serait faire injure à la mémoire d'Emile Durkheim que de douter qu'il eût été le premier à m'y encourager.

On me pardonnera de compléter cette préface par quelques notes personnelles qui m'ont paru indispensables pour donner à la présente étude la portée éducative que je dois légitimement souhaiter.

Parmi les méfaits des divisions politiques aiguës dont la France a été le théâtre et la victime pendant les quarante-trois années qui ont suivi le traité de Francfort, l'un des plus graves est certainement la séparation en deux camps isolés des hommes d'étude ou de science. L'âpreté de la lutte fut telle qu'elle coupa en deux tronçons hostiles ceux-là mêmes à qui leurs communs travaux commandaient le plus de se rapprocher, et qui ne pouvaient se séparer sans infliger du même coup un immense dommage à leurs intelligences et à leurs études. Mais les passions politiques furent plus

fortes que le souci du progrès des connaissances, et, si on consentait à admettre qu'il n'y avait, à l'usage de tous, qu'une science physique, chimique, astronomique, géologique, le système de la dualité continuait de prévaloir dans les sciences dites morales. Pour ne citer qu'un exemple emprunté à la sociologie même, je ne crois pas beaucoup m'aventurer en affirmant que bien peu nombreux sont en France les sociologues qui ont lu à la fois Auguste Comte et Frédéric Le Play, les livres d'Edmond Demolins et ceux d'Emile Durkheim; les *Enfants de la Tradition* et les *Enfants de l'Esprit nouveau* travaillaient à part et isolément, en sociologie comme en histoire, en exégèse comme en philosophie, et, quoi qu'on puisse prétendre, cela fut, cela continue à être un grand malheur.

Le mal est si invétéré que, même aujourd'hui, même en ce temps d'union sacrée, il persiste, et on est loin de retirer de la lecture des ouvrages venus de « l'autre côté de la barricade, » — lorsqu'on s'y risque — les fruits précieux d'élargissement et de lumière qu'on en devrait retirer. Comme on sait que tel écrivain se range sous telle étiquette, on n'attache plus d'importance à ses conclusions, assuré à l'avance que « celles-ci ne pouvaient être autres qu'elles ne sont, à raison de la doctrine bien connue de l'auteur ».

Mon « cas » est entièrement différent et, avant d'en venir aux conclusions méthodologiques que le présent ouvrage a pour objet de faire connaître, j'ai dû, sur des points essentiels, et non sans efforts parfois pénibles, abandonner certaines conceptions et représentations qui m'étaient chères.

Ce fut au mois de Décembre 1885, à Rouen, que j'entendis parler pour la première fois de l'Ecole de la Science Sociale, et lorsque, à l'automne 1886, j'arrivai à Paris, je ne manquai pas de suivre l'enseignement, donné par M. Edmond Demolins, à l'hôtel de la Société de Géographie. Ce fut un enchantement, et à trente-sept années de distance, j'entends encore, non sans frémissement, les formules du professeur : « En toute science, il « faut aller du simple au composé, du facilement « connu au difficilement connu, du concret à l'ab- « strait, du présent au passé... Soyez toujours « friands des petits faits très simples, très pro- « chains que vous rencontrez sur votre chemin. « Analysez méthodiquement la vie très modeste. « mais totale du paysan qui laboure, du maçon qui « pose ses briques : vous ne soupçonnez pas quel- « les lumières vous y trouverez... Quel sophisme « n'y a-t-il pas à vouloir étudier le passé avant « de connaître le présent ? Que penseriez-vous « d'une étude de paléontologie qui ne serait pas « appuyée sur de sérieuses études de zoologie ? »

Le mécanisme des sociétés simples (Pasteurs, Pêcheurs et Chasseurs) nous était expliqué. Le lieu commandait le travail, lequel à son tour rendait nécessaire un certain régime de propriété, de famille et de pouvoirs publics. L'herbe du plateau central asiatique rendait compte de la famille communautaire des tribus pastorales, comme le saumon des Fjords de Norvège avait contraint les émigrants à se constituer en familles particularistes ; la chasse au contraire engendrait inévitablement la famille instable.

A un échelon plus élevé, la méthode permettait de démonter les rouages plus complexes des sociétés supérieures : on savait « à quoi tient la supériorité des Anglo-saxons »[1] et pourquoi la Grande Bretagne était à la fois le pays le plus progressif et le plus traditionaliste de l'Europe occidentale : la famille souche, avec ses aînés et ses cadets, devait inévitablement concilier ce double amour de la nouveauté et de la tradition.

Ainsi tout était coordonné et expliqué : par une autre voie que celle suivie par Auguste Comte, une chimie et une physique sociales étaient fondées, et leurs éléments premiers, d'ordre matériel et aisément saisissables, offraient à l'analyse

1. On sait que tel est le titre du plus célèbre des ouvrages d'Edmond Demolins.

une prise solide autorisant des inductions vraiment scientifiques.

Ce contentement intellectuel dura pour moi jusqu'aux environs de l'année 1900, époque à laquelle m'apparurent des difficultés qui devaient se prolonger pendant près de douze années.

Trois expériences que, suivant le langage scientifique, je pourrais appeler des épreuves, me frappèrent particulièrement.

Ce fut d'abord l'impossibilité où je me trouvais moi-même, et où se trouvaient mes aînés ou mes amis, de faire partager notre confiance en la vertu explicative de notre méthode sociale à toute personne douée d'une véritable culture philosophique. Nous étions confiants et ardents, l'enchaînement méthodique des causes et des effets satisfaisait notre raison, nous pouvions nous rendre ce témoignage que notre sincérité était totale, qu'aucune doctrine *a priori*, aucune « idée de derrière la tête » ne viciaient nos enquêtes, et cependant les philosophes souriaient malicieusement de notre assurance et de notre satisfaction. En dépit de leurs manières aimables, on pouvait percevoir qu'ils nous considéraient un peu comme des béotiens ou des philistins, satisfaits à bon compte d'explications trop grossières, suffisantes pour des hommes peu familiarisés avec les études de psychologie et connaissant mal encore l'extrême complexité des

phénomènes sociaux. J'avais la bonne fortune de me trouver alors en relations avec quelques jeunes étudiants très distingués, qui poursuivaient en Sorbonne des études supérieures de philosophie et qui étaient au courant de la critique des sciences. Souvent des discussions s'engageaient : ils ne réussissaient pas à me convaincre, mais je ne réussissais pas davantage à leur faire partager mon attachement et ma reconnaissance pour la Science Sociale.

Vint ensuite la même impossibilité constatée de faire aucune recrue parmi les jeunes gens qui formaient la phalange sillonniste. Certes les questions sociales les intéressaient vivement, et plusieurs parmi eux ne pouvaient manquer de ressentir le besoin de mieux connaître cette réalité sociale sur laquelle ils voulaient agir, et cependant ils passaient indifférents à nos travaux et suivaient leur chemin. Leurs doctrines idéalistes ne pouvaient s'accommoder de nos explications matérialistes, ou tout au moins de notre indifférence à l'égard des doctrines et des systèmes d'idées ; eux aussi pensaient que nous lâchions la proie pour l'ombre et que nous étions dupes, lorsque nous nous attachions aux liaisons et aux connexions entre des formes vidées en réalité de leur contenu spirituel : l'étude anatomique des corps est indispensable à qui veut comprendre la vie, mais combien aussi est-elle insuffisante !

Je subissais ces deux « épreuves », lorsque la *Société internationale de Science Sociale*, constituée au lendemain de la mort du plus vigoureux penseur de l'Ecole de la Science Sociale, Henri de Tourville, me fit l'honneur de me confier une mission d'études sur « les paysans des Fjords de Norvège ». Depuis Le Play, les répercussions sociales dérivant de la configuration géographique des fjords norvégiens et de la pêche du saumon avaient tenu une grande place dans l'enseignement de la Science sociale, en tant du moins que celle-ci s'efforçait d'expliquer l'évolution des types sociaux et des formations sociales, et on avait pensé qu'il était bon qu'un missionnaire allât sur place contrôler des assertions de si grande importance.

Je m'embarquai en effet à Newcastle au mois de Juillet 1904 et pendant près de deux mois je poursuivis mon enquête, de Stavanger à Trondjem, sur la condition et le mode d'existence des paysans des Fjords de Norvège. Je n'oublierai jamais la forte et profonde impression que fit sur moi le spectacle de ces admirables murailles de granit se dressant de chaque côté de ces spendides canaux d'eau calme et chaude. A mesure que progressait mon étude, je sentais se dégager en moi avec une force irrésistible une triple affirmation, que je demande la permission de reproduire dans la forme même où elle se présenta à mon esprit, parce que

ce rappel n'est pas indifférent à la meilleure intelligence des conclusions principales de ce livre. « Si, me disais-je, une fée toute puissante me donnait le pouvoir de changer ces montagnes de granit en gisements de houille ou de cuivre ou en bonnes terres arables, il est certain que la structure sociale de la Norvège tout entière serait profondément modifiée. Mais si, d'autre part, sans rien changer à la configuration géographique, un chimiste découvrait demain le moyen d'utiliser ce granit en des combinaisons susceptible d'engendrer de la force ou de la chaleur, quelle ne serait pas non plus la profondeur des modifications sociales dérivant de la modification de la technique économique? En quelques décades, la Norvège se couvrirait d'ateliers et d'usines et deviendrait une des régions les plus manufacturières de l'Europe. Enfin, ajoutais-je encore, si sans modifier ni la structure géographique, ni la technique du travail, une mission laïque composée des maîtres du rationalisme français venait inonder de conférences, de brochures, de tracts, cette population paysanne, si fermement enfoncée dans le sombre dogme luthérien sur le péché et le salut, si elle réussissait à convaincre ces paysans si pieux, si croyants, si affermis dans leur foi en la vie future et en la destinée éternelle de l'homme que toutes leurs croyances ne sont que mirage et illu-

sion et que, suivant l'expression de M. Viviani, sont à tout jamais éteintes au ciel des étoiles qu'on ne rallumera plus, n'est-il pas certain aussi que la structure sociale de la Norvège des fjords serait profondément modifiée? La vie austère et érémitique que mènent ces paysans dans l'inexprimable isolement de leur « gaard » leur paraîtrait bien vite intolérable, le jour où leurs doctrines religieuses les auraient abandonnés et où la sublime chanson de leur foi aurait cessé d'accompagner leurs méditations sublimes sur la vie, sur la mort et sur l'éternité ».

On aperçoit la portée de ces trois affirmations : par la première, je rejoignais de plain pied l'enseignement de la Science Sociale, mais par la seconde je commençais de le dépasser, et enfin la troisième, en affirmant aussi le primat de la vie spirituelle et religieuse, m'engageait vers une représentation du fait social autrement complexe que celle à laquelle j'avais été habitué, et cependant ces trois affirmations m'apparaissaient — comme elles m'apparaissent encore aujourd'hui — aussi certaines l'une que l'autre, et je me sentais contraint de n'en sacrifier aucune, si je voulais arriver à une conception véritable, adéquate et scientifique du fait social.

Pendant les années qui suivirent, je continuai sur ces expériences vécues mes réflexions persé-

vérantes. Il était dur de quitter le logis intellectuel où j'avais jusqu'ici abrité ma pensée et où j'avais trouvé tant de certitude et de lumière. Mais que vaut une sécurité d'apparence auprès d'une étape vers la vérité, alors même que la mise en route comporte des abandons pénibles ? Aussi bien divers incidents parmi lesquels il faut mentionner la lecture d'une page de l'excellent ouvrage de MM. Charles Gide et Charles Rist sur l'Histoire des doctrines économiques [1] et deux conversations avec M. Emile Boutroux sur la nature des explications historiques vinrent encore accélérer mon évolution.

Ainsi sous la poussée d'évidences nouvelles et de ces avertissements, force me fut d'abandonner mes premières positions. Mais cet abandon même soulevait une autre question troublante : que devenait la Science Sociale ? Dans la mesure où j'accueillais les exigences de la liberté, ne fallait-il pas renoncer à constituer une science des phénomènes sociaux ? Il n'y a de science que du déterminé, et la science a pour mission de découvrir des lois, c'est-à-dire des liaisons nécessaires et invariables entre des phénomènes. Si l'on refuse de tenir compte du facteur psychologique et de la liberté, ne méconnait-on pas cette réalité

1. *Vide infra*, p. 116.

sociale qu'on a le premier devoir de respecter ? Si, au contraire, on en tient compte, est-on encore autorisé à parler d'une science d'observation, applicable aux phénomènes sociaux ? Troublant dilemme où je me suis débattu, jusqu'au jour où je vis qu'une issue était ouverte et qu'une conciliation était possible entre deux réalités qui semblaient s'exclure. [1]

Depuis une dizaine d'années, il m'a semblé que mes reconstructions de méthodologie sociologique demeuraient résistantes et solides : je les ai soumises à la critique aiguisée de plusieurs amis, philosophes et sociologues, et ils m'ont assuré qu'ils n'avaient pas d'objection à formuler ; en outre, à l'usage, l'instrument m'a paru capable de s'adapter, en les respectant, à toutes les finesses du fait social minutieusement analysé. C'est pourquoi j'ai cru que le moment était venu d'exposer en détail cette méthode.

On peut juger maintenant pourquoi l'auteur a cru nécessaire cet exorde personnel. Sans doute, après avoir publié « *La Crise morale des Temps nouveaux* » (1907), et l' « *Indiscipline des Mœurs* » (1920), il est en droit de penser qu'on ne s'empressera pas de parler de l'automatisme inévitable de ses conclusions, en fonction des doctri-

1. Sur cette issue, *vide infra* p. 148 et suiv.

nes philosophiques et religieuses qu'il professe, et dont il n'a jamais fait mystère ; mais puisque, pour lui, le processus psychologique a été, en fait, entièrement différent, et même opposé, il n'était peut-être pas inutile de le rappeler, en un temps où est encore si vive, en dépit de l'union sacrée, l'opposition entre les deux groupes ou les deux camps auxquels on a fait allusion plus haut. Suivant le mot célèbre, « Ce qui va sans dire va souvent beaucoup mieux encore en le disant ».

Une dernière ligne, pour rendre témoignage à qui de droit. J'ai conscience que ce progrès de mes études et de mes réflexions eût été impossible sans la collaboration consciente ou cachée que me fournirent, par la lecture ou la conversation, et les « Enfants de la Tradition » et « les Enfants de l'Esprit nouveau ». Comment supputer ce que je dois aux uns et aux autres ? Sans nommer spécialement personne, je tiens à redire ici à tous ma très vive reconnaissance.

Et je tiens plus encore à exprimer ma très profonde gratitude à mes deux maîtres, Henri de Tourville et Edmond Demolins.

Dieppe, les Semailles, le 30 septembre 1922.

PREMIÈRE PARTIE

Les Conditions préalables d'une Etude scientifique des phénomènes sociaux

---

CHAPITRE PREMIER

Le Chaos.

> On nous traite comme nous voulons être traités : nous haïssons la vérité, on nous la cache; nous voulons être flattés, on nous flatte; nous aimons à être trompés, on nous trompe.
>
> PASCAL.

> L'erreur des honnêtes gens est plus nuisible que la malice des méchants.
>
> LE PLAY.

Toute personne, désireuse de s'initier vraiment à l'analyse méthodique des phénomènes sociaux, doit d'abord prendre conscience de l'effroyable chaos intellectuel au milieu duquel nos contemporains acceptent encore de vivre ; le désordre est si manifeste, la gâchis si intolérable, qu'il semble impossible qu'en le contemplant, une intelligence normale et saine n'éprouve pas le besoin impérieux de sortir de ce chaos.

Il s'entend qu'il ne peut être question de donner ici

une énumération, même sommaire, des conclusions et des affirmations sociales où s'exprime la sociologie de M. Tout le Monde; dresser un pareil bilan serait impossible, et d'ailleurs aussi inutile que fastidieux. Je choisirai seulement quelques exemples, empruntés à toutes les sections de l'opinion, afin que le lecteur se convainque que ces « perles » ne sont le monopole d'aucun parti et puisse reconnaître, en ce collier précieux, la contribution de ses amis.

Voici d'abord le Travail et la Production, organisés l'un et l'autre, en nos sociétés contemporaines, sous le triple régime du salariat, de la propriété individuelle et héréditaire et de la concurrence. Nul chapitre n'est plus favorable à l'éclosion des systèmes les plus variés, et les imaginations les plus folles inventent à loisir les recettes les plus étranges. Suivant que l'on est conservateur ou radical, progressiste ou socialiste, bourgeois ou prolétaire, suivant que l'on se rattache à la droite, au centre ou à la gauche, suivant ses intérêts, sa classe, sa caste, son clan, sa nationalité, on professe telle ou telle opinion, on préconise tel ou tel programme dont le le mérite le plus apparent est de flatter agréablement les préjugés des salons ou des comités dont on épouse les intérêts.

Ainsi ce fut, depuis la Révolution française jusque vers le milieu du XIXe siècle, un dogme qui ne souffrait pas de discussion que le contrat de travail devait être conclu « librement » entre l'ouvrier isolé et le patron qui l'embauchait. On avait même construit une sorte de métaphysique bizarre de la liberté des contrats, et du contrat de travail en particulier, à laquelle conserva-

teurs et libéraux étaient également attachés, et avec énergie ceux-ci et ceux-là dénonçaient « l'intolérable abus », lorsque la loi ou les autres ouvriers faisaient mine de vouloir s'immiscer dans les clauses du marché. Aussi bien la loi Le Chapelier (14 Juin 1791) n'affirmait-elle pas que les ouvriers n'avaient que de « prétendus intérêts communs », et on en était si persuadé que, sous les régimes politiques les plus opposés, la bourgeoisie trouvait légitime de punir de prison les ouvriers qui n'avaient commis d'autre méfait que de se concerter pour la cessation du travail.

En 1884, la liberté syndicale apparaît enfin, mais au milieu de quelles contradictions tenaces, que vont surexciter encore les lois protectrices du travail. Nombreux sont les patrons de la grande industrie qui estiment que tout le mal vient de la double intervention des syndicats et de la loi, et chaque jour la presse conservatrice, progressiste ou radicale, de Paris ou de province, célèbre les bienfaits de l'individualisme économique, de la liberté et du capitalisme. « Le patron doit être maître dans son usine, et, si un de ses ouvriers a quelque réclamation à formuler, il est assez grand garçon pour la présenter lui même, sans que de prétendus délégués d'un syndicat viennent se mêler de ce qui ne les regarde pas. Quant au législateur, il est incompétent, et mes ouvriers et moi savons mieux que lui quels sont nos droits et nos intérêts ».

« Non, réplique cet autre, disciple de l'Ecole des catholiques sociaux, du comte Albert de Mun et du Marquis de la Tour du Pin. Le mal vient de l'oubli des principes salutaires qui régissaient autrefois la corporation organisée et de la méconnaissance de la hiérarchie sociale voulue par la Providence. Le patron est le père

de la famille industrielle, et au dévouement de la classe dirigeante doivent correspondre le respect et la docilité de la classe dirigée. Gardons-nous d'organiser fortement des syndicats patronaux et des syndicats ouvriers, ils ne pourraient que se déclarer la guerre. Seuls les syndicats mixtes méritent notre sympathie et doivent jouir de la personnalité civile. Les ouvriers sont et seront toujours de grands enfants qu'il faut conduire [1] ».

A en croire les syndicalistes de *la Confédération générale du Travail*, les syndicats ouvriers seraient, au contraire, la pièce maîtresse de la charpente totale de nos sociétés contemporaines : non seulement ils organiseront la production, l'échange et la répartition des richesses, mais la fonction économique est si dominatrice dans toute société que les syndicats absorberont l'Etat

1. Sur toute cette doctrine, cf. les numéros mensuels de l'Association catholique et les discours de M. Albert de Mun, à propos de la loi du 21 Mars 1884. Voici seulement quelques savoureuses formules : « Après plusieurs années de recherches, nous avons fait enfin la découverte que la solution du problème social consiste dans ce principe que le dévouement de la classe dirigeante est dû à la classe dirigée »... « L'association se compose de patrons et d'ouvriers, apprentis ou compagnons, et de membres du comité d'honneur appartenant à la classe dirigeante. — La direction et l'administration sont confiées au comité d'honneur et au conseil syndical... L'association met à sa tête le patron qui, là comme à l'usine, conserve tous ses droits de père et de gardien des règles hiérarchiques.. Il faut repousser absolument l'idée révolutionnaire de l'association effective des ouvriers avec le patron. C'est le dévouement du patron à ses ouvriers qui doit dominer la situation, ce qui lui permet de laisser gérer par ses ouvriers les institutions qu'il a provoquées ». — Pour répandre et appliquer ces doctrines, l'Œuvre des cercles avait été fondée au lendemain du Traité de Francfort, où quelques rares gentilshommes s'inclinaient chrétiennement vers l'ouvrier plombier ou menuisier pour jouer avec lui une partie de billard ; l'ennui fut si mortel qu'il découragea bien vite les meilleures bonnes volontés.

Le plus piquant de l'aventure est qu'on voudrait aujourd'hui représenter ce mouvement comme un mouvement démocratique. C'est une étrange manière de servir la mémoire d'un homme qui a d'autres titres, et de magnifiques, à notre reconnaissance.

lui-même, dont les attributions, réputées politiques, paraîtront insignifiantes en comparaison des attributions économiques. Tout se ramène au travail et à la production ; aussi la morale des producteurs supplantera toutes les autres, le jour où la règle universelle du travail et une équitable distribution des richesses auront rendu facile à tous l'accomplissement des actes indispensables au bien de la collectivité.

A ces doctrines si opposées correspondent naturellement des conceptions entièrement contradictoires sur les différents éléments de la structure économique : la valeur et le capital, la liberté et la concurrence, le salariat et la propriété. L'économie politique libérale ne se lasse pas de célébrer les bienfaits du capital, et naguère M. Paul Leroy Beaulieu montrait en termes dithyrambiques « les tressaillements de la nature » au spectacle des capitaux venant par leurs apports féconder les pays neufs. Aussi le salariat est-il une institution excellente où l'ouvrier reçoit, à titre de forfait et « en s'exonérant de tout risque [1] » la juste rémunération de son travail. Le taux des salaires est, d'ailleurs, en fonction de la productivité du travail, et c'est cette productivité croissante du labeur de l'ouvrier qui a permis de hausser progressivement la rémunération du travail [2].

1. L'assertion est plaisante, quand on songe aux effroyables risques d'accidents, de maladie professionnelle, de démoralisation et de chômage, auxquels tant de travailleurs manuels sont exposés. Pendant l'hiver 1921 on compta en Grande Bretagne deux millions et demi de chômeurs. Ce chômage était peut-être, il est vrai, l'effet de l'alcool, si l'on en croit la découverte d'un certain Docteur Hazeman lequel affirmait, il y a deux ans, à un Congrès de la C. G. T. que « l'alcool favorise le chômage en excitant le travailleur à produire plus qu'il ne ferait normalement ».

2. Il faut espérer que cette affirmation si hasardeuse cessera bientôt

La liberté économique résout tous les problèmes, affirme Frédéric Bastiat, et au dire de M. Yves Guyot, la concurrence est si excellente qu'elle est la morale même. « Elle est au monde vivant, déclare M. Paul Leroy Beaulieu, ce qu'est la gravitation au monde inorganique.... C'est la force à la fois impulsive, régulatrice et coordinatrice par excellence ; en dehors d'elle il n'y a que chaos, arbitraire, fantaisie et incertitude[1] ». Ces heureuses coïncidences ne peuvent d'ailleurs surprendre, puisque l'intérêt collectif n'est que la réunion des intérêts individuels, comme l'a démontré l'école physiocratique, et cette rassurante démonstration est hautement appréciée d'un grand nombre d'économistes.

En face de ces thèses « si consolantes », se dressent les non moins audacieuses affirmations de Karl Marx et de Lassalle, ou de leurs disciples. La valeur, dit le grand doctrinaire allemand, n'a d'autre origine que le travail : elle est du travail cristallisé, et le profit de l'entrepreneur n'est que le profit du vol des capitalistes au détriment du travailleur. Sous le régime de la concurrence et de l'appropriation individuelle des moyens de production et d'échange, il est inévitable que le salaire tombe à chaque instant et en chaque région au taux le plus bas, juste suffisant pour assurer la subsistance du travailleur et de sa famille, telle que la réclament les besoins de l'industrie. C'est la fameuse *loi d'airain des salaires*. Le remède à la paupérisation croissante des

de déshonorer les cours et les ouvrages d'économie politique. Déjà, avant la dernière guerre, il suffisait d'ouvrir les yeux pour constater qu'une très sensible majoration des salaires avait coïncidé avec une non moins certaine diminution de la productivité journalière et horaire du travail, et le phénomène s'est beaucoup accentué depuis 1918.

1. *Traité théorique et pratique d'Economie polititique*, 3e Edition t. Ier, p. 636, Guillaumin et Cie, Paris, 1896.

classes laborieuses ne peut se trouver que dans la suppression de la propriété individuelle et de l'héritage ; par cette réforme seulement la justice sera satisfaite et les sociétés retrouveront leur équilibre.

*
**

Plus échevelées encore et plus contradictoires, s'il est possible, sont les doctrines qui se font jour sur la Famille et les diverses disciplines qui en sont la préparation ou l'accompagnement. A l'extrême droite se rencontrent les représentants tenaces de la conception rigide et autoritaire, empruntée au temps où l'on trouvait légitime que la femme ne prît son repas qu'après avoir servi son « seigneur et maître », ou que les filles fussent mises d'autorité au couvent, faute de pouvoir prendre leur part du patrimoine familial, presque tout entier réservé au fils aîné. L'autorité maritale et paternelle doit s'exercer sans contrôle, et le père de famille sait mieux que tous autres ce qui convient au bien de chacun. Sur la constitution familiale comme sur le reste, l'esprit d'insubordination et d'orgueil a soufflé, mais ce fut un grand malheur, et il faut en revenir au plus tôt aux sages pratiques de nos pères. On ne parlait pas alors de faire voter les femmes, et les choses n'en allaient pas plus mal[1].

1. On pourrait tout aussi bien dire que nos pères ignoraient la rotation de la terre, la circulation du sang, les engrais chimiques, la machine à vapeur et la télégraphie sans fil. En veut-on conclure que nous pouvons nous passer de ces connaissances et de ces inventions ? Non sans doute. Quelle n'est pas la pauvreté de l'argument !

A plus forte raison, pour ces tenants de la méthode autoritaire, la famille doit-elle être soustraite à tout contrôle de l'Etat. Ce fut, il y a quarante années, un beau tapage, lorsque les Républicains firent adopter le principe de l'instruction primaire obligatoire. Déjà, à l'Assemblée Nationnale de 1871, la question avait été posée par M. Jules Simon, ministre de l'Instruction publique, et elle avait donné lieu à un rapport négatif déposé par M. Ernoul qui avait surtout insisté sur la « violence faite au père de famille, à qui on enlevait ainsi la disposition de son enfant ». Cet argument fut « l'épée de chevet de tous les ennemis de l'obligation ». et quelques orateurs de la droite le développèrent en des formules dépourvues de toute portée. [1]

Au surplus, cette conception autoritaire du mariage s'allie souvent, et le plus naturellement, à d'autres conclusions fort avantageuses pour les droits de l'homme en matière sexuelle ; ces privilèges masculins se mani-

1. « Si dans ce sanctuaire de la famille où je dois régner seul, où ma liberté est la condition de ma responsabilité, une autorité quelconque, fût-ce la plus haute, fût-ce celle de l'Etat, veut intervenir entre mon fils et moi, j'ai le droit de la repousser avec énergie et de lui dire : « Tu usurpes sur le droit de père, et sur le droit de Dieu. »

« Ce que nous repoussons, c'est l'introduction de l'Etat dans la famille, de l'Etat venant se mettre à la place du père pour lui dicter ses lois et l'appeler brutalement devant une juridiction incompétente, lui qui, dans l'accomplissement de ce devoir moral, est le seul et le vrai juge, et ne relève que de sa conscience et de Dieu.

« ...sans cela on ne se souviendrait pas que la famille et l'Etat ont deux domaines absolument distincts ; que la famille a de droit et de fait précédé l'Etat et que celui-ci, loin d'avoir des droits préexistants contre elle, n'en a que dans un but de protection et de défense à son égard.

« L'Etat doit être un tuteur ; un maître, jamais. Autrement, il porterait atteinte à l'indépendance de la famille, à la dignité, à la responsabilité, et par conséquent à la vie de la première des institutions humaines, la base et la raison d'être de toutes les autres. »

(*J. O.* 5 Décembre 1880. — Réponse de M. de la Bassetière à Paul Bert, sur la légitimité de l'obligation de l'enseignement.)

festent, avant et pendant le mariage, puisque « la morale est différente pour les deux sexes. »

Les évolutionnistes rationalistes sont très éloignés de ces conceptions autoritaires, mais, le plus souvent, la morale ni la société n'y gagnent rien, bien au contraire.

J'ai exposé ailleurs et longuement les réformes pratiques et doctrinales recommandées par ces « Enfants de l'esprit nouveau » depuis cent soixante-dix ans. Trois principes les inspirent : le droit au libre amour pour le jeune homme non marié ; la liberté incontrôlée des époux dans leurs rapports conjugaux ; le droit au divorce pour griefs légitimes. Sur ce triple thème, déjà scabreux, se brodent tous les jours, au théâtre et dans les romans, dans la presse et les réunions publiques, d'innombrables insanités, dont la sottise est encore accrue par l'outrecuidante prétention des propagandistes de servir les intérêts de la famille et du mariage. Avec cette « couverture » on peut tout se permettre, et formuler les plus étranges innovations. Par exemple, deux de nos députés les plus « évolués » ont eu, en 1921, l'idée bizarre de déposer une proposition de loi tendant à instituer l'aliénation mentale en cause de divorce : aussitôt une « avocate à la Cour d'appel de Paris » saute sur l'ingénieuse proposition : il est entendu, nous dit-elle, que le « pauvre irresponsable aurait droit au confort et aux soins », et elle ajoute ingénuement : « Je ne sais comment les hommes entendraient cette tâche, mais je puis dès maintenant affirmer que la femme véritablement digne de ce nom saurait toujours, quelle que soit la nouvelle orientation de sa vie, accomplir son devoir vis-à-vis du malade. Nulle infortune ne pourrait mieux donner à sa pitié éternelle l'occasion de se répandre en réconfortants

bienfaits ». Cette berquinade fait écho à une autre, en laquelle s'épanchait naguère une de nos doctoresses en philosophie : « N'ayons pas peur, Mesdames, disait la conférencière, que la femme puisse jamais cesser d'aimer les enfants ; autant vaudrait dire que le rossignol pourrait désapprendre de chanter ».

Pendant que se débitent ces fadaises, l'évolution logique se poursuit dans les faits et dans les doctrines, et en un sens il faut s'en réjouir pour l'honneur même de l'esprit humain et de la société, qui ne sont pas si « stupides », que de pareilles turlutaines suffisent à les satisfaire. Quand on connaît l'insignifiance des arguments que M. Emile Durkheim alléguait naguère pour combattre le divorce par consentement mutuel, on n'est plus surpris de l'immense diffusion de ce mode de rupture du lien conjugal, et on est presque reconnaissant à quelques-uns de nos romanciers ou auteurs dramatiques, plus évolués ou plus vigoureux, les Paul Hervieu et les frères Margueritte, de réclamer enfin le divorce par consentement mutuel et même par la volonté d'un seul.

A leur tour, ces publicistes sont considérés comme des peureux et des attardés par la phalange chaque jour plus nombreuse des intégristes, qui déclarent sans ambages que la famille est une institution désuète et malfaisante, qu'il faut abolir sans retard. Il n'est pas vrai, dit Kautsky, qu'elle ait été établie par la nature.« C'est la voix de la langue qui l'a créée. Sans les mots qui fixent les degrés de parenté, il n'y aurait pas de famille comme institution durable ». C'est exactement la doctrine du gouvernement soviétique, qui s'excuse de légiférer encore sur le mariage, puisqu'il est tout à fait « incongru », à notre époque, de vouloir maintenir ensemble deux époux qui trouvent avantage à se séparer ; aussi bien le divorce

peut-il être demandé par la volonté d'un seul, et à tout moment, pendant le mariage, on accueille « avec le sourire » la déclaration de la femme mariée qui vient notifier à l'officier de l'Etat civil que l'enfant qu'elle porte dans son sein n'a point été conçu des œuvres du mari.

Sans être au pays des Soviets, on peut partager ces opinions, et il est très bien porté en certains milieux de se déclarer partisan de l'abolition du mariage, du droit absolu à la stérilité systématique, à l'avortement et à l'homosexualité. Déjà, sous le Second Empire, M. Alfred Naquet menait contre la famille et le mariage une virulente campagne, où il rendait nos institutions conjugales responsables des cristallisations malfaisantes qui arrêtent les progrès les plus nécessaires. « Je ne crois point, écrivait-il, à la chasteté, que je juge nuisible à la santé de l'individu, et, comme je ne donne pas dans l'absurdité religieuse qui condamne la volupté, quand elle n'a pas la production humaine pour but, je pense que l'homme et la femme peuvent moralement s'abstenir de se reproduire, sans pour cela être tenus de s'abstenir de relations sexuelles... Il serait contraire à toute pensée scientifique de vouloir condamner à l'isolement, à la solitude, à la chasteté l'homme ou la femme qui, ayant des raisons sérieuses de ne pas mettre des enfants au monde, n'en ont pas moins le droit de vivre, c'est-à-dire n'en ont pas moins droit aux joies de la vie intime et de l'amour. » Il y a plus de cinquante années que ces lignes furent écrites ; depuis ce moment, d'innombrables disciples ont témoigné qu'ils étaient capables de faire porter des fruits à l'enseignement reçu et, tandis que Mme Madeleine Pelletier réclame la reconnaissance du droit à l'avortement, M. Lucien Le Foyer propose d'instituer une forme nouvelle d'union légale entre l'homme

et la femme, le système du bail triennal des personnes, avec tacite reconduction ou renouvellement conventionnel, lorsque les deux conjoints estiment qu'ils ont avantage à continuer la vie commune.

Avec de pareilles doctrines, on pourrait, semble-t-il, concevoir quelque inquiétude et sur le recrutement de la race, et sur la moralité des adultes présents et futurs. « Rassurez-vous, déclare un médecin des Hôpitaux ; ce sont les pays pauvres qui ont le plus d'enfants ; la guerre vient pour un temps d'appauvrir la France, donc ne nous inquiétons pas de la dépopulation et profitons de l'occasion ». Au surplus, ajoutent les néo-malthusiens, la France est certainement aussi peuplée qu'elle doit l'être, et sans doute elle l'est même en surabondance ; la paix entre les peuples n'est possible que par un très sérieux contrôle des naissances, et la guerre de 1914 n'eût point éclaté si une natalité excessive, en exposant les Allemands au danger de famine, ne les avait poussés vers la conquête de nouveaux territoires [1].

Vaines aussi seraient les craintes relatives à la moralité. « Comme le disait le vénérable M. Lintilhac, en matière de critique théâtrale, le peuple est infaillible.

1. Cette affirmatiion est d'ailleurs une jolie perle à joindre à notre collier, car tous ceux qui connaissent l'Allemagne, (cf. notamment les belles études de M. Andler) savent que la nation qui se rua sur la France au mois d'Août 1914 était une Allemagne bien nourrie et gorgée de richesses, et la production toujours accrue de ses champs et de ses usines avait fait d'elle un pays d'immigration, toujours en quête de nouveaux bras, et n'ayant d'autres émigrants que des représentants de commerce et des ingénieurs largement appointés.

En Angleterre, dans les réunions publiques tenues par les partisans du « birth control », les orateurs néo-malthusiens ne cessent d'affirmer que la France est trop peuplée. — Au surplus, dans le N° du 19 mars 1922 de l'*Action Française*, on pouvait lire, sous la signature d'un rédacteur ordinairement mieux informé, cette étrange déclaration : « Si notre faible natalité est un péril, on peut considérer qu'elle nous assure d'autre part une stabilité et une unité qui ont leur prix. »

En morale aussi le peuple est infaillible. Il revient toujours à sa magnifique et glorieuse tradition. N'ayez aucune crainte. Nous avons notre climat, notre magnifique pays, la splendeur de notre nature, qui feront toujours obstacle au développement des théories malthusiennes »[1].



Si telle est la variété des opinions et des systèmes sur le Travail et la Famille, quelle ne sera pas la multitude des doctrines et des jugements, lorsqu'il s'agira de l'organisation des pouvoirs publics et de la constitution politique ? La France a expérimenté vingt-deux constitutions en un siècle, sans compter la bonne centaine d'autres recettes qui lui ont été proposées par les partis ou les « sauveurs », qu'elle a eu la sagesse de ne pas écouter. Aussi bien, que de discussions sur le rôle et la conception de l'Etat ! Pour le libéral, l'Etat est un organisme nécessaire, mais son action est presque inévitablement malfaisante : aussi convient-il de la réduire au minimum et de ne lui confier que la double mission de défense des frontières à l'extérieur et de police à l'intérieur. S'il ambitionne de faire davantage, il est incompétent et usurpe sur « l'auguste liberté » du citoyen, liberté seule capable de résoudre tous les problèmes, comme l'a démontré Bastiat.

1. Sénat 7 Août 1919, discours de M. Pams, ministre de l'Intérieur, en réponse à l'interpellation de M. de Lamarzelle. — A rapprocher l'affirmation « d'un des plus hauts personnages de la République » qui en 1917 assurait que les peuples victorieux avaient des enfants et que lorsque la victoire aurait couronné les armes de la France, nous verrions notre population s'accroître « (Discours de M. Xavier Hennessy, à la Chambre des Députés, le 10 juillet 1919). »

L'interventionniste conçoit tout autrement le rôle de l'Etat : il le veut chargé de faire régner l'ordre et la justice, et comme ces deux concepts se peuvent entendre de très diverse manière, il serait difficile de marquer les nuances... ou les fossés qui séparent entre eux les amis de l'intervention. Pour celui-ci, encore imbu de libéralisme, l'Etat ne devrait intervenir qu'après défaillance constatée de l'initiative privée ; celui-là, au contraire, plus préoccupé de justice que de liberté, veut poursuivre le désordre et l'injustice partout où il les rencontre, et naturellement ce louable dessein l'entraîne fort loin. A chaque étape nouvelle, il se console pourtant en exprimant ses regrets et en insistant sur le caractère exceptionnel de l'hypothèse, mais cette belle déclaration lui suffit et il célèbre le libéralisme au moment même où il l'abandonne.

Le socialisme répudie ouvertement le mythe de la liberté, et puisque la société bourgeoise et capitaliste apparaît définitivement injuste et pourrie, il faut au plus tôt introduire les réformes les plus profondes et dans toutes les institutions. Il fut un temps où le socialisme se disait unifié ; l'expérience a démontré qu'un commun mépris du capitalisme bourgeois ne suffisait pas à produire l'unité. On distingue le socialisme scientifique et le socialisme utopique, le socialisme évolutionniste et le socialisme révolutionnaire, les possibilistes et les marxistes, les majoritaires et les minoritaires, la IIe, la IIIe, la IVe Internationale, et toutes ces distinctions enregistrées ne donnent encore qu'une faible idée des séparations véritables.

Sur ces divergences foncières se dressent les innombrables différences d'opinion que fait apparaître chaque problème concret. Qu'il s'agisse de la loi militaire, de

l'impôt, de la législation du travail, du régime des mines ou des chemins de fer, du tarif douanier ou de la monnaie, partout éclatent en feux d'artifices les systèmes, les propositions, les élucubrations. Chacun y va de son projet... à moins que le souci de la réélection prochaine ou la surenchère démagogique ne viennent pour un temps établir entre les députés une communauté d'opinion dont le pays paie les frais. En d'autres hypothèses, l'opinion qui rallie la majorité parlementaire correspond, non pas à une adhésion des intelligences à une vérité dégagée par l'observation et l'analyse, mais à une transaction entre opinions qui se heurtent et qui ne se ressemblent que par leur commune impuissance à se faire accepter des esprits qui, *à priori*, n'y adhéraient point.

Parmi toutes ces divergences, il faut mettre hors pair et en une place de choix toutes les controverses qui se poursuivent, depuis le dix-huitième siècle, entre le rationalisme libre-penseur et le dogme ou la morale catholiques. Pour les uns, la croyance religieuse, qui eut son origine dans le fétichisme, l'animisme ou le totémisme, fut nécessaire et bienfaisante à l'origine des sociétés humaines, où elle aida à discipliner le « gorille », mais les temps sont révolus et son heure est passée ; la science doit, au dire des Berthelot et des Renan, se substituer à elle dans la direction de la conduite. Au contraire, affirme Emile Durkheim, les représentations collectives, au premier rang desquelles figurent les croyances religieuses, continueront d'occuper dans l'économie des sociétés humaines la place éminente qu'elles y ont toujours occupée, seulement nous savons que la divinité qu'elles adorent n'est autre que la société elle-même. Celle-ci réussit, comme il se doit, à inspirer à l'individu un sentiment de respect et d'obéissance à l'é-

gard des fins qu'elle poursuit et des règles qu'elle édicte : « la société est créatrice d'idéal » et tout idéal trouve en elle et en elle seule son origine et son aliment.

Il va sans dire que les fidèles des religions révélées, notamment les catholiques, protestent avec véhémence contre ces interprétations. Mais qui oserait dire que leur foi religieuse ait toujours respecté, comme il convenait, la compétence de la critique scientifique ?

En elles-mêmes, ces doctrines si contradictoires seraient suffisantes pour alimenter d'interminables controverses sur la morale, l'éducation et la famille, comme l'attestent d'ailleurs les grands débats politiques poursuivis en France depuis un siècle et demi, et spécialement autour des écoles, mais il paraît qu'on les doit mêler encore à d'innombrables querelles, même d'ordre pratique et simple, où on pouvait espérer ne les voir jamais compromises. J'ai dit ailleurs comment « les enfants de l'esprit nouveau » et « les enfants de la tradition », toujours ardents à saisir les occasions de se rencontrer, ont fait flèche de tout bois : qu'il s'agît de la monarchie ou de la république, des rapports entre le capital et le travail ou du régime des impôts, de l'origine de la vie ou de l'ascendance de l'homme, de géologie ou de transformisme, de la crémation ou de la construction de la Tour Eiffel, des chemins de fer ou du traitement des maladies vénériennes, aussitôt les deux Frances se groupent en formations combattantes, et récemment la question même de l'heure d'été fut, notoirement liée, en certaines circonscriptions de l'ouest, à la doctrine adoptée sur le mystère de la Sainte Trinité ou celui de la Présence réelle [1].

1. « Heure d'été, heure d'athée » disait-on en quelques circonscriptions.

Ainsi, la dissimilitude des convictions philosophiques ou religieuses se répercute sur les discussions de la technique sociale. Il n'en faut point conclure que la ressemblance est du moins le gage et le principe de l'unité. Montalembert était naguère fort distant de Louis Veuillot. La tradition s'est maintenue, et, au sein même du catholicisme comme du protestantisme, des divergences aussi nombreuses que substantielles apparaissent et se perpétuent, entre les opinions sociales et politiques [1].

La démonstration étant faite et surabondamment faite, il y a lieu, sur cet invraisemblable chaos où se heurtent, appuyées sur les arguments les plus bizarres les opinions les plus étranges, de présenter quelques observations préliminaires, susceptibles d'orienter les recherches.

Le premier élément qui frappe l'esprit, quand on observe ce chaos et qu'on en recherche les causes, est celui-ci : la commune adhésion de tous au principe de la liberté des opinions en matière sociale, économique, politique et morale. S'il s'agissait d'une question de chimie, de physique, de géologie, tout le monde serait d'accord pour reconnaître qu'il faut commencer par analyser méthodiquement, et que cette opération délicate ne peut être poursuivie que par certaines personnes compétentes, dûment préparées à cette tâche par leur culture antérieure et leurs travaux. Ici rien de pareil ; on pose comme postulat que toutes les opinions sont libres, ce qui équi-

1. Il est d'ailleurs divertissant de constater qu'en dépit de ces divergences, qui se manifestent au sein même de l'épiscopat, on voit réapparaître périodiquement la proposition de constitution d'un grand parti catholique.

vaut à affirmer que chacun est autorisé à suivre les suggestions les plus contingentes de ses goûts, de ses tendances, de son milieu, de ses caprices. Pourquoi cet îlot réservé à la liberté des opinions au milieu des disciplines admirables des sciences? On n'en sait rien, et personne n'a jamais entrepris, et pour cause, d'exposer les raisons de cet onéreux privilège : on sait seulement qu'il existe, on en est sûr, et chacun est autorisé, en matière sociale, à ne se fier qu'à ses lumières personnelles et à son flair, c'est-à dire en réalité à ses passions, à ses préjugés, à ses fantaisies [1]. A vingt-et-un ans, tous les hommes deviennent électeurs et demain les femmes recevront pareil mandat. C'est donc, pense-t-on, qu'à cet âge chaque adulte est devenu compétent pour discerner les conditions du bon fonctionnement des sociétés. Aussi bien, on constate que, même avant cet âge, les adolescents s'empressent d'adhérer à certaines opinions « qui leur conviennent » et cette option implique à son tour l'adhésion à une série indéfinie de conclusions et d'affirmations. Avant de faire ce choix si grave, il eût fallu, semble-t-il, analyser, observer, comparer ;

1. Au mois de Novembre 1920, un minuscule incident vint mettre en pleine lumière la différence des deux attitudes. Un boxeur de poids léger affirmait qu'il était impossible à un athlète quelconque de le surélever de terre, s'il ne le voulait point, et il lui suffirait de toucher le pouls et l'artère carotide de son rival pour paralyser son effort.

L'affirmation intrigua d'abord, d'autant plus qu'une expérience avait donné raison à Johnny Coulon.

Mais il est entendu que personne n'aurait eu l'idée de discuter dans le vide, ou d'aligner des raisonnements abstraits. Quelques personnes compétentes se livrèrent à des observations exactes et à des analyses méthodiques. En moins de quinze jours, l'explication fut trouvée.

Au contraire, dès qu'il s'agit du vote des femmes ou de la participation aux bénéfices, du système d'impôts ou de la durée de travail chacun s'épanche en raisonnements abstraits, en rappels de principes, en remarques hétéroclites. Pourquoi cette différence d'attidude ?

presque personne n'y songe, parce que chacun est convaincu que ces questions sociales échappent à l'analyse, et que tout est affaire d'impression personnelle et de sentiment. Encore une fois, les opinions sont libres.

Avec de telles prémisses, on peut aboutir à toutes les sottises, et on n'y manque pas. Pour s'y acheminer on recourt le plus souvent à l'un ou l'autre des deux procédés suivants : tantôt on rattache son affirmation à une autre qui n'a avec la première que le rapport le plus superficiel et le plus ténu[1]; tantôt on l'abrite sous le couvert des « grands principes » : comme nos vastes sociétés modernes peuvent être comparées à d'immenses océans où vivent côte à côte les plantes et les poissons les plus divers, il est toujours possible d'alléguer des témoignages et des exemples ; la plus petite dose d'esprit critique et de méthode eût suffi à montrer qu'ils ne prouvaient rien du tout, mais cela n'a pas d'importance, puisqu'il est démontré que leur aptitude à « clouer l'adversaire » est souvent proportionnée à leur absurdité même.

Les grands principes, les formules « qui sont tout un programme » fournissent un concours spécialement apprécié. « Nous sommes pour l'individu », déclarait

1. Il y a quelque quinze années, une campagne fut entreprise en faveur du pain de jour, et, pour la combattre, les plus lourdes plaisanteries semblaient un argument. « Pourquoi les gaziers, s'écriait le rédacteur d'un de nos grands journaux du soir, les électriciens travailleraient-ils pendant le sommeil des autres ? Travail de jour eux aussi. La lumière artificielle luira concurremment avec le soleil. Ainsi peu à peu la civilisation nous ramènera au temps de la lampe Carcel ». Voici une autre perle, dans le genre sentimental. Pendant la guerre, on discutait au Sénat la proposition Honnorat, relative à l'heure d'été : un honorable sénateur de la droite conclut son « beau discours » par ces mots : « Messieurs, ne changeons pas l'heure à laquelle meurt un soldat de France ».

un manifeste à l'automne 1920[1]; « nous voulons maintenir l'ordre et la discipline », réplique cet autre. « Le plus précieux de tous les biens est la liberté », clame ce troisième, et ainsi chacun arbore son drapeau, suivant les milieux et les partis. Les principes et le jargon diffèrent : ici on invoque la tradition, l'autorité, la hiérarchie, la famille, la propriété, la patrie, l'armée, la religion ; là on se réclame du progrès, de la liberté, de la science, de l'évolution, de la liberté de l'art[2], de la démocratie, du travail, de la solidarité, des droits de l'homme, de l'humanité, de l'internationalisme, mais ces doctrinaires qui se heurtent en des combats parfois si âpres se ressemblent au moins par leur commun attachement aux procédés les plus irrationnels, leur

1. « Nous sommes pour l'individu.
L'individu est la mesure de toutes choses et constitue pour chacun de nous l'unique et immédiate réalité.
Seul il pense et souffre.
La notion artificielle de collectivité entretient entre les hommes des distinctions dangereuses. Elle les divise, les oppose les uns aux autres en tant que nation aux nations, en tant que classe aux classes, en tant que corporation ou administration au public » Manifeste des défenseurs de l'« Ordre naturel ».

2. « Un peuple sans art est un peuple néant. Il mange, se vautre et fornique. — C'est un peuple de saligauds et de gorets ». (La France artistique et littéraire, décembre 1920). Avouons qu'il eut été difficile d'accumuler plus de sottises en si peu de mots, et chacun sait que la Renaissance italienne du xv[e] siècle fut beaucoup plus vertueuse que les Canadiens français du xx[e]. Pour ne pas faire de jaloux, citons cet autre exemple qui ne manque pas de saveur, au lendemain de la grande guerre : « C'est une chose déplorable, Messieurs, que de remettre sans cesse les principes en question (très bien, très bien, à droite)... Tout ce qu'il y a en moi de fibres militaires se révolte à la pensée de l'introduction de l'esprit démocratique dans cette aristocratie du devoir et du dévouement qui a ce nom sacré : L'armée... Je disais que la loi nouvelle respire la haine, la haine de celui qui possède, la haine de celui qui sait, la haine de celui qui possède tout bien et toute science, la haine de Dieu poursuivie dans son ministre, le prêtre ». (Débats parlementaires, à l'occasion de la loi de 1889. J. O. 5 juin 1889.)

manie de l'abstraction vide, leur mépris des réalités concrètes, des contingences et des complexités.

Presque toujours, il eût suffi de quelques instants d'analyse, de ce que j'appellerai plus loin « le petit coup d'œil circulaire », pour faire apparaître l'erreur, tant elle est grossière, mais presque personne n'y songe. Il est beaucoup plus avantageux de garder ses préjugés et ses partis-pris ; ils dispensent de réformer sa propre conduite et grâce à eux, on est sûr de conserver des relations cordiales avec les amis de son clan ou de sa classe.

Avant de clore ce chapitre, je dois signaler encore deux traits essentiels : l'ignorance profonde, totale pourrait-on dire, de la psychologie réelle et vivante, la crainte de la vérité et la manie de l'optimisme fallot.

Les chaires de psychologie, de psychiâtrie, de pédiâtrie, de pédologie, de pédagogie, de pédotechnie ne manquent point, mais jamais on ne fut si éloigné de la connaissance réelle du cœur humain. Que nous sommes loin de la pénétration admirable d'un saint Augustin, d'un Pascal, d'un saint François de Sales ! L'intellectualisme a sévi et on s'est rendu incapable de rien comprendre aux liaisons mystérieuses, qui, dans les replis de notre cœur, s'établissent entre nos sentiments, et les caricatures d'analyse, qu'on nous présente, ont largement contribué à l'éclosion des propositions les plus absurdes [1].

1. Il faudrait tout un livre pour illustrer ces trois lignes. Au hasard, voici quelques glanes. Au mois de janvier 1921, un député de la majorité propose, pour restaurer nos finances, de créer une loterie nationale dont les billets seraient de 25 francs et qui comporterait 500 millions de francs de lots par mois, et le fonctionnement de cette loterie eût été organisé de telle façon que presque chaque jour on eût tiré de la roue un lot d'un million et un autre de 500.000 francs. Sans

Mais puisqu'il est entendu que nous sommes au siècle des lumières, il paraît que l'énonciation de ces absurdités est sans danger, pourvu qu'on termine son discours ou sa conférence par les formules usuelles sur la France immortelle et ses glorieuses destinées.

Une seule chose paraît essentielle, c'est que l'auditeur ou le lecteur reste sur une impression optimiste complaisante à ses routines, à ses timidités, à ses lâchetés et à son égoïsme. Toutes ces doctrines se distinguent par leur indéfectible optimisme béat, dont la naïveté défie toute supputation. Pour chaque question, on a soin non pas d'en faire le tour, mais de ne voir que la solution favorable aux préjugés et aux défauts de son milieu. Le bourgeois, par exemple, excelle à montrer

insister sur les objections innombrables que peuvent soulever contre un pareil projet les seules considérations économiques, a-t-on réfléchi à ce que pourrait être l'application au travail et à la production chez un peuple capable de donner au jeu une telle place dans l'économie de sa vie ? — De même combien insondable doit être l'ignorance et du cœur humain et de la réalité sociale, chez ces romanciers sociologues qui plaident pour le divorce par la volonté d'un seul, ou ce politicien qui propose de substituer au mariage le bail triennal avec tacite reconduction ! L'absurdité de pareils projets atteste une méconnaissance complète du problème psychologique et social à résoudre. On peut adresser le même reproche à de prétendus hygiénistes qui assurent que toute morale sexuelle est devenue inutile, depuis que la science a découvert le traitement des maladies vénériennes. Pendant l'hiver 1921-22 un professeur d'une Faculté de médecine développa ce bel enseignement devant 400 étudiants, et sa conférence qui était une ineptie, se doublait d'un crime, car il parlait devant des étudiants dont une forte proportion pratiquait une parfaite chasteté. Il termina, il est vrai, sa conférence par une conclusion patriotique, qui revenait en substance à ceci : « Vous voyez donc, jeunes gens, que vous pouvez vous amuser pendant votre jeunesse ; s'il vous arrive quelque accident, même grave, ne vous désolez pas, la science médicale est là pour vous soigner et vous guérir ; et puis ensuite vous vous marierez, et comme la France a besoin d'enfants, vous aurez beaucoup d'enfants et, grâce aux progrès de l'hygiène, n'ayez pas peur, ce seront de beaux enfants ». — La recette est simple, mais il faut ajouter que son absurdité dépasse de beaucoup sa simplicité.

les bienfaits de la propriété individuelle qui surexcite la production et modère les consommations, et certes il a raison, mais on dirait qu'il n'a jamais vu comment la richesse désorganise la société et atrophie l'individu, qu'elle livre sans défense à toutes les suggestions du caprice, de la paresse et de la sensualité. De même, ce libéral célèbre les bienfaits de la liberté et de la concurrence, source du progrès et mère des inventions; mais comment se fait-il qu'il semble n'en pas apercevoir les méfaits et les dangers? C'est au nom de la liberté du travail et de la famille que, sous la Monarchie de Juillet, des enfants de huit ans travaillaient quinze heures par jour, et c'est aussi à l'abri du libéralisme que se développent les pires industries qui, par l'alcoolisme et la débauche, s'emploient si activement à abâtardir la race. Il est des libertés fécondes, il en est de meurtrières, et le problème est moins simple qu'on ne le dit. De même peut-on être certain de la sincérité de ces socialistes plus ou moins révolutionnaires qui feignent de croire, et en tout cas enseignent, que, le jour où l'on aurait prononcé la socialisation de tous les moyens de production et d'échange, les maux variés qui ravagent nos sociétés disparaîtraient comme par enchantement? Plus d'alcoolisme, de convoitise, de luxure, de débauche, de prostitution; plus de querelles entre les époux, plus d'infécondité systématique, et la nation recevrait juste chaque année la quantité de nouveau-nés conforme à cette natalité optima, chère aux économistes; plus de haine, plus d'envie, plus de surenchère démagogique. Automatiquement et spontanément, l'ordre, la paix et la justice seraient assurés.

Ces naïvetés et ces sottises, et beaucoup d'autres encore, seraient-elles chaque jour le thème d'innombra-

bles articles ou discours, si la sincérité et l'amour de la vérité dirigeaient les consciences? On allègue que tout homme est sujet à erreur et qu'on peut se tromper ; oui certes, mais comment se fait-il que l'erreur soit toujours du même côté? La vérité est qu'on n'a point le désir, la volonté de bien voir ni de saisir le réel; ce que l'on souhaite surtout, c'est d'offrir aux amis une représentation optimiste des choses, qui ne réclame de leur apathie aucune réforme, qui ouvre l'agréable perspective d'un progrès automatique, venant de l'extérieur et sans notre collaboration, en tout cas ne réclamant d'autre concours humain que celui des adversaires, seuls coupables, affirme-t-on, des maux dont nous souffrons.

Misérables tactiques, honteuses prévarications. Quand on en a pris conscience, on ne s'étonne plus des grandes souffrances qui éprouvent nos sociétés modernes : à un pareil désordre des idées et des doctrines doivent inévitablement correspondre beaucoup de larmes et d'immenses dommages, et, si on n'y porte pas remède, on peut être certain que les souffrances du passé récent et du présent ne sont que l'annonce de celles, pires encore, que nous réserve l'avenir [1].

1. Fidèle au plan de cet ouvrage, je me borne ici à cette brève allusion aux relations étroites qui existent entre nos douleurs et nos erreurs. Là aussi il faudrait écrire un livre pour montrer comment, à la faveur de nos bêlements et de nos grandiloquences, les forces mauvaises poursuivent leur œuvre et nous écrasent : tandis que nos oreilles cèdent au charme de la séduisante musique, nous roulons dans la fange, et les cailloux qui s'y cachent ensanglantent nos pieds. A titre d'échantillons, voici quelques pierres miliaires qui jalonneraient la route. En 1789, un noble sentiment de fraternité emplissait les cœurs des Français ; quelques mois s'écoulèrent et la guerre civile éclata, bientôt suivie de guerres étrangères qui durèrent vingt-deux années, presque sans interruption. A l'intérieur même, le désordre fut tel qu'il fallut instituer des tribunaux spéciaux pour y mettre un

Telle est la sociologie de M. Tout le Monde. Il est superflu de la qualifier: l'ignorance rivalise avec l'insincérité, et les suggestions de l'imagination la plus folle s'y associent aux préjugés les plus étroits.

terme et, pendant la première décade du XIXe siècle, il était fréquent que plusieurs exécutions capitales eussent lieu le même jour.

Semblablement, on avait libéré le travail et, à la faveur de cette prétendue libération, on vit s'établir dans les manufactures et les usines un régime de travail qui compte parmi les plus épouvantables qu'ait jamais connus l'humanité. — De même avec quelle allégresse n'avait-on pas répudié l'austère discipline du mariage monogamique, et, comme, à cette époque, on franchissait rapidement les étapes, on était arrivé dès 1793 au libre divorce par consentement mutuel, seul conforme au tempérament moral de l'homme nouveau. Au bout de moins de deux années, il fallut reconnaître que les décrets de la Convention du 8 nivôse et du 4 floréal An II avaient favorisé le débordement d'un tel « torrent d'immoralité » que l'Assemblée même qui les avait votés dut s'emprésser de les abolir, (Décret du 15 thermidor an III), et cependant il y eut encore, en l'An VI, à Paris plus de divorces que de mariages.

On connait aussi les scènes scandaleuses du culte de la déesse Raison.

Sous la Restauration, l'alliance du Trône et de l'Autel montra bientôt à quels desseins rusés d'égoïsme et d'exploitation pouvait être utilisé le concours d'un clergé docile : comme l'avait dit l'abbé Maury, « avec une bonne police et un bon clergé » on peut assurer l'ordre, et cinquante ans plus tard l'Ordre moral vînt attester que les bonnes recettes n'étaient pas perdues.

De même en 1922, les assassinats d'Erzberger et de Rathenau ont montré jusqu'où peut déchoir un parti, soi-disant ami de la loi et de la morale, qui s'est vidé soi-même de toute vie spirituelle.

Toutes ces expériences, si dures et si instructives, devraient être soigneusement étudiées par tous les bons citoyens soucieux de réformes véritables. A vrai dire, elles sont toutes dépassées, et infiniment, par la lugubre expérience russe. Jamais plus délirante allégresse n'emplit les cœurs de 170 millions d'hommes: enfin on allait pouvoir travailler dans la joie fraternelle de la justice retrouvée; plus d'oppression, plus d'exploitation de l'homme par l'homme ; à tous le travail dans la liberté et l'équitable répartition. Et jamais aussi l'homme ne fut davantage la victime de la méchanceté de ses semblables et de la barbarie des choses. En moins de deux années trente millions d'hommes, de femmes, d'enfants ont été condamnés à la mort la plus affreuse.

Une seule question se pose : est-il possible de sortir de ce chaos ? Manifestement, il ne faut pas songer à constituer un système plus cohérent ou plus judicieux « qui serait le bon ». On ne ferait ainsi qu'accroître encore le gâchis. Le problème à résoudre n'est pas celui d'un système à inventer, mais d'une *méthode* à appliquer. Avant l'institution par Lavoisier de la méthode chimique, le talent ou même le génie n'y faisaient rien ; les hommes étaient condamnés, en cette matière, aux plus fantaisistes hypothèses. Telle est encore notre situation en matière sociale, mais avec cette différence que nous sommes ici responsables de nos sottises. Nous semblons ignorer que, dès 1830, deux hommes se trouvèrent qui arrivèrent tous deux, par des voies différentes, à cette même conclusion qu'il était possible de soumettre les phénomènes sociaux aux trois procédés essentiels de la méthode d'observation : l'analyse exacte, la comparaison, la classification. Malheureusement, les très fâcheuses divisions politiques et religieuses, qui sévirent en France pendant le XIX[e] siècle, tinrent toute leur vie séparés ces deux grands hommes qui se fussent complétés si heureusement, et que rapprochaient et leur grande intelligence et leur commune expérience des méthodes scientifiques. Auguste Comte et Frédéric Le Play ne se fréquentèrent point, et la séparation fut plus grande encore entre leurs disciples [1].

1. Dans les pages qui vont suivre, on désignera sous le nom d'*Ecole Française de sociologie* tout le mouvement d'études sociologiques qui se rattache à l'enseignement de M. Emile Durckheim, et, par lui, à Auguste Comte ; et sous le nom d'*Ecole de la Science sociale* tout le mouvement d'Etudes sociologiques qui se rattache à F. Le Play,

Cette division des efforts permet de comprendre l'insuffisance des résultats, et comment il se fait que nous ayons à reprendre la tâche des initiateurs. Il y a quatre-vingt-dix ans, ces deux savants constatèrent comme nous venons de le faire, l'inexprimable chaos et l'indicible désorganisation intellectuelle, mais il faut ajouter qu'ils commencèrent de frayer la voie qui pouvait conduire à la vérité.

« Après avoir fait l'épreuve, écrit Frédéric Le Play, des idées préconçues et avoir constaté leur inefficacité pour la solution des questions sociales, je m'étais fixé sur un point essentiel, à savoir que, dans la science des sociétés comme dans la science des métaux, je ne me croirais en possession de la vérité que lorsque ma conviction pourrait s'appuyer sur l'observation des faits. Je tins comme non avenues jusqu'à vérification personnelle les opinions au milieu desquelles j'avais été élevé, et, s'il ne me fut pas possible de me soustraire à certaines convictions, je recherchai avec soin la preuve qui semblait les combattre et les hommes imbus de convictions opposées. Je n'adoptai comme axiome que le devoir d'aimer mes semblables et d'être utile à mon pays »[1].

aux Sociétés d'économie sociale et de Science sociale, à Henri de Tourville, et à M. Edmond Demolins.

1. Le Play, *La Constitution essentielle de l'Humanité*, Alfred Mame et Fils, Paris, 1881. — F. Le Play, élève à l'Ecole des Mines, avait été victime en 1828 d'un grave accident de laboratoire qui l'immobilisa pendant plus d'une année. Il consacra cette période d'inaction forcée à faire le tour des divers systèmes de réformes sociales et politiques proposés, et il s'aperçut bientôt que tous étaient atteints d'un vice commun : aucune méthode scientifique n'avait présidé à leur élaboration. Très convaincu de la nécessité première de combler cette lacune, il résolut de se mettre d'abord à l'Ecole de l'analyse et de l'observation, comme il avait coutume de le faire dans ses études minéralogiques. Une heureuse circonstance vint d'ailleurs lui faciliter la tâ-

Frédéric Le Play estima que la meilleure manière de servir son pays était justement de travailler à mieux connaître ces faits sociaux dont tout le monde dissertait sans les avoir observés, et à mettre en forme une méthode exacte d'analyse et d'enquête.

De son côté, Auguste Comte se livra à un intense et fécond labeur.

Depuis la mort de ces deux grands hommes, l'effort

che : pendant les loisirs de sa convalescence, il avait été chargé de deux services importants à l'Administration des Mines. Ceux-ci exigeaient de longs et fréquents voyages d'études à l'étranger et F. Le Play résolut d'employer simultanément ces voyages à son instruction sociale. Cette adjonction était d'ailleurs parfaitement logique, puisque l'observation montrait qu'une entreprise minière ou métallurgique n'a pas moins besoin pour réussir de s'assurer une main d'œuvre de bonne qualité et pas trop coûteuse, qu'il ne lui est nécessaire d'avoir de bons ingénieurs, un bon gisement et un bon outillage. Par ce biais, l'étude du problème social s'intégrait dans l'étude technique de l'ingénieur.

Ainsi pendant dix-huit années, F. Le Play parcourut l'Europe de l'Oural à la Castille, des Balkans à la Norvège. Nous n'avons pas à dire ici avec quelle minutieuse exactitude et au prix de quelles fatigues furent poursuivies ces grandes enquêtes, au cours desquelles trois cents monographies de familles ouvrières furent dressées. Dès 1829, l'infatigable voyageur avait montré quelle pouvait être son endurance : en compagnie de son ami, Jean Raynaud, il avait, en deux cents jours et sans interruption, parcouru à pied 6.800 kilomètres à travers les montagnes du Hartz et la plaine saxonne.

Lorsque ces trois cents monographies eurent été dressées, F. Le Play eut l'immense joie de constater qu'il avait, sans l'avoir consciemment choisi, mis justement la main sur le meilleur instrument d'étude et d'analyse. Il n'y avait plus à chercher d'arguments pour démontrer l'existence des lois sociales : la preuve était là palpable, tangible, irréfutable. Le rapprochement entre ces trois cents monographies attestait la réalité de ces lois, puisque ces familles ouvrières se ramenaient toutes à des types sociaux relativement peu nombreux, et que « les diversités qu'on remarquait entre elles n'étaient l'effet ni du hasard, ni des caprices humains », mais au contraire se trouvaient reliées « à des causes exactement appréciables ».

Trente-six de ces monographies ont été publiées en 1855 sous ce titre : *Les ouvriers européens*, *Etude sur les travaux*, *la vie économique et la condition morale des populations ouvrières de l'Europe, précédée d'un exposé de la méthode d'observation, par F. le Play, professeur de métallurgie à l'Ecole des Mines, Paris, 1855, in-folio.*

s'est poursuivi et le résultat n'a pas été négligeable. On voudrait exposer en cet ouvrage cette méthode d'observation scientifique, seule capable de nous préserver de l'incohérence.

Seulement, avant de songer à appliquer cette méthode, il faut en connaître les conditions essentielles, d'ordre moral et intellectuel, et se demander si on est prêt à les accepter loyalement ; à défaut de ces conditions, on n'aboutirait qu'à une caricature de méthode scientifique, peu honorable pour ceux qui s'en contenteraient et en tous cas dénuée de toute efficacité.

CHAPITRE II

Les conditions morales de l'étude scientifique des phénomènes sociaux.

« Il nous faut, au milieu du monde actuel, beaucoup d'ermites, sachant porter l'isolement d'idées nouvelles et d'une vie où l'on veut se suffire. »

Henri de TOURVILLE.

Il est manifeste que, s'il existe une science sociale, celle-ci réclame, au même titre que toutes les autres sciences, certaines qualités morales bien connues de tous ceux qui ont quelque expérience des disciplines scientifiques : la défiance du sens propre et l'amour tenace du contrôle, l'humilité [1] et le sens des complexités mystérieuses, la probité scrupuleuse et la loyauté totale, qui jamais ne permettront que les conclusions dépassent les prémisses ou que la partialité vienne altérer les appréciations.

Mais, comme l'ont d'ailleurs signalé depuis longtemps les philosophes et les moralistes, toute science qui a pour objet principal l'homme et les faits humains, réclame des qualités morales particulières. Lorsqu'un chimiste ou un physicien constate une loi, l'intelligence

1. Puisque, dans certains milieux, on persiste à dauber avec intempérance sur l'orgueil de la science, je signale aussi combien il serait utile de prémunir contre l'orgueil de l'ignorance, qui n'est pas moins nocif tant s'en faut, et qui est malheureusement, et pour cause, beaucoup plus répandu.

ne peut que s'ouvrir avec joie à l'enseignement qui lui est donné ; la connaissance est infiniment supérieure à l'ignorance ou à l'erreur, et souvent même de substantiels profits matériels sont la conséquence de la vérité découverte ou mieux connue.

La science sociale partage, avec les autres sciences, ce précieux privilège de fécondité et de progrès, et je suis même convaincu qu'on en retirera, dans un avenir prochain, d'immenses profits matériels et moraux dépassant toute espérance ; mais, comme elle étudie la société et ses mécanismes, et non pas seulement l'individu, la famille, la profession ou la région, il lui arrive fréquemment de constater que telle ou telle pratique individuelle, familiale ou professionnelle est directement en opposition avec le bon fonctionnement des mécanismes collectifs ; aussi l'individu, qui se sent atteint dans sa vie privée, familiale ou professionnelle, devient-il très vite peu favorable à une science aussi indiscrète. On peut être un homme de mœurs dissolues ou un ambitieux vulgaire et être néanmoins un mathématicien de grand talent ou un excellent médecin, mais un pareil tempérament moral gênerait beaucoup celui qui voudrait étudier les conditions du bon fonctionnement de la vie privée ou des pouvoirs publics. Il faut, d'ailleurs, avouer que cette indiscrétion est allée s'aggravant, par le progrès même des études sociales. Aussi longtemps qu'on put croire que la sociologie avait principalement pour objet l'étude des mécanismes généraux de la vie collective : la division du travail, le libre échange et le protectionnisme, le système monétaire et les impôts, la constitution des pouvoirs publics, etc. on pouvait sans danger s'adonner à une étude qui ne semblait pas plus compromettante que celle de la végétation des grami-

nées ou des anneaux de Saturne. Mais les sociologues en sont venus à attacher une souveraine importance aux attitudes et aux gestes de la vie privée, dans le double domaine qui lui est réservé, celui de la famille et celui du travail. S'il demeure vrai, aujourd'hui comme hier, que la désorganisation des pouvoirs publics est un grand mal qui nuit beaucoup à la prospérité des peuples, il est vrai aussi que la désorganisation de la vie privée est un mal pire, singulièrement plus difficile à guérir et plus nocif.

Cette constatation inattendue a jeté un grand trouble : d'une part, elle a frappé de discrédit les dissertations où se complaisait la faconde d'un certain nombre de politiciens, de littérateurs ou de pseudo-sociologues ; d'autre part, elle a rendu beaucoup moins sympathique à plusieurs une science aussi peu rassurante pour les apathies égoïstes et les routines avantageuses. Sans doute, on a la ressource du précepte connu : « Faites ce que je dis, et non ce que je fais » ; toutefois on accordera qu'il est souvent plus commode de « penser à autre chose » et de tourner d'un autre côté sa curiosité intellectuelle.

Il faut en prendre son parti : la sociologie, ainsi conçue — et on ne saurait la concevoir autrement — exige de ceux qui la cultivent certaines conditions morales.

D'abord elle réclame une tenue générale de la vie et des mœurs, afin que l'esprit conserve son entière liberté à l'égard de tous les problèmes sociaux, quels qu'ils soient. Certes on ne peut exiger que tout sociologue soit un ascète ou un saint. Mais, de même qu'un employeur cupide et exploiteur serait en mauvaise posture pour étudier les problèmes du travail et du salariat, de même le bourgeois matérialiste qui a suivi avec per-

sévérance les prescriptions de l'infécondité systématique pendant les trente années de son mariage, serait peu qualifié pour disserter sur les conditions d'un bon recrutement de la race et d'une vie familiale bien organisée. Jamais la profonde parole ne fut plus vraie : *qui facit veritatem, venit ad lucem* ; celui qui élabore (en sa vie personnelle) la vérité, vient à la lumière.

En second lieu, le sociologue devra apporter un soin particulier à se dégager des partis-pris, des préjugés, des étroitesses qui encombrent les avenues de son intelligence, et à en libérer sa pensée. Pour y parvenir, non seulement il devra faire un effort spécial et persévérant de loyauté, de probité et d'impartialité, mais encore il fera bien de pratiquer au début cette *vita purgativa,* cette vie purgative dont nous parlerons bientôt, mais que nous visons déjà ici à cause du caractère spécifiquement moral qu'elle revêt, des renoncements et abnégations qu'elle suppose, renoncements et abnégations si marqués qu'un de nos meilleurs sociologues a pu en comparer les efforts à ceux que réclame le dépouillement du vieil homme, pratiqué par les mystiques, et « qu'on pourrait citer ici, en y changeant à peine quelques mots, des pages entières de Saint Jean de la Croix. Les clartés d'autrefois, la paix logique, le repos de l'esprit ont cessé dans cette inquiétude qui donne au caractère du savant une si éminente dignité » [1].

Les doctrines sociales auxquelles nous adhérons ne sont pas seulement pour nous des théories abstraites ; autour d'elles s'agglutine tout un ensemble d'attitudes, de pratiques et de gestes, des relations mondaines ou professionnelles, des castes et des cliques, des classes

1. *Devoir et durée,* par Joseph Wilbois, Paris, Alcan, 1912, p. 114.

et des clans, des amitiés ou des alliances. Et l'intolérance n'est pas petite de ces groupements, restreints ou larges, où l'on fait bonne garde autour des préjugés qui cimentent l'accord et où, sur certains sujets déclarés *tabous*, le groupe ne laisse d'autre droit que celui de répéter les formules usuelles apostillées par les gardiens de l'intérêt commun [1]. Il faut donc savoir, en certains cas, briser avec soi-même et briser avec les autres, et cette double rupture peut être fort pénible. Sans doute, comme nous le verrons, la science n'apprécie pas, elle ne prononce pas de jugements, mais cette abstention n'est pas une sauvegarde pour notre indépendance, puisque la constatation d'une relation causale, entre certaines pratiques et des effets notoirement nocifs, aboutit automatiquement à la condamnation de ces pratiques, et ne fait que donner plus d'autorité à un jugement implicite rendu avec une si parfaite sérénité.

Pour tous ces renoncements et toutes ces ruptures, le courage sera souvent nécessaire, puisqu'aucune considération ne devra arrêter le véritable savant, pas même la préoccupation d'un certain conformisme moral ou patriotique.

Le 8 décembre 1870, dans Paris assiégé, un grand savant, qui était aussi une haute conscience, Gaston

1. Que de détails savoureux on pourrait relever ici, notamment en matière scolaire, et empruntés à la fois à l'enseignement officiel et à l'enseignement privé.

Cette crainte de la vérité, ce souci d'empêcher qu'elle éclate se manifestent dans les réunions d'études, les congrès, les « semaines, » de manière hautement comique. Il est toujours stipulé que la vraie question ne sera pas posée et on lit sur les visages l'effarement de tous, lorsque par accident un malotru, un brutal, un « individu sans éducation » vient jeter une grosse pierre dans la mare aux grenouilles. Aussitôt le président canalise et réduit, très pénétré du danger d'une discussion mordante où l'on mettrait à nu les plaies et les tares.

Paris inaugurait par cette déclaration son cours au Collège de France : « Je ne crois pas, en général, que le patriotisme ait rien à démêler avec la science. Les chaires de l'enseignement supérieur ne sont à aucun degré des tribunes ; c'est les détourner de leur véritable destination que de les faire servir à la défense ou à l'attaque de quoi que ce soit, en dehors de leur but spirituel. Je professe absolument et sans réserve cette doctrine que la science n'a d'autre objet que la vérité et la vérité elle-même, sans aucun souci des conséquences bonnes ou mauvaises, regrettables ou heureuses, que cette vérité pourrait avoir dans la pratique. Celui qui, par un motif patriotique, religieux et même moral, se permet, dans les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il tire, la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté. »

Admirables paroles que Le Play confirmait par avance, lorsqu'il écrivait en 1863 : « Je ne connais rien de plus dangereux que les gens qui propagent des idées fausses, sous prétexte que la nation ne voudra jamais y renoncer. Si elle n'y renonce pas, elle périra ; mais ce n'est pas un motif pour accélérer la décadence en adoptant l'erreur. Il n'y a d'autre règle de réforme que de chercher le vrai et de le confesser sans réserve, quoiqu'il arrive. Je conçois qu'un homme prudent se taise momentanément sur le vrai, bien que je condamne cette prudence ; mais je repousse tout homme qui se rallie par politique à l'erreur [1] ».

Enfin, s'il faut un dernier témoignage, je citerai encore

1. Frédéric Le Play, *Correspondance*, 1863.

celui de M. Emile Durkheim : « S'il existe une science des sociétés, écrit ce sociologue, il faut bien s'attendre à ce qu'elle ne consiste pas dans une simple paraphrase des préjugés traditionnels, mais nous fasse voir les choses autrement qu'elles n'apparaissent au vulgaire ; car l'objet de toute science est de faire des découvertes, et toute découverte déconcerte plus ou moins les opinions reçues. A moins donc qu'on ne prête au sens commun, en sociologie, une autorité qu'il n'a plus depuis longtemps dans les autres sciences, — et on ne voit pas d'où elle pourrait lui venir — il faut que le savant prenne résolument son parti de ne pas se laisser intimider par les résultats auxquels aboutissent ses recherches, si elles ont été méthodiquement conduites. Si rechercher le paradoxe est d'un sophiste, le fuir, quand il est imposé par les faits, est d'un esprit sans courage ou sans foi dans la science » [1].

Telles sont les robustes qualités morales indispensables au sociologue. Celui qui n'en apprécie pas la valeur et n'est point préparé aux persévérantes disciplines qu'elles réclament, ne doit pas prétendre au titre de sociologue. Comme les moyens sont multiples de servir la société et la patrie, il n'aura que l'embarras du choix entre les modes de bon service social, mais nous lui demandons en grâce de renoncer à toute étude sociologique.

Quant aux autres, qu'ils ceignent leurs reins et s'arment de courage, car il n'est pas vrai que l'homme aime naturellement la vérité.

1. *Les Règles de la Méthode sociologique*, septième édition, Paris, Alcan 1919, préface, p. 1.

CHAPITRE III

Les conditions intellectuelles.

> On commence à comprendre qu'il ne s'agit pas de faire le monde présent à sa guise, mais de savoir comment il se fait.
>
> Henri de Tourville.

S'il est déjà malaisé de satisfaire effectivement, — autrement qu'en paroles et en bonnes intentions — aux conditions morales d'une véritable étude scientifique des phénomènes sociaux, on trouvera qu'il n'est guère plus facile de satisfaire aux conditions intellectuelles [1] : un long apprentissage sera ici nécessaire, et comme il faudra triompher d'habitudes invétérées et de résistances doctrinales en apparence justifiées, une entière et minutieuse bonne volonté ne sera pas moins indispensable que la persévérance.

Les conditions intellectuelles requises sont principalement les suivantes.

1. Dans une très belle page du *Cours de philosophie positive*, Aug. Comte montre pourquoi l'étude des phénomènes sociaux doit être réservée exclusivement aux plus hautes intelligences scientifiques « mieux préparées que toutes les autres par une sage et forte éducation à supporter la continuité des plus grands efforts spéculatifs et s'appliquant même sans relâche, plus scrupuleusement qu'en aucun autre cas, à seconder habituellement leur essor rationnel par une plus parfaite subordination des passions à la raison ». T. IV, Schleicher éditeur, p. 187.



Il faut en premier lieu débarrasser entièrement son intelligence de toutes les idées et théories communément reçues sur les institutions sociales, et se mettre résolument en un état de méfiance vigilante et tenace à l'égard des suggestions du bon sens et des apparences. Cette première recommandation, qui paraîtra naturelle à toute personne vraiment cultivée, parce qu'elle y reconnaîtra aussitôt la méthode de tous les grands philosophes et savants, les Bacon, les Descartes, les Malebranche, les Auguste Comte, les Le Play, les Claude Bernard, les Ollé-Laprune, les Pasteur, semblera au contraire paradoxale à toutes les personnes insuffisamment entraînées aux études scientifiques, et en tout cas elle correspond si peu aux penchants naturels de notre esprit, elle s'oppose à tant de forces et de courants coalisés contre elle, qu'il est indispensable d'attirer sur elle toute l'attention du lecteur, et de rappeler une fois de plus les raisons qui la justifient.

Puisque toute science a pour objet de nous faire faire des découvertes, il est admis que le simple bon sens ne suffit pas à nous faire connaître la nature exacte du réel. Aussi bien exagérerait-on à peine en disant que l'histoire des sciences et de la pensée humaine n'est que le récit continu des contradictions et des humiliations infligées au bon sens et au sens commun. La rotondité de la terre et sa rotation, la circulation du sang et la théorie des vaccins, la téléphonie et l'aviation, les rayons Roentgen et la télégraphie sans fil déconcertèrent le sens commun qui, parfois même, par ses opiniâtres résistances, re-

tarda l'heure de leur découverte, ou du moins celle de leur application bienfaisante [1].

Or, si une science des phénomènes sociaux est possible, il faut s'attendre à ce qu'elle expose aux mêmes mésaventures notre orgueilleux bon sens, et on n'aperçoit aucune raison qui justifierait ici, en sa faveur, un privilège qu'aucune science n'est plus disposée à lui reconnaître. En fait, bien que la sociologie soit encore assez proche de sa prime jeunesse, l'événement a déjà largement répondu à cette prévision, et le bon sens a déjà reçu de l'observation sociologique de dures leçons qu'il peut ajouter à sa collection toujours ouverte. Quelques conclusions qui suivent suffiront, à elles seules, pour les esprits bien formés, à montrer l'inestimable valeur et l'impérieuse nécessité de l'analyse méthodique.

I. — Les pays à population rapidement croissante comptent une proportion plus grande de célibataires adultes.

II. — En maintes circonscriptions de nos sociétés occidentales, le taux élevé de la nuptialité a pour principale cause l'abaissement des mœurs, et le premier effet de leur relèvement serait de diminuer le nombre des mariages.

III. — L'harmonie entre les époux est beaucoup mieux

1. Souvent, au contraire, nous nous empressons de « retourner notre veste » et nous intégrons la découverte dans l'économie de notre pensée avec une aisance qui atteste à la fois notre souplesse intellectuelle et notre legèreté morale : à voir notre empressement à venir au secours d'une victoire et d'une découverte scientifiques et notre air docile, on croirait que nous les avions annoncées et y avons aidé. Nous oublions si facilement notre passé peu glorieux que nous sommes touours prêts à... recommencer.

assurée dans les pays où le divorce est interdit ou peu pratiqué.

IV. — Dans nos sociétés occidentales, le chiffre relativement élevé de naissances illégitimes est un signe de moralité.

V. — Dans les sociétés évoluées où l'esprit critique a reçu un large développement, le nombre des enfants par ménage est en relation étroite avec l'aptitude des époux à pratiquer la continence.

VI. — Dans les collectivités ouvrières où le travail des femmes à l'atelier est devenu une pratique usuelle, le gain total du ménage est inférieur au salaire du seul chef de famille, dans les professions et les milieux où une telle pratique n'existe pas.

VII. — La liberté n'est assurée que par la discipline et la règlementation.

VIII. — L'infécondité systématique a beaucoup contribué en France au développement du taudis, et c'est parce que nous avons trop peu de personnes à loger que nous les logeons si mal.

IX. — C'est par souci d'épargne et désir de s'enrichir que les Français ont pratiqué l'infécondité systématique, et cependant cette pratique a beaucoup contribué à entraver le progrès de leur richesse, et doit même aboutir, si elle se maintient et se développe, à un effroyable appauvrissement.

X. — La constitution effective d'une véritable Société des Nations et la reconnaissance d'un Super-Etat, revêtu des trois Pouvoirs, est la meilleure garantie de la souveraineté nationale.

XI. — Sur les marchés de la concurrence internationale, ce sont les pays où les salaires sont élevés et la du-

rée journalière du travail assez courte qui l'emportent sur les autres.

XII. — L'inflation monétaire par émission de papier monnaie amène aussitôt la raréfaction de la monnaie.

XIII. — Elle amène aussi une hausse formidable du taux de l'intérêt.

XIV. — Elle paraît enrichir le Trésor Public et en réalité le ruine.

Ces formules ne sont pas celles qui, au premier abord, s'accordent le plus avec le bon sens. Seule, la méthode d'observation a pu en assurer la découverte et triompher des résistances que leur opposait l'opinion commune. On doit donc se persuader que les notions courantes sur la vie sociale sont des obstacles très sérieux, et non pas des auxiliaires, à l'étude scientifique des phénomènes sociaux et à la connaissance exacte des lois qui les régissent. Aucune sociologie n'est possible, si nous ne commençons par nous débarrasser, par la voie du doute méthodique, de ces « *notiones vulgares* » *ou praenotiones*, de ces *idola* que Bacon signale comme les pires obstacles au progrès de la science, puisqu'elles usurpent dans notre esprit la place des faits, et les recouvrant d'un voile, nous empêchent de les observer [1].

Il était naturel, et même nécessaire, que les hommes mis en demeure d'organiser leur vie, n'aient pas attendu l'avènement de la sociologie pour se faire des idées sur

1. Bacon distingue quatre sortes d'idoles ou de fantômes qui remplissent l'esprit humain : les idoles de la tribu, inhérentes aux préjugés et aux passions ; les idoles de la caverne, qui proviennent de coutumes ou de généralisations sans fondement ; les idoles du forum, qui proviennent du langage ; les idoles du théâtre, qui proviennent de mauvaises méthodes de démonstration. (*Novum Organum*. trad. Lorquet, livre I, Hachette, 1857.)

la famille, le travail, la propriété, les pouvoirs publics, pas plus qu'ils n'ont attendu l'apparition de la chimie agricole avant de cultiver les champs. Mais il est non moins certain que, de même que cette chimie agricole n'a pu se constituer qu'en faisant, provisoirement au moins, table rase des *praenotiones* et des routines des agriculteurs, de même la sociologie ne peut se développer que par la pratique du doute méthodique, et le refus tenace de tenir compte des suggestions du sens commun. Le sociologue devra exercer sur lui-même, à cet égard, une surveillance constante et minutieuse, car, suivant la judicieuse remarque de M. Emile Durkheim, « il est plus aisé d'admettre cette règle en principe et théoriquement que de l'appliquer avec persévérance. Nous sommes encore trop accoutumés à trancher toutes ces questions d'après les suggestions du sens commun, pour que nous puissions facilement le tenir à distance des discussions sociologiques. Alors que nous nous en croyons affranchis, il nous impose ses jugements, sans que nous y prenions garde. Il n'y a qu'une longue et spéciale pratique qui puisse prévenir de pareilles défaillances ».

L'observance exacte de cette règle est d'autant plus difficile que l'opinion commune n'est pas encore habituée à l'idée que les phénomènes sociaux peuvent et doivent, comme les autres, faire l'objet d'une science technique, réservée à des professionnels qui en auront fait une étude particulière, et nous subissons, sans nous en apercevoir, l'entrainement de l'incompétence commune [1].

1. Il sied d'ailleurs d'ajouter que cette salutaire pratique du doute méthodique doit aussi s'exercer, surtout dans les sciences encore jeunes, à l'égard des conclusions déjà dégagées, et quand on sait quels bavardages antiscientifiques ont été trop souvent qualifiés d'études sociales,

*
**

Plus difficile encore est la réalisation pratique de la deuxième condition rationnelle de toute étude sociologique valable, et ici les difficultés pratiques vont se doubler de résistances doctrinales encore âprement soutenues, en dépit des défaites déjà essuyées et de celles, non moins certaines, que l'avenir leur réserve. Cette deuxième condition concerne l'élimination préalable de tout principe *a priori*, de toute doctrine morale, philosophique, religieuse, métaphysique, dont les conclusions, si certaines et essentielles qu'elles paraissent, ne peuvent que vicier radicalement l'étude scientifique, et lui enlever toute valeur. Ce n'est pas sans peine, on le sait, que certaines sciences de la nature, dont les conclusions paraissaient intéresser spécialement la morale, la religion ou la philosophie, ont enfin conquis leur pleine indépendance, et il s'en faut de beaucoup que la sociologie ait pleinement réussi à conquérir la sienne. Tandis que certains sociologues ne manquent pas de poser au seuil de leurs recherches plusieurs postulats rationalistes, d'autres affirment à l'avance qu'ils ne

on n'éprouve aucune difficulté à accueillir cette recommandation. Cf sur ce point les admirables pages du paragraphe III du chapitre II de l'*Introduction à l'Etude de la Médecine expérimentale,* où Claude Bernard vante le doute philosophique qui laisse à l'esprit sa liberté et son initiative, et d'où dérivent les qualités les plus précieuses pour un investigateur en physiologie et en médecine. « Il ne faut croire à nos observations, à nos théories, que sous bénéfice d'inventaire expérimental. Si l'on croit trop, l'esprit se trouve lié et rétréci par les conséquences de son propre raisonnement, il n'a plus de liberté d'action, et manque, par suite, de l'initiative que possède celui qui sait se dégager de cette foi aveugle dans les théories, qui n'est au fond qu'une superstition scientifique ». Paris, Baillière et fils, 1865 p. 66.

sauraient, dans leurs études, perdre un instant de vue les grands préceptes de « la morale éternelle », ou l'enseignement sacré de leur foi religieuse. Il est possible et même certain que ces solennelles déclarations traduisent de généreuses intentions, mais il faut quand même affirmer que les intentions sont ici mal servies; la tactique n'a eu d'autre résultat que de nuire gravement au progrès de la science, et de compromettre les doctrines morales ou religieuses en des aventures humiliantes pour elles.

D'abord on pourrait mettre en demeure les contestants de répondre aux deux questions suivantes: Nient ils que la sociologie puisse être une science? Affirment-ils qu'une science puisse s'inféoder à un système philosophique, par exemple au rationalisme libre penseur ou à la doctrine catholique? Je ne pense pas qu'il se rencontre aucune personne informée pour prendre à son compte la première négation, et dès lors on peut se dispenser de poursuivre plus loin l'examen, car s'il y a eu dans le passé et s'il se rencontre encore beaucoup de prétentions autoritaires et de formules équivoques, personne n'a encore réussi et pour cause, à démontrer qu'il puisse exister une science quelconque de caractère libre penseur, ou de caractère confessionnel[1]. Toute science d'observation constate ce qui est, l'analyse

1. Il est explicitement entendu que dans toutes ces pages, comme d'ailleurs dans tout cet ouvrage, le mot sociologie est pris exclusivement comme synonyme de science sociale. Si l'on entend par sociologie l'art social, l'art d'aménager les institutions sociales, il est certain au contraire que cet art, qui ne pourra pas ne pas tenir compte de la science sociale, ne pourra pas davantage se contenter de ses conclusions; il les utilisera, en les dépassant, en vue de fins déterminées, et de ce point de vue on devra dire qu'il existe une sociologie catholique, ou protestante, ou mahométane, ou rationaliste, ou collectiviste, ou matérialiste.

exactement et cherche à saisir les rapports constants qui existent entre les phénomènes ; confinée dans les jugements d'existence, et ignorant les jugements de valeur, la science est donc par définition étrangère aux appréciations de moralité ; elle ne juge ni ne condamne, elle ne dresse pas de palmarès et la sérénité amorale de ses conclusions lui est imposée par son ignorance des fins à servir. Les conclusions scientifiques ne sauraient laisser indifférents le moraliste et le philosophe, qui doivent en tenir compte pour leurs constructions doctrinales, mais, en revanche, le savant usurpe lorsque, au nom de sa science, il prétend se faire moraliste ou philosophe. La séparation des compétences est avantageuse à tous et doit être loyalement respectée.

Encore une fois, cette première observation préliminaire devrait suffire ; mais puisqu'on a volontairement multiplié ici les formules équivoques, insistons encore, et montrons notamment que, sous prétexte de servir des intérêts très chers, on en a au contraire compromis la défense. Un exemple fera saisir ma pensée. Lorsqu'on demande à un médecin de poursuivre une étude scientifique sur les effets de l'alcool, ou ceux de la chasteté, ou ceux de l'avortement, n'est-il pas manifeste que son premier devoir est de se cantonner exclusivement dans le domaine de sa compétence médicale ? Il n'a pas à connaître pour le moment les prescriptions de la loi morale ou religieuse ; s'il s'en inspire dans son enquête, il commet une faute grave contre la science, et cette faute devient un acte de déloyauté qui disqualifie, s'il s'en inspire subrepticement et en ayant l'air de se guider sur le seul témoignage de ses analyses. « Mais, dira-t-on, il se peut que l'enquête aboutisse à préconiser du

point de vue médical l'avortement ou les précautions anticonceptionnelles, et vous ne voudriez pourtant pas qu'on eût le droit de recommander de pareilles horreurs... ! » L'objection est connue : elle a l'immense avantage, très apprécié dans certains milieux, d'ameuter bassement les ignorants contre les hommes d'étude et de science, et à ce titre déjà elle déshonore les personnes conscientes et cultivées qui s'en servent. Mais puisqu'elle circule encore, réfutons-la une fois de plus. Lorsqu'une pareille contradiction se produit, trois solutions sont possibles : ou bien, c'est le médecin qui se trompe et personne ne prétendra qu'il soit infaillible. Le moraliste aura le droit de lui demander de reprendre ses observations et de renouveler son enquête et, s'il révise sa conclusion, la contradiction est supprimée. Si au contraire, il y persiste, le moraliste aura le devoir d'examiner si la prescription morale qu'il formule est aussi certaine et rigide qu'il l'affirme, et les exemples sont nombreux aussi de révision des prescriptions morales considérées naguère comme intangibles[1]. Enfin, et c'est la troisième solution, il est possible que l'antagonisme demeure, mais on ne voit pas en vérité en quoi cette contradiction pourrait déconcerter personne. S'il existe dans la vie sociale réelle des contradictions précises, brutales même, entre l'intérêt individuel et l'intérêt collectif, c'est un grand profit pour tous que de les connaître et de les reconnaître, ne serait-ce que pour nous débarrasser de cet optimisme béat qui nous laisse marcher, tête baissée, et inconscients, vers le désastre, et est la cause de si grandes souffrances. La contradiction reconnue, il

1. Vide infra, quatre pages plus loin.

appartiendra aux sociologues, aux moralistes et aux hommes politiques de chercher à en diminuer ou la fréquence ou la gravité, et, en fin de compte, de développer dans les cœurs les énergies morales capables de la faire éviter ou de la faire accepter. La constatation d'un inconvénient, même très grave pour l'individu, doit-elle nécessairement aboutir à une prescription qui sacrifie l'intérêt général ? Encore une fois, la première condition pour porter remède à un mal est d'en connaître l'existence, et, en se refusant à constater le réel, on ne fait que multiplier les souffrances ou les trahisons.

On le voit, l'objection prétendue terrifiante n'a rien de redoutable, et il suffit d'un peu de loyauté[1] et de méthode pour exorciser le sphinx.

Cette comparaison empruntée aux études médicales dispense de toute autre argumentation, car elle fait comprendre l'autonomie nécessaire pour le sociologue et l'attitude qu'il doit prendre. Le sociologue a pour mission exclusive d'observer méthodiquement ce qui est, ce qui se fait, et d'en rechercher les causes et les conséquences ; il doit donc oublier provisoirement les principes et les doctrines qui lui sont le plus chers, et se confiner loyalement sur le terrain de l'analyse et de

1. C'est en effet le côté attristant de cette querelle. Si on presse les adversaires et si on les met au pied du mur, les sommant de dire clairement qu'ils veulent que le médecin, dans son enquête médicale tienne compte des prescriptions morales, ils sont les premiers à se récrier et à dire qu'ils ne le veulent pas, et tout de même, ils agissent comme s'ils le voulaient. Et, ainsi on demeure dans l'éternel gâchis, par impuissance à penser, à étreindre et à conclure ; on reste dans l'équivoque, faute de vigueur intellectuelle, de méthode et de sincérité. Qui dira les ravages causés par ce fléau, qui ne sévit pas moins parmi les Enfants de l'esprit nouveau que parmi les Enfants de la tradition ?

l'observation. Il étudie les phénomènes sociaux simplement pour les comprendre et les connaître, comme le font les chimistes ou les physiciens à l'égard des phénomènes chimiques ou physiques, et en cet état l'insertion d'un principe extrinsèque et *a priori* qui serait « tabou » à ses yeux, n'a aucun sens et est proprement inintelligible. Certes, il n'est pas facile de demeurer indéfectiblement fidèle à cette consigne, si souvent violée, en fait, à droite et à gauche. Aussi bien cette violation est-elle l'une des causes principales de l'effroyable désordre intellectuel au milieu duquel nous nous débattons, puisqu'elle a arrêté à la fois le progrès des études de sociologie et celui des études de morale et de philosophie. Sous prétexte de maintenir un concordisme puéril, on se privait des lumières hautement bienfaisantes que la contradiction eût projetées[1].

1. En matière biblique, l'abandon du concordisme — doctrine aujourd'hui universellement discréditée — a enfin débarrassé certaines sciences de la nature d'affirmations puériles qui arrêtaient leurs progrès, et d'autre part il était la première condition de l'élaboration de doctrines rationnelles sur l'inspiration divine.

En matière sociale, cette confusion des genres a eu des conséquences désastreuses. Je n'en citerai que quatre exemples. Pendant la période 1876-1884, où se poursuivit la campagne Alfred Naquet-Alexandre Dumas fils, qui devait aboutir à la loi de 1884 sur le divorce, la faiblesse lamentable de l'argumentation sociologique des adversaires de la réforme a beaucoup contribué au succès des assaillants et leur préoccupation dominante — quoique presque toujours inavouée bien entendu — de sauvegarder un principe religieux et confessionnel a faussé leur résistance, en les obligeant à méconnaître des arguments intéressants, et surtout en les rendant incapables de porter le débat sur le seul terrain où la résistance pouvait être sérieuse, et peut-être victorieuse.

De même, les doctrines de providentialisme puéril, adoptées par certains pourfendeurs bien intentionnés de la grande démonstration malthusienne, ont beaucoup contribué à assurer le succès de la campagne néo-malthusienne.

Sur l'autre rive du fleuve, les conséquences de la confusion n'ont pas été moins malfaisantes. Qui dira par exemple les dommages infligés aux études sociologiques de M. Emile Durkheim, par le postulat ratio-

La fixité certaine de quelques grands principes de la morale éternelle ne doit pas voiler à nos yeux l'extrême diversité des préceptes moraux suivant les temps et les lieux ; et notamment les grandes nouveautés survenues depuis un siècle et demi dans le régime du travail et de

naliste abusivement posé à leur origine? De quelles lumière il les a privées! En voici un échantillon. C'était en 1905 : les frères Margueritte poursuivaient leur ardente campagne en faveur du divorce par consentement mutuel et même par la volonté d'un seul M Emile Durkheim connaissait trop bien les mécanismes de la vie sociale pour ne pas être résolument hostile au divorce par consentement mutuel, mais, d'autre part, ses convictions rationalistes ne lui per ettaient pas de voir dans le mariage autre chose qu'un contrat civil, et un contrat civil peut toujours être rétracté par la volonté des contractants. La contradiction était nette, et elle mettait en demeure de reprendre l'analyse ; si on l'eût reprise, sans théorie préconçue, on eût vu, en effet, que le mariage est tout autre chose qu'un contrat civil ; analysé en sa réalité mystérieuse et inexprimable, il établit entre les individus des liens sacrés, sur lesquels la volonté des hommes ne peut plus avoir de prise, mais à une telle analyse la philosophie rationaliste oppose son veto. Aussi M. Emile Durkheim se réfugie-t-il en des raisons à côté, qui seraient du plus haut comique, si la matière n'était si grave. *Revue Bleue*, 5 Mai 1906.

Pendant la période 1890-1905, diverses grèves survenues en de grands centres miniers et industriels, furent accompagnées d'une violente propagande révolutionnaire et libertaire qui se traduisit par un fléchissement très brusque et considérable de la natalité. M Jacques Bertillon, frappé de ces chutes, et fort embarrassé de les expliquer sans en rendre responsables les doctrines de rationalisme libre penseur, qui lui étaient chères — corrélation indéniable et aujourd'hui admise par tous — imagine tout-à-coup une diversion curieuse et saute sur les statistiques des premières années de la Révolution, statistiques qu'il retourne d'ailleurs dans un sens opposé à leur signification. Quel rapprochement peut être fait entre la population parisienne de 1793, et une agglomération minière du Centre de la France en 1897, personne ne le voit, mais il n'importe, l'essentiel est qu'on puisse écrire que tandis que le développement des idées socialistes a eu pour effet de diminuer très notablement la natalité à Montceau-les-Mines, à la Grand-Combe et ailleurs, aux environs des années 1900, au contraire sous la Révolution Française, l'avènement des idées démocratiques a coincidé, à Paris tout au moins, avec une augmentation très brusque et très marquée du nombre des naissances, pendant quelques années. Ainsi, les deux arguments s'annulent et la conclusion sociologique que l'on redoutait est écartée. (*Compte rendu de l'Académie des Sciences morales*, Année 1914, p. 203.)

la propriété, dans la constitution de la famille et l'organisation des pouvoirs publics, ont conduit à déclarer licites, et même recommandables, des gestes et des pratiques que les siècles antérieurs eussent vigoureusement blâmés et condamnés [1]. On nuisait donc à la fois à la morale et à la sociologie, lorsqu'on frappait d'interdit certaines innovations favorables au progrès des sociétés humaines, et le crédit des prescriptions morales

1. Cf. le Lévitique et les textes de notre droit pénal avant 1789. Les crimes de lèse-majesté divine et de lèse-majesté humaine, réputés les plus abominables et punis des peines les plus sévères sont justement ceux que le plus souvent notre droit moderne laisse entièrement impunis. Consulter aussi les recueils de notre jurisprudence, sur l'interprétation de l'art. 6 du Code civil, et les décisions de la Congrégation romaine de la Penitencerie.

On peut citer aussi le cas célèbre du pape Léon XIII revisant, à la demande du cardinal Gibbons, la condamnation prononcée par des Evêques américains contre les Chevaliers du Travail. Au mois de novembre 1921, j'assistais à Rome à une audience publique du pape Benoît XV. Suivant l'usage, les personnes présentes étaient rangées en fer à cheval autour de la salle d'audience, et quatre religieuses se trouvèrent placées, près de la porte, par où déboucha le Saint Père. Les deux premières s'inclinèrent pour baiser la mule, mais le Pape s'empressa de modérer leur zèle, et personne ne baisa la mule. Le geste était simple et bien naturel, et pourtant le temps n'est pas encore loin où un catholique eût été considéré comme commettant une faute grave en refusant de baiser la mule, et où un Pape n'eût pas cru possible d'en dispenser les fidèles... Et bientôt il ne se trouvera plus un Pape qui puisse tolérer le baisement de la mule.

Citons encore ce fait : les premières femmes et les premiers prêtres qui osèrent aller à bicyclette furent jugés sévèrement, et parmi les femmes tout au moins, il est possible que les initiatrices ne fussent point parmi les plus qualifiées pour prétendre au titre de rosières. Que reste-t-il de ces condamnations et les honnêtes gens ont-ils du moins quelque idée des réflexions bienfaisantes que ces revirements devraient leur suggérer ? — De même quelle révolution dans les mœurs familiales et sociales que ce vote des femmes qui sera bientôt, il faut l'espérer, admis en France, comme il l'est en trente autres pays.

On voit donc par ces exemples, qu'il serait facile d'appuyez de centaines d'autres, que si la morale est éternelle, elle est aussi contingente, et si l'ont tient à la formule, encore faut-il s'en servir avec quelque humilité et beaucoup de culture, et non pas comme d'une triqué dont on assène un coup sur la tête des gens.

se trouvait compromis par ce refus opiniâtre de prendre conscience des besoins nouveaux.

Enfin, en terminant sur ce point, il faut signaler que ce souci de lier le travail scientifique du sociologue à des prémisses invariables de morale ou de philosophie atteste en réalité qu'on a peu de confiance dans ses principes moraux et dans leur capacité de résistance à un examen critique. Veut-on soutenir que parmi les prescriptions de la morale religieuse ou philosophique, il s'en trouve qui sont contraires au bien de la société ? Non certes, et personne ne se souciera de prendre à son compte pareille assertion. Mais alors à quel danger s'expose-t-on en laissant au sociologue l'indépendance nécessaire à son étude, et de quel droit prive-t-on les prescriptions morales du très précieux concours apologétique que leur apporterait une étude purement scientifique et sincère ? Si la prescription morale est aussi essentielle qu'on veut bien le dire, l'analyse sociologique ne peut manquer de la retrouver au fond de la cornue, et comme on n'aura pas commencé par l'y mettre, cette constatation aura une immence valeur documentaire. Ainsi un véritable croyant, un véritable philosophe méprisera et rejettera comme mesquines et déshonorantes pour sa foi ou ses convictions ces précautions enfantines, se tenant assuré que, si son affirmation est juste, l'investigation scientifique ne pourra que la confirmer, et que, si le contraire se produisait, la contradiction même ne pourrait conduire qu'à un progrès nouveau de sa foi ou de ses convictions [1].

1. N'est-il pas évident par exemple que la formule *Coeli enarrant gloriam Dei* a pris une signification bien autrement puissante et splendide depuis les découvertes de l'astronomie purement scientifique, et



Lorsque ces deux premières conditions se trouvent loyalement et exactement observées, on est en bonne posture pour satisfaire à la troisième, qui est de traiter exclusivement les phénomènes sociaux comme des *choses*, c'est-à-dire comme des réalités objectives qu'il s'agit de connaître, et dont on peut pénétrer la nature par l'observation et l'analyse, pénétration qui n'est justement possible qu'en dépassant le cercle restreint et assez pauvre des impressions subjectives que le phénomène éveille en nous.

Une science nouvelle se constitue au moment où l'esprit humain décide d'aller, à l'égard d'une certaine catégorie de phénomènes, au-delà des impressions subjectives qu'ils éveillent, de sortir de soi-même en quelque manière, et de se comporter en enquêteur uniquement soucieux de connaître, par une observation fidèle, la réalité objective qui se trouve devant lui et en dehors de lui [1]. Dire qu'une science des sociétés humaines est possible, c'est donc dire qu'il faut traiter les phénomènes

de même le temps est proche où l'on s'apercevra de l'inappréciable enrichissement que l'admirable démonstration malthusienne fournit à la formule *Crescite et multiplicamini* Mais, a ce moment aussi, on s'apercevra sans doute que la théologie la plus orthodoxe n'oblige plus de soutenir, comme je l'ai entendu soutenir de mes propres oreilles, le 13 décembre 1920, que « du point de vue surnaturel une naissance est une catastrophe » ou, comme on l'a enseigné aussi, que « l'enfant, dans le sein de sa mère, est pour Dieu un objet d'horreur. »

1. Le cas des phénomènes gustatifs et olfactifs est ici très démonstratif. Nous nous contentons de savoir que telle odeur est agréable ou désagréable, que tel aliment flatte notre goût ou lui est antipathique. Le jour où l'on sentira le besoin et la possibilité de dépasser ce domaine de la subjectivité, deux sciences nouvelles seront constituées.

sociaux comme des choses [1], extérieures à la personne qui les étudie, détachées des êtres conscients qui se les représentent et devant être abordées du dehors ; c'est affirmer qu'on apportera toute vigilance à saisir, à enregistrer les moindres détails, bien décidé que l'on est à s'attacher exclusivement aux caractères vérifiés, aux effets reconnus, aux causes constatées, sans aucun égard aux catégories et aux définitions préconçues.

De multiples raisons expliquent que la science des sociétés humaines ne devait se constituer qu'après beaucoup d'autres, mais aussi aperçoit-on que le mouvement logique des progrès de l'observation méthodique devait inévitablement aboutir à sa constitution. A ce point de vue, on peut dire que le mérite d'A. Comte et de Le Play fut modeste, car cette extension nouvelle de l'analyse était si naturelle qu'elle était inévitable. Quel obstacle infranchissable pourrait, en effet, empêcher qu'on soumette à un enregistrement méthodique des pratiques et des usages de travail, de propriété, de salaire, de mariage, de fiançailles, d'éducation, de transmission du patrimoine, de voisinage, de groupement corporatif, d'organisation religieuse, de constitution des pouvoirs publics locaux, régionaux, ou nationaux, etc. etc., qu'on en observe les effets et les causes, les liaisons déterminées et les répercussions ? On ne le voit pas, et, d'autre part, on constate que, partout où cette observation sociologique a été appliquée, elle a donné les mêmes résultats que dans les autres sciences d'observation, et s'est trouvée capable de substituer la rigueur

1. Je prie le lecteur de surseoir à toute interprétation du mot « chose », et en général de toutes les formules consignées dans cette page, jusqu'à la lecture des chapitres suivants où seront données les délicates précisions qui sont nécessaires.

et la précision des connaissances à l'illusionnisme bavard et incompétent.

Mais l'observation ici réclamée devra être spécialement rigoureuse et attentive, car les faits à observer, loin de s'offrir au sociologue sous cette forme massive et en quelque sorte physique, que supposent encore trop de personnes mal informées, sont essentiellement d'ordre psychologique. Ce sont des raisonnements et des combinaisons psychiques qu'il faut analyser, ce sont des états et des dispositions d'âme qu'il faut connaître, et seule une observation aussi fine que minutieuse pourra parvenir à la connaissance de pareils éléments. Or il est attristant de constater que cette nécessité de subtile analyse a été très souvent méconnue par de prétendus sociologues, aussi éloignés que possible du véritable esprit scientifique : à juste titre, leurs « études » sociales ou économiques n'ont obtenu aucun crédit auprès des véritables savants des autres disciplines. Mais au lieu de disserter plaisamment, avec Ernest Renan, sur l'infériorité, en apparence incurable, « de ces bonnes petites sciences conjecturales » qu'on appelle les sciences morales, on eût sans doute mieux fait de se demander s'il existait une science de la nature physique qui pût se contenter des analyses grossières et informes dont se sont contentées tant de personnes qui aiment à disserter sur les phénomènes sociaux. Quand on sait quelles précisions rigoureuses sont exigées dans les observatoires d'astronomie ou les laboratoires de physique, de chimie ou de biologie, où l'on mesure des longueurs ou des poids au dix millième de millimètre ou de milligramme, où l'on observe la vie de ces infiniments petits « dont il faut trente-cinq millions pour faire un millimètre », on n'éprouve aucune fierté à se

dire sociologue, et on se demande avec effroi par quelle aberration les représentants des sciences morales ont pu se croire autorisés à des pratiques dont la légèreté et l'incohérence ne seraient pas un instant tolérées en d'autres laboratoires. Il est trop clair que les phénomènes sociaux se présentent à nos regards sous l'aspect d'une immense forêt vierge où vivent côte à côte les plantes et les animaux les plus divers ; là aussi se sont superposés les règnes et les civilisations, et dans l'invraisemblable imbroglio et l'inextricable enchevêtrement, il sera toujours possible d'alléguer des faits qui paraîtront justifier les conclusions les plus contradictoires et les plus folles. A une distance suffisante, quatre vaches normandes ou bretonnes accroupies dans la prairie peuvent ressembler à un amas de briques ou à un tas de charbon. Si nous ne sommes pas préparés à cette observation minutieuse et patiente, abandonnons tout espoir de connaissance véritable des phénomènes sociaux.

Cette minutie est d'autant plus nécessaire que les phénomènes sociaux présentent au maximum ce caractère de complexité circulaire que plusieurs sociologues ont signalé avec perspicacité et qui en rend l'étude particulièrement délicate. Aussi nulle part ce qu'on a appelé l'intellectualisme, c'est-à-dire la tendance à ramener le complexus touffu de la vie à des raisonnements schématiques linéaires, aisément maniables, n'a été plus funeste. Ce fut un des mérites d'A. Comte, et peut-être le plus digne d'éloges, que d'avoir le premier pris conscience de cette extrême complexité ; reliés les uns aux autres par des liens aussi tenus qu'innombrables, les phénomènes sociaux ne peuvent être étudiés isolément,

sans une connaissance suffisante de la structure des autres compartiments de la vie collective ; comme en un immense filet, on ne peut exercer une traction sur une maille sans qu'aussitôt toutes les autres participent au mouvement. « Les stoïciens disaient, écrit M. Gaston Richard, qu'il suffit de lever un doigt pour ébranler l'univers : dans la société, toute mesure législative ou administrative, toute invention industrielle, toute découverte scientifique, toute maxime morale, toute méthode éducative produit des conséquences qui vont bien au-delà du fait et de l'instant présents. D'ailleurs une société (ou une communauté) n'est pas un être éphémère : elle se compose toujours de trois générations qui sont étroitement dépendantes. C'est ainsi que les phénomènes sociaux peuvent présenter la forme circulaire sous laquelle ils sont toujours donnés à l'observation. Nous prenons ici le terme circulaire avec le sens qui lui est donné en médecine, car l'analogie ainsi limitée se trouve fondée. Une maladie du cerveau en s'étendant au système nerveux peut retentir sur le cœur : elle détermine des troubles de la circulation qui aggravent l'état cérébral. La maladie affecte alors le caractère circulaire. C'est-à-dire que l'effet réagit sur sa cause, le conditionné sur sa condition. Or l'explication sociologique doit toujours compter avec des phénomènes de ce genre. La causalité y est toujours réciproque »[1].

1. *Sociologie générale et lois sociologiques.* Paris, Doin, p. 69.

« Sans admirer ni maudire les faits politiques, et en y voyant de simples sujets d'observations, la physique sociale considère chaque phénomène sous le double point de vue de son harmonie avec les phénomènes co-existants et de son enchaînement avec l'état antérieur et l'état postérieur du développement humain ; elle s'efforce de découvrir les relations qui lient entre eux tous les faits sociaux ; chacun lui paraît expliqué quand il a pu être rattaché soit à l'ensemble de la situation correspondante, soit à l'ensemble du mouvement précé-

Cette vigilance minutieuse dans l'observation devra d'ailleurs se retrouver tout le long des raisonnements que l'on croira pouvoir appuyer sur les constatations consignées. Notre infirmité de raisonnement est si grande, il est si fréquent que des conclusions qui nous semblent logiques et fondées apparaissent plus tard comme erronées, que nous ne saurions être trop méfiants, et le sociologue peut se comparer à un aveugle qui chemine le long des rues et, à chaque pas, vérifie de son bâton la justesse de la direction. Chaque raisonnement et chaque induction devront être contrôlés par des observations nouvelles, et par ce regard circulaire qui cherche à l'entour s'il n'aperçoit aucun fait qui infirme la conclusion. « On n'a pas assez remarqué combien la portée de la déduction est faible dans les sciences psychologiques et morales... Bien vite, il faut en appeler au bon sens, c'est-à-dire à l'expérience continue du réel, pour infléchir les conséquences déduites et les recourber le long des sinuosités de la vie. La déduction ne réussit dans les choses morales que métaphoriquement, pour ainsi dire »[1].

dent, en écartant toujours toute vaine et inaccessible recherche de la nature intime des phénomènes ». Auguste Comte, cité dans Deploige, *Le Conflit de la Morale et de la sociologie*, Paris, Alcan, 1912, p 126.

1. Bergson, *Evolution créatrice*, p. 231-232. — Cette déformation du réel par le logicien qui ne sait pas se maintenir en contact intime avec la vie n'avait pas non plus échappé à Newmann : « Le logicien, écrit-il, change de belles rivières sinueuses et rapides en canaux navigables... Ce qu'il cherche, ce n'est pas à vérifier des faits dans le concret, mais à trouver des termes moyens, et pourvu qu'entre ces termes moyens et leurs extrêmes, il n'y ait pas place pour trop d'équivoques et que ses disciples puissent soutenir brillamment une discussion, il n'en demande pas davantage ». *Grammaire de l'assentiment*, p. 216. V. aussi E. Sorel, *Réflexions sur la violence.* Paris, Marcel Rivière, 1910. Paul Gemahling, *Procès de l'Intelligence*, Paris, Bloud et Gay, 1921.

Minutieuse et patiente, l'observation du sociologue devra encore être vigoureuse et profonde, et sa perspicacité devra être à la hauteur de sa finesse. Il est étrange que des sociologues, après avoir montré, à juste titre, que « la vie sociale consiste tout entière en représentations », aient cru pouvoir connaître ces représentations en s'arrêtant aux monuments, aux règles de droit, aux proverbes, aux dictons, en un mot aux diverses expressions externes en lesquelles elles se seraient traduites. J'ose dire qu'à mon sens on n'aboutirait ainsi qu'à une caricature de la vie sociale, très éloignée d'une analyse exacte et fidèle, et je suis persuadé qu'il faut enfoncer beaucoup plus profondément et pénétrer jusqu'au centre même de ce psychisme intérieur, conscient ou non, où s'élaborent les désirs, les souhaits, les résolutions, les gestes qui formeront le tissu même de la réalité sociale. Pour pénétrer jusqu'en ces recoins cachés, il se peut qu'il faille s'engager d'abord dans les larges avenues ouvertes au dehors, mais ce n'est qu'une première démarche, une première prise de contact, préparatoire à l'opération réelle d'enquête et de pénétration.

La vie sociale est tissée non pas d'apparences, d'adhésions verbales, de sentiments affichés, de déclarations inscrites sur les monuments, de formules prononcées du bout des lèvres, mais de dispositions psychologiques réelles et profondes, si réelles et si profondes que d'elles jaillit, tout le long du jour et tout le long de notre vie, la série indéfinie de nos gestes et de nos actes. On connaît la parole de l'Evangile. « Ce ne sont pas ceux qui crient : Seigneur, Seigneur, qui

entreront au royaume des cieux, mais ceux qui accomplissent la volonté du Père ». Le sociologue doit, en la transposant, se répéter cette belle parole et se dire : « ce ne sont pas les déclarations et les pensées avouées ou affichées qui forment la trame de la vie sociale ; une seule chose compte : les actes et les pensées *profondes*, les convictions *enfoncées* qui les expliquent ».

Il s'en faut de beaucoup, que la vie sociale véritable corresponde aux apparences, et elle est au contraire comme recouverte de deux voiles épais qui la cachent à notre regard. Le premier de ces deux voiles répond aux besoins de la psychologie administrative qui, dans tous les compartiments — économique, artistique, religieux, gouvernemental, politique — multiplie les formules les plus rassurantes pour celui qui les émet et pour l'auditoire qui les écoute, et cette multiplication est d'autant plus dense que, par ce procédé tout mécanique, régisseurs et régis espèrent *in petto* s'auto-suggestionner agréablement et se dispenser de voir, dans sa clarté lumineuse, une réalité qu'ils savent moins favorable. Le second voile est soigneusement entretenu par notre insincérité personnelle qui ne s'abandonne, quand nous sommes interrogés, qu'aux explications les plus avantageuses de notre conduite et laisse dans l'ombre les mobiles les plus effectifs de nos actes [1]. Percer cette écorce, dépasser cette croûte, se dégager de la piperie des mots et des formules, telle est la première tâche du sociologue observateur, toujours soucieux de voir clair dans ce psychisme intérieur, alors même que

1. Lorsqu'on « dirige », on n'aime à n'évoquer que de nobles sentiments et de plaisantes perspectives, et les dirigés savent aussi gré au directeur de son habileté à évoquer un idéal élevé, tout en ne troublant en rien leurs petits arrangements égoïstes.

le milieu social observé est partiellement dupe ou complice [1].

Ici l'exigence des conditions intellectuelles rejoint celle des conditions morales, puisque ce sont aussi bien les défaillances de la probité intellectuelle qui privent l'observateur de cette vigueur d'approfondissement, sans laquelle aucune étude méthodique ne peut aboutir à des conclusions valables. A lire certains travaux de sociologues conservateurs, rationalistes ou socialistes, on dirait que l'auteur a eu peur de saisir et d'étreindre, jusqu'en leur intimité troublante, certaines réalités ; il semble qu'il ait redouté l'épreuve de la vie et craint d'être entraîné par elle à dépasser une certaine ligne qu'il ne veut pas franchir. Ainsi tel sociologue ne se résoudra jamais à faire une enquête méthodique sur la situation du travailleur manuel, et tel autre, qui déplore hautement le fléchissement de la natalité française et en signale les périls, n'a jamais osé parler de morale conjugale, pas plus que son voisin qui fulmine contre les avortements n'a montré l'étrange voisinage qui, en droit et en fait, rapproche ces pratiques de l'usage des

1. Que d'exemples il faudrait citer pour illustrer ces lignes. En voici un entre mille. Si l'on se réfère aux statistiques d'avant-guerre, les seules qui se prêtent à des études méthodiques, on constate que 299.000 mariages furent enregistrés en 1913. En 1827, le nombre avait été de 256.000. A-t-on réfléchi, comme il conviendrait, à la duperie du mot mariage dans cette statistique, et à 90 ans de distance, nous rangeons sous la même rubrique des actes sociaux entièrement différents, différents par les combinaisons psychiques auxquels ils répondent, et donc différents aussi par les effets sociaux qu'ils produisent. Le malheur est que, tandis que notre jobardise s'en donne à cœur joie, la réalité sociale est moins accommodante et ne se paie, elle, ni de mots, ni d'illusions. En 1865, la France comptait 300.000 mariages et un million de naissances : 3.33 naissances par union. En 1920, elle compte 834.000 naissances pour 500.000 mariages en 1919 : 1,66 naissance par union. Croit-on que le mot mariage exprime la même réalité sociale dans les deux cas ? Mais notre pharisaïsme bavard est satisfait et cela suffit.

procédés anticonceptionnels, et pourtant ceux-ci ne sont qu'un avortement anticipé.

Le véritable sociologue n'aura ni ces réserves intéressées, ni ces effrois. Il n'a pas à s'inquiéter où le mèneront ses recherches ; une seule chose importe, c'est que ses enquêtes, intégralement probes et impartiales, soient aussi pénétrantes et approfondies que le permettent sa vigueur intellectuelle, sa finesse et sa perspicacité. Je l'ai déjà noté, jamais on n'eût autant d'écoles de psychologie, de psychiatrie et de pédagogie, et jamais on ne fut si éloigné de la véritable connaissance du cœur humain dont on persiste à vouloir ignorer les misères et les roueries [1].

Le sociologue doit être avant tout un psychologue, et ses analyses psychologiques ont toute raison d'être mordantes et étreignantes, puisque, par elles seulement, il pourra saisir les causes réelles des faits sociaux qu'il constate. Exempt de toute doctrine *a priori*, il saura se préserver de tout finalisme tendancieux, qui ne ferait qu'arrêter le bel élan de sa sincérité. Comme le disait plaisamment Ernest Renan, on n'appauvrit pas un homme, lorsqu'on débarrasse son portefeuille des mauvaises valeurs qu'il renferme. [2] Chacun de nous

1. Que de sociologues rationalistes ont peur de voir se dresser devant eux le grand problème religieux ou, s'ils en ont aperçu, comme M. Emile Durkheim, l'immense portée, ils se croient autorisés à donner de la croyance religieuse une explication si superficielle et si vaine qu'elle n'aboutit plus qu'à une caricature du fait social qu'on prétendait expliquer. — Comme il fait bon en quittant la lecture de certaines études sociales, relire quelques pages de William James, ou de quelques mystiques chrétiens ou de l'admirable pédagogue Fr. W. Foerster. On ne saurait trop recommander aux sociologues la lecture des ouvrages de ce profond psychologue qu'est M. le professeur Fr. W. Foerster. Sous sa conduite, ils apprendront à connaître « le tragique de la vie », et « le côté diabolique de la nature humaine ». Cf., notamment: *Autorité et Liberté*, Lausanne, Edwin Francfurter, 1920.

2. Je n'ai signalé, dans ce chapitre, que les principales conditions

doit avoir une si belle confiance dans la valeur de ses convictions qu'il n'ait jamais le souci de les « sauver » quand il institue une enquête scientifique. Si elles sont vraies, notre étude la plus probe ne peut que les confirmer ; si elles sont fausses, pourquoi tant y tenir ?

intellectuelles requises. Pourtant je veux signaler encore le grand bienfait de cetre curiosité intellectuelle de bon aloi qui poussera le sociologue à se transformer en un enquêteur perpétuel, toujours à l'affut de faits nouveaux, parce qu'il sait qu'ils seront pour lui l'occasion de redresser et d'affiner ses conclusions antérieures. Précieuse chasse de Pan, dont Bacon et Descartes nous ont donné le modèle. D'elle on peut répéter ce que Platon dit de la dialectique ; « le jeune homme qui se sert pour la première fois de cette méthode est transporté de joie jusqu'à l'enthousiasme... Il n'est point de sujet qu'il ne remue... il ne fait quartier ni à son père, ni à sa mère, ni à aucun de ceux qui l'écoutent : il attaque non seulement les hommes, mais en quelque sorte tous les êtres, et je réponds qu'il n'épargnerait aucun barbare, s'il pouvait se procurer un truchement ».

DEUXIÈME PARTIE

A la recherche de la véritable nature du fait social

CHAPITRE IV

Le fait social.

L'homme est à lui-même le plus prodigienx objet de la nature.

PASCAL.

Connaissant les principales conditions d'une étude scientifique des phénomènes sociaux, nous pouvons pénétrer plus avant et définir exactement l'objet de notre étude.

La science sociale ou sociologie a pour objet l'étude scientifique des phénomènes sociaux, la recherche de leurs causes et de leurs effets, des rapports constants et déterminés qui existent entre eux. Dépassant le cercle de l'individu, de la famille, de la profession, de la région, elle s'attache à l'étude, par la méthode d'observation, de chaque société déterminée, considérée dans son ensemble comme un organisme vivant, éprouvant

certains besoins propres pour se former, se développer et se maintenir. Comme toute science d'observation, elle recourt successivement aux trois procédés usuels, l'analyse, la comparaison, la classification ; elle observe et enregistre, sans juger, ni apprécier, uniquement soucieuse de coordonner, de rattacher et d'expliquer. On pourrait encore la définir la science des lois qui régissent la vie des sociétés humaines et président à leur naissance, à leur développement et à leur déclin. Elle s'appuie sur cette constatation première que l'individu, la famille, la profession, la région, si conscients et si soucieux soient-ils de leur individualité et de leur autonomie, sont pourtant immergés et comme baignés dans une collectivité plus large qui subit, quoi qu'ils puissent prétendre, la répercussion de leurs actes, et qui exerce aussi sur eux une action incessante ; ils vivent en elle, mais elle ne vit que par eux. C'est ce complexus social que la sociologie se propose d'étudier.

Aussitôt une difficile question se pose devant nous : que faut-il entendre par fait social ? Comme l'a très bien noté M. Simmel en une excellente page, « les sciences, en voie de formation, ont le privilège médiocrement enviable de servir comme d'un asile provisoire à tous les problèmes qui flottent dans l'air, sans avoir trouvé leur véritable place. Par l'indétermination et l'accès facile de leurs frontières, elles attirent tous les « sans patrie » de la science, jusqu'à ce qu'elles aient pris assez de force pour rejeter hors d'elles tous ces éléments étrangers : l'opération est parfois cruelle, mais elle épargne bien des déceptions pour l'avenir ». [1]

La sociologie, science nouvelle, n'a pas échappé à cette

1. *Année sociologique,* 1898, p. 71

destinée commune ; pendant quelques années, il sembla « que le mot eût une vertu magique, c'était la clé de toutes les énigmes de l'histoire comme de la pratique, de la morale comme de l'esthétique » et de la logique. Cette exagération, qui a beaucoup nui au progrès de la sociologie, était la conséquence de l'importance que l'on attachait aux représentations collectives, « sources et règles de toutes les représentations individuelles, principe universel de tous les mouvements, de toutes les tendances », de toutes les idées, de tous les raisonnements de l'individu, fonds commun qui alimente tous les courants particuliers. Mais on n'a pas été capable de garder longtemps les positions occupées ; bientôt les adversaires, un moment déconcertés par de si audacieuses affirmations et le talent prestigieux de M. Durckheim, se sont ressaisis, et moralistes et philosophes, psychologues, artistes et croyants ont repris l'offensive, et montré le jaillissement de la vie individuelle, son irréductibilité à la vie collective. S'il est certain que l'homme est un être social par cela même qu'il est, il est vrai aussi que les innovations imprévisibles de sa vie personnelle secouent sans relâche cette vie collective sur laquelle elles s'appuient tout en la transformant.

Il n'est donc pas vrai, tant s'en faut, que tout fait accompli par l'homme ressortisse explicitement de la sociologie. Y a-t-il du moins une catégorie de faits qui, spécifiquement revêtus de ce caractère social, seraient la matière propre de notre science ? On l'a cru, et l'Ecole française de Sociologie a proposé de définir le fait social « *toute manière de faire, fixée ou non, susceptible d'exercer sur l'individu une contrainte extérieure ;* ou bien encore, *qui est générale dans l'étendue d'une société donnée, tout en ayant une existence propre,*

indépendante de ses manifestations individuelles. »[1]

Cette définition, étroitement rattachée à la théorie des représentations collectives et suivant laquelle « un fait n'est général que parce qu'il est collectif, bien loin qu'il soit collectif, parce qu'il est général », aurait eu l'avantage de donner à la sociologie un objet nettement déterminé ; le fait social mériterait vraiment d'être appelé tel, puisqu'il aurait son point d'appui dans la société tout entière, et on ne le retrouverait dans l'individu que par l'effet de la pression que le groupe exerce continument sur chacun de ses membres. Les objets de notre étude seraient les règles juridiques ou morales, les dogmes religieux, les systèmes financiers, les proverbes, dictons et légendes, les monuments de pierre et les inscriptions, enfin les courants sociaux où se sont exprimés en termes facilement saisissables les diverses institutions de la vie collective.

Je ne voudrais pas être le dernier à rendre hommage aux intentions élevées qui ont conduit M. Emile Durkheim et ses amis à cette définition du fait social. Formés aux bonnes méthodes scientifiques et critiques, en honneur dans notre Université, ils ont obéi surtout au légitime souci de donner à la sociologie un objet bien défini et reconnaissable, et, quand on connait les lamentables dissertations soi-disant philosophiques, morales ou religieuses, qui circulent sous le couvert des études sociales, on ne saurait trop les féliciter de leur préoccupation.

A un autre point de vue, ces sociologues ont rendu un immense service en collaborant à nous débarrasser de

1. Emile Durkheim *op. cit.*, p. 19. — Sur ces définitions et leurs justifications, cf. tout le chapitre I des *Règles de la méthode sociologique*, « Qu'est-ce qu'un fait social ».

cet absurde sophisme qui, prenant prétexte de ce fait que la société est composée d'individus, voulait affirmer la priorité de la vie individuelle sur la vie sociale, et nous maintenir en cette conception individualiste de la vie, aussi fausse doctrinalement que pratiquement malfaisante.

Mais ceci dûment expliqué, il faut pourtant dire qu'aucune méthode ne paraît plus décevante, ni moins propre à introduire l'observateur jusqu'en ces arcanes de la vie sociale qui sont la vie sociale même et tout entière, et, si je puis alléguer mon expérience contrôlée, je dois dire que je n'ai jamais pu faire d'analyse sociale ayant quelque valeur à mes yeux, que dans la mesure où j'ai pu m'écarter des grands chemins publics qu'on nous recommande ici de suivre. Et ce qui a été exposé au chapitre précédent suffit déjà à justifier cette option.

Aucune société ne vit sans posséder et exploiter un certain nombre de règles morales ou juridiques, de dogmes religieux, de pratiques économiques, de proverbes, d'apophtegmes, de courants sociaux, d'usages reçus, de monuments de pierre, mais il s'en faut de beaucoup que ce dépôt, sédiment d'une vie sociale élaborée et peut-être déjà dépassée, représente la vie sociale entière ou même sa partie la plus vivante, la plus organisatrice et la plus importante. En tous cas, la méthode préconisée, peut-être recommandable aux époques de grande stabilité et fixité sociales, est singulièrement inadéquate aux époques de transformation rapide, telles que la nôtre. Elle ne ferait connaître de la vie sociale que la partie la plus durcie, la plus ankylosée, celle qui s'exprime volontiers dans les discours officiels des représentants de l'organisation administrative, économique ou religieuse. Ainsi, le sociologue lâcherait la

proie pour l'ombre, car il ne saisirait la vie que dans la période de son déclin, annonciateur de la mort, et il n'en connaîtrait ni les nouveautés régénératrices, ni le continuel jaillissement. Ce ne serait même pas de la sociologie statique, puisque dans le « déjà fait » et l' « achevé » on ne connaîtrait que le vieillissant et le vieilli, ce qui demain sera caduc et après-demain désuet, et, en tout cas, on resterait entièrement étranger à la sociologie dynamique, bien autrement intéressante et féconde, à celle qui s'attache aux institutions sociales qui s'élaborent et s'éprouvent, timidement et souvent douloureusement, trop modestes encore et trop méprisées par « les personnes de qualité », pour avoir pignon sur rue et s'exprimer en ces sentences impératives qui siéent si bien aux personnes arrivées.

Si on laisse de côté le problème présentement oiseux des origines de la vie sociale, il est exact que cette vie se présente à nous comme une réalité antérieure et supérieure à la vie individuelle. Lorsque nous venons à l'existence, il s'en faut de beaucoup que nous trouvions devant nous une page blanche sur laquelle il nous soit loisible d'inscrire librement les exploits de notre caprice ou de nos combinaisons réfléchies ; au contraire, la vie sociale cohérente et organisée — bien ou mal, il n'importe — pèse sur nous de tout son poids et nous pouvons sentir aux meurtrissures de notre chair combien parfois ce poids est lourd. Mais il ne faut rien exagérer, et on doit reconnaître que cette première certitude n'atteint qu'une section d'une réalité plus vaste, et, à côté de la vie sociale déjà formée et en possession de ses cadres et de ses formules arrêtées, il en est une autre, celle qui est en voie de devenir et s'élabore. Or celle-ci est entièrement insaisissable par les méthodes qu'on préconise,

puisque le caractère fluctuant et imprécis de ses formations et de ses cadres ne lui a pas permis de s'étaler en formules arrêtées. Discrète et insinuante, elle se cherche elle-même, et cependant aucun sociologue averti ne pourra renoncer à l'étudier. Citons au hasard quelques exemples.

C'était un fait social que le code civil de 1804, le code Napoléon comme on l'appelait, consacrait le mariage comme institution purement civile, et qu'en dehors de lui il ne connaissait que des célibataires, interdisant au profit des enfants naturels la recherche de la paternité et ne leur donnant, en cas de reconnaissance volontaire, que des droits successoraux très restreints. Mais n'étaient-ce pas aussi des faits sociaux, et de première importance, que pour un grand nombre de Français le mariage continuait à être un acte essentiellement religieux, et que d'autres, toujours plus nombreux chaque année, considéraient l'union libre comme créant entre les deux concubins des relations si précises et si fermes que la jurisprudence, et bientôt la loi, devaient les reconnaître et les sanctionner.

C'était un fait social que les articles 415 et suivants du Code pénal punissaient toute entente et toute coalition entre les maîtres et les patrons, ou encore entre les ouvriers et compagnons, unis, comme disait la loi Le Chapelier, « pour la défense de leurs prétendus intérêts communs », et c'en était un autre que cette punition sévère prononcée par l'article 432 du Code pénal contre les membres de toute association de plus de vingt personnes, formée sans autorisation du Gouvernement ; mais n'étaient-elles pas aussi des faits sociaux, et de quelle importance, ces ententes qui, dès l'époque révolutionnaire, s'établissaient entre les charpentiers et me-

nuisiers pour l'amélioration de leurs conditions de travail, qui se multipliaient sous la Restauration et le Gouvernement de Juillet et aboutissaient à ces lois de 1864, de 1884 et de 1901, et à cet immense mouvement associationniste qui couvre aujourd'hui la France et le monde occidental.

Enfin, qui songerait à dénier le caractère de fait social au robuste système scolaire créé par Napoléon Ier et assurant le monopole de l'Etat aux trois degrés de l'enseignement? Mais c'était un autre fait social aussi, et de souveraine importance, que l'ouverture, par Montalembert et Lacordaire en 1832, de la première école primaire libre, et l'initiative a été si bienfaisante qu'il n'est plus aucun pays qui ne consacre la liberté de l'enseignement ou même ne la subventionne, comme le prescrivent d'ailleurs maints articles du Traité de Versailles de 1919.

Ces exemples pourraient être multipliés à l'infini : ceux-ci suffisent pour attester que toujours se retrouve le même mécanisme : une partie de la vie sociale s'exprime en formules, en règles, en organisations arrêtées, mais loin que ce soit là la vie sociale tout entière, ce n'en est souvent que la moins vivante partie et la moins féconde, et malheur à nous si, sous prétexte de rigueur scientifique, nous allions exclure de notre définition du fait social un nombre si considérable de faits qui ont nettement ce caractère.

A un autre point de vue encore la duperie serait désastreuse, car elle aurait pour effet de rendre incompréhensible la formation même des représentations collectives sur lesquelles on insiste tant. Que ce mystère

de leurs origines s'accorde aux doctrines des partisans de la divinisation de la société, on le comprend, mais il est douteux que pareil mythe puisse résister longtemps à l'attaque convergente des croyants et des libres penseurs, Sans doute, il est exact que la plupart des actes individuels ne sont que la reproduction des représentations collectives, et que, en conséquence, « un acte n'est général que parce qu'il est collectif, loin qu'il soit collectif parce qu'il est général, » mais il est vrai aussi que toutes ces représentations collectives, *sans aucune exception*, ont leur origine dans l'effort d'élaboration d'une conscience individuelle, qui a réussi à convertir à sa doctrine quelques autres individus; ceux-ci, groupés à leur tour, ont lancé ces grands mouvements d'opinion qui, suffisamment développés pour avoir pu triompher des pressions et des résistances collectives, deviendront, après leur victoire, organes nouveaux de pression et d'entraînement. Qu'il s'agisse de la machine à vapeur, de l'électricité ou de l'aviation, du christianisme des Croisades ou du mouvement franciscain, de la doctrine monarchique ou républicaine, aristocratique ou démocratique, de la Réforme protestante ou de la Révolution française, de l'origine des sciences ou de telle école littéraire ou artistique, de la doctrine individualiste ou du laïcisme, du syndicalisme ou du mouvement corporatif, du suffrage universel, du féminisme ou du système d'impôts, du mariage indissoluble ou du divorce, de la fécondité conjugale ou de l'avortement, partout et toujours le même fait se constate ; un initiateur ou inventeur — praticien ou homme de science, artiste ou philosophe, moraliste ou croyant — conçoit une forme nouvelle d'activité ou de vie, une manière différente d'aménager la vie individuelle et la vie collective ; son

invention n'éclate pas comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu, et on en peut citer les antécédents et les préparations, mais, si elle *continue*, elle *innove* aussi, et elle innove si bien que *personne n'en prévoyait l'éclosion*. Puis peu à peu le nombre s'accroît des adeptes ou des partisans ; on eût pu d'abord « les faire asseoir sur un canapé », ils sont maintenant légion, jusqu'au jour où un inventeur nouveau aura à son tour découvert une forme inédite que puisse adopter, pour un temps, le flux indéfini de la vie.

Ainsi, la formule citée plus haut se retourne : la pratique n'a été collective que parce qu'elle est devenue générale, et elle n'est devenue générale que par extension spatiale de la pratique individuelle [1].

A vrai dire, il n'existe pas de catégorie spéciale de faits que l'on devrait qualifier de sociaux, et le caractère social d'un fait n'est que l'aspect particulier de ce fait, envisagé dans les rapports qu'il soutient avec la vie collective, qui pèse sur lui et sur laquelle en retour il exerce

1. Suivant la nature de l'invention (économique, hygiénique, morale, etc.), les circonstances ou la valeur des propagandistes, cette extension spatiale est plus ou moins rapide. Par exemple, il n'a fallu que soixante années pour que le mouvement néo-malthusien s'étendît sur toutes les societés de civilisation occidentale ; en quelques années, il vient de pénétrer dans la société russe, se préparant à envahir les collectivités balkaniques et le Japon, en attendant de pouvoir s'installer en Chine et aux Indes. Au contraire le mouvement familial, dont on pourrait, comme de son adversaire, citer les initiateurs et les propagandistes, ne pourra que beaucoup plus lentement reconquérir les positions anciennes. Cf sur ces étapes de l'idée nouvelle de très belles pages de M. Joseph Wilbois, dans *Devoir et Durée*. Il faut ajouter d'ailleurs que parmi les innombrables initiatives, l'immense majorité avorte et disparaît, comme ne répondant pas à un besoin communément ressenti. Parmi les hommes d'affaires ou de finance, on sait que les inventeurs ont une assez mauvaise presse.

une influence. Il est très fréquent qu'un même fait ait ainsi plusieurs caractères, qui le rangent sous le contrôle de plusieurs disciplines scientifiques. Un concert met en jeu la compétence de l'architecte, du physicien, de l'artiste, de l'économiste, du sociologue ; le mariage est un fait social qui intéresse aussi la physiologie, l'économie politique, la morale et la religion.

Nous définirons le fait social : *toute forme d'activité, tout acte, toute combinaison, toute formule, adoptés par l'individu en vue d'aménager ses rapports avec la collectivité dont il fait partie.* Si le nombre est restreint des faits exclusivement sociaux, on doit reconnaître, en sens contraire, qu'il en est fort peu, et sans doute aucun, qui ne soient sociaux de quelque manière, et cela se conçoit aisément, puisque l'individu n'est pas d'abord et spécifiquement un être séparé et distinct, ne participant à la socialité que secondairement et accessoirement, mais qu'au contraire l'homme est un être social par cela même qu'il est homme, et que toute sa vie s'écoule au milieu des groupements qui l'influencent ; à chaque instant, de sa naissance à sa mort, il ne peut quitter un groupement que pour s'insérer dans un autre [1].

On comprend donc à la fois l'extension extrême des études sociologiques et leurs limites, car, si en un sens et en vertu de réalités immanentes tout acte de l'homme est social, rien non plus ne nous autorise à affirmer la primauté des énergies sociales sur toutes les autres, et nous avons montré au contraire que ce milieu qui inspire,

1. Les principaux de ces groupements sont ceux de la famille, de l'école, du travail, de la propriété, du voisinage, de la religion et de la vie publique. Henri de Tourville a dans une forte page (la *Science Sociale*, année 1886, page 19) montre cette succession continue des groupements, se relayant pour recevoir l'individu à chaque instant de sa vie.

pèse et sanctionne, est lui-même soumis d'une manière incessante à l'action transformatrice des innovations individuelles.

La méthode sociologique devra donc être assez souple et assez fine pour être capable d'étudier à la fois les deux catégories de faits sociaux, aussi bien les coutumes établies, épanouies en règles de droit ou de morale, en formules arrêtées, en usages sanctionnés, que les autres qui n'ont pas encore pignon sur rue, qui cherchent leur formule, timides et incertains, plus appuyés sur le sentiment de l'insuffisance de ce qui se fait que sur la claire vue de ce qu'il faudrait faire. Ajoutons tout de suite que seule l'enquête individuelle, pénétrant par questions et interrogations méthodiques dans tous les mécanismes, *même les plus secrets de la vie privée* et de la vie publique, pourra répondre aux exigences d'une étude véritablement scientifique. A l'enquêteur il appartiendra de discerner la réalité sous les apparences et le convenu, le *devenir* à côté de l'*achevé*, même lorsqu'il s'élabore sous le vêtement déjà usé des organismes vieillissants.

Mais, avant d'exposer cette méthode, nous avons encore un long chemin à parcourir : il nous faut, après avoir défini le fait social, en reconnaître plus exactement la nature et en analyser les éléments.

CHAPITRE V

Le Matérialisme sociologique.

L'homme est une activité spirituelle engagée dans la matière.

C'est aujourd'hui une vérité acquise à la science que « toute la vie sociale consiste en représentations ». Celles-ci sont-elles individuelles, comme je le crois, en compagnie d'ailleurs de beaucoup de philosophes et de sociologues, ou sont-elles collectives, comme l'enseignait M. Emile Durkheim, et comme le croient encore plusieurs de ses disciples, c'est affaire à discuter [1], mais

1. Comme cette théorie des représentations collectives est implicitement contredite en maintes pages de ce livre, il me paraît inutile d'ajouter une nouvelle réfutation en forme à celles qui ont déjà été présentées par MM. Tarde, Fouillée, Andler, Gustave Belot, Bernès, Alfred Loisy, Deploige et Parodi. Cette étrange théorie, contredite par l'expérience et à l'appui de laquelle on n'apporte aucune observation concrète, est étroitement rattachée au système philosophique de son auteur, en l'esprit de qui elle s'apparentait à l'interprétation, non moins étrange et déformatrice du réel, qu'il donnait des phénomènes religieux.

Il est parfaitement exact, comme l'ont montré Lazarus, et après lui M. Emile Durkheim et ses émules, que « le caractère et le développement de la vie psychique ne peuvent être attribués à l'individu comme tel. C'est seulement au sein de la société, dans la participation à la vie collective que la mentalité des individus se forme; logiquement, chronologiquement et psychologiquement, la société est antérieure à l'individu », et soit dit en passant, on devrait bien cesser de répéter à satiété, comme on le fait en certains milieux, que la famille est antérieure à la société; ce principe est paraît-il très important pour certaines démonstrations, mais ce n'en est pas moins un fantôme, et ce

déjà, telle quelle, cette vérité marque un progrès substantiel sur l'état antérieur où on considérait que les institutions sociales étaient produites du dehors, par la seule action directe des outillages et des mécanismes externes.

Trompé par la notion de cause, trop légèrement transférée des phénomènes physico-chimiques aux phénomènes sociaux, on avait cru pouvoir rattacher les faits sociaux à des causes externes, qui les engendraient automatiquement, sans la collaboration intermédiaire de l'agent humain : ainsi on enseignait que la houille

prétendu classement chronologique ou organique n'a aucune signification ni dans un sens, ni dans l'autre.

Mais cette vérité n'implique pas que la société soit elle-même une réalisé psychique, autonome et créatrice, distincte des activités psychiques des membres qui la composent. On allègue que « puisque la caractéristique des phénomènes sociaux est d'exercer du dehors une pression sur les consciences individuelles, c'est qu'ils n'en dérivent pas et que, par suite, la sociologie n'est pas un corollaire de la psychologie. Car cette puissance contraignante témoigne qu'ils expriment une nature différente de la nôtre, puisqu'ils ne pénètrent en nous que de force ou tout au moins en pesant sur nous d'un poids plus ou moins lourd. Si la vie sociale n'était qu'un prolongement de l'être individuel, on ne la verrait pas ainsi remonter vers sa source et l'envahir impétueusement... Ce n'est pas de lui que peut venir cette poussée extérieure qu'il subit ; ce n'est donc pas ce qui se passe en lui qui la peut expliquer ». (*Règles de la Méthode sociologique*, septième édition, p. 125). — Ce raisonnement, que nous avons tenu à reproduire en entier parce qu'il est la base de toute la théorie, est un pur sophisme, et autant vaudrait dire que puisqu'une génération d'hommes habite des maisons qu'elle n'a pas construites et se sert de marteaux qu'elle n'a pas fabriqués, ces maisons et ces marteaux ne peuvent pas être l'œuvre des hommes. Il est parfaitement vrai que le voyageur qui, en travers de son chemin, se heurte à un barrage établi par plusieurs hommes, subit une pression « qui ne vient pas de lui ».., qui « ne dérive pas » de sa volonté, mais qui dérive de la volonté d'autres hommes attelés, avant son arrivée, à une tâche commune, et voilà tout le mystère.

Encore une fois, nous venons à la vie au sein d'une société qui n'a pas attendu notre naissance pour commencer d'être et de fonctionner, et nous la trouvons, au contraire, au premier moment de notre existence, armée de pied en cap, avec ses outillages matériels et réglementaires, ses doctrines, ses coutumes, sa morale théorique... et pratique,

produit la grande industrie et les grandes villes, lesquelles à leur tour *produisent* les logements étroits, insalubres et coûteux, *cause* directe de la stérilité systématique, et on citait à l'infini des enchaînements de ce genre. C'était le matérialisme économique et sociologique, aujourd'hui discrédité sous cette forme, mais très vivant encore, comme nous le montrerons, sous d'autres formes à peine différentes.

« Le mot cause, écrit M. Joseph Wilbois, confond deux idées différentes, la cause proprement dite et la simple condition. La cause proprement dite est celle

ses passions, ses traditions, et cette lourde masse pèse sur nous de tout son poids. Personne ne soutient que ces millions d'hommes n'ont que les pensées, les désirs et les sentiments qu'ils auraient s'ils vivaient isolément, et, puisque la société est un fait, ils sont mis en demeure de la vouloir en quelque mesure et d'en assurer au moins approximativement la permanence et, s'il se peut, le progrès. Donc il doit exister entre eux un concert de tendances, une coordination d'actions et d'efforts, et, en tout cas, la solidarité les relie. Mais ce concert et cette coordination ont leur unique point d'appui dans les consciences individuelles ; la société ne se pense pas elle-même en une conscience qui lui serait propre et distincte de celle de ses membres, pas plus qu'elle ne se veut d'une volonté externe à la leur, pas plus, hélas, qu'elle n'est dotée d'organes personnels, aptes à répondre à ses besoins, lorsque ses membres négligent d'en tenir compte. Lorsque quatre personnes forment une société en nom collectif, dit-on que la société nouvelle est douée d'une activité psychique propre, distincte de celle des quatre associés ? Personne n'y songe, et cependant la science du Droit reconnait à juste titre qu'une personne juridique nouvelle est apparue, personne ayant un patrimoine séparé et des intérêts propres. Que s'est-il donc passé ? ceci simplement que les associés, par cela même qu'il ont résolu de former la société, ont accepté d'intégrer dans leur psychisme interne, à côté des préoccupations de leur intérêt personnel, le souci des intérêts sociaux ; c'est toujours et uniquement dans les consciences individuelles, *seules réalités vivantes*, que se manifestera ce souci, mais il y sera si réel et si vif que parfois un associé s'abstiendra d'un acte qui serait conforme à ses intérêts personnels, mais nuirait à la collectivité.

On tire argument du cas de la cellule et des synthèses chimiques, comme celles du bronze ou de l'eau, où le composé est doué de qualités que ne possédaient pas les éléments composants. Mais l'argument se retourne, car il s'agit ici d'une *synthèse* d'éléments *dissemblables*, et

qui contient en elle la totalité de son effet : ainsi le choc est la cause qui brise le verre, le froid est la cause qui congèle l'eau, la tension de l'arc est la cause qui lance la flèche, etc. La condition n'est que la chiquenaude qui déclanche la cause véritable : le piano est la condition pour que j'entende un pianiste, la guerre est la condition pour qu'un général se révèle, le choc est la condition pour que la poudre éclate, mais ni le piano, ni la guerre, ni le choc ne sont les causes du talent de l'artiste, du coup d'œil du chef, de l'impulsion de la balle. Pour produire l'effet, la cause est suffisante, la condition n'est que nécessaire.

non d'une juxtaposition d'échantillons *identiques*. Le cuivre et l'étain ont disparu pour former un corps nouveau que l'on voit et que l'on touche, tandis que le troupeau n'a d'autre réalité que celle des moutons qui le composent, et l'addition de gouttes d'eau ne donnera jamais que de l'eau.

Il fut de mode aussi, il y a quelques années, d'insister sur la psychologie des foules et sur les mouvements d'enthousiasme spéciaux à certaines cérémonies religieuses ou patriotiques. Mais on s'est aperçu que ces mouvements d'effervescence, qui résultent en effet de la *réunion*, ne sont que de petites curiosités pychologiques, sans aucune portée sociale. Tels députés qui se montrèrent d'admirables patriotes dans l'émouvante séance de la Chambre du 4 août 1914, multiplièrent ensuite, et notamment après le retour de la paix, les témoignages les moins équivoques de leur basse ambition et de leur esprit de flatterie démagogique, et de même ces innombrables citoyens de toute condition qui au 14 juillet, acclament l'armée et le drapeau, et crient « Vive la France », persévèrent avec ténacité dans les pratiques égoïstes qui ruinent la substance même de leur patrie. La différence est grande entre l'explosion passagère de l'enthousiasme et les dispositions véritables et profondes de l'âme, qui seules comptent pour la vie sociale quotidienne. Montalembert s'en souvenait, lorsqu'il souhaitait à l'Eglise plutôt « l'influence » que le « triomphe ».

Je m'abstiens à dessein de rappeler ici les objections psychologiques si graves que soulève la théorie des représentations collectives. Comme le dit excellemment M. Dominique Parodi, « prétendre qu'un fait social ne doit jamais s'expliquer que par un autre fait social, en faisant abstraction de la manière dont il retentit chez des êtres capables de penser et de vouloir, c'est proprement se mettre hors d'état de le comprendre. » *La Philosophie contemporaine en France,* Paris Alcan 1920. p. 157.

« Eh bien, *les facteurs sociaux ne sont que des conditions dans la vie humaine*. La remarque est capitale. Pour la démontrer, il n'y a pas besoin de grandes preuves, il suffit de se dégager de l'obsession des mots. Ainsi il est clair que, si le climat produit la poésie, ce n'est pas de la même manière que le froid produit la glace. On ne peut même pas dire que l'homme sorte de son sol comme en sort la plante. Nous ne sommes ni une cristallisation, ni une efflorescence du milieu, puisque, si fortement que ce milieu marque « sur nous » son empreinte, ce « *nous* » était devant lui une originalité préexistante, et la meilleure preuve c'est que la même région ne donne pas la même forme aux sociétés d'hommes et aux bandes de loups. Notre pays est le clavier qui nous attend, et non le sculpteur qui nous modèle ; c'est un champ de bataille, et non un bouillon de culture : les explications géographiques traitent de conditions et non de causes » [1].

1. *Devoir et Durée*, Paris Alcan 1912 p. 152. — Quelques pages plus loin, ce perspicace observateur ajoute encore : « Nous avons dit que l'industrie produisait la chimie, que les Mécènes produisaient les artistes, que les conflits produisaient la justice. Mais que signifie produire? Provoquer serait mieux. L'industrie provoque la chimie, à condition qu'il y ait à coté de l'industrie des talents scientifiques ; les Mécènes provoquent les artistes, à condition qu'il y ait, loin de leur salon où on expose, des ateliers où l on travaille ; les conflits provoquent la justice, à condition qu'il y ait en chacune de nos âmes une justice vivante déjà ; les voies de communication provoquent le commerce, mais l'invention de la vapeur a créé des voies de communication à son tour ; d'une façon générale, pour que la division du travail satisfasse à un nouveau besoin, il faut au moins qu'il n'y ait pas en notre âme cette torpeur animale qui se refuse d'avance à tout luxe inconnu. La complication du déterminisme d'usine ou du déterminisme d'empire donne une force à nos tendances ; elle les accélère, elle les unit, elle les canalise; mais ce n'est pas elle qui les a lancées en nous. Cependant si le matérialisme se trompe lorsqu'il croit toucher les raisons premières, le spiritualisme ferait également fausse route en essayant de remplacer les causes économiques par des faits psychologiques ». p. 164.

Il faut approuver entièrement ce redressement critique qui met fin à une mystification. Nous ne devons jamais oublier que les phénomènes sociaux ne sont que le retentissement de notre activité psychique : en s'amalgamant avec nos instincts, nos appétits, nos tendances, nos désirs, nos raisonnements, les éléments externes adoptent la courbe d'une direction déterminée, après avoir déclanché en nous, plus ou moins automatiquement le vouloir qui produit l'acte. Gardons-nous de raisonner jamais comme si le phénomène social pouvait être l'effet direct et nécessaire de tel autre, en dehors de toute option et de toute collaboration de notre part. Le rayon extérieur ne donne sa lumière qu'après avoir traversé le prisme de notre activité psychique qui retient, élimine, trie, préfère et devient ainsi le centre organisateur de la vie sociale tout entière. D'immenses gisements carbonifères ne donnent naissance à aucune industrie, de très riches mines de fer demeurent inexploitées et le nombre est grand des rivages poissonneux que ne sillonne aucune barque de pêche.

Ce sera donc la tâche essentielle du sociologue que de pénétrer à l'intérieur de ce psychisme, en ces replis cachés où s'établissent les communications entre les organes récepteurs et les appareils d'émission. Les renseignements sur les éléments externes étaient indispensables, et sans eux on risquait de retomber dans cette idéologie puérile qui fut si pernicieuse, mais le matérialisme naïf ne le serait pas moins.

Comment vont se former ces représentations et quelles forces, quels éléments concourent à leur formation ?

Tout le monde accorde que le *Lieu géographique* est

un premier élément, d'importance variable suivant les sociétés, mais qu'en toute hypothèse le sociologue doit toujours analyser avec soin. Une sociéte de mineurs ne ressemble pas à une société de pêcheurs, et les agriculteurs de la plaine sont différents des montagnards ; personne n'est étonné de constater que les nègres de l'Equateur sont très différents des Lapons. Je cite ces exemples grossiers, mais on pourrait aussi, dans une même série de lieux, suivre la gamme délicate des nuances, et montrer qu'à mesure que s'accroît la profondeur des eaux ou d'un gisement minier, la structure sociale de la population de pêcheurs ou de mineurs subit des modifications qu'il est possible d'analyser.

Tout le monde accorde aussi que le *Travail* exerce une influence très précise et très étendue sur l'organisation sociale; il est, comme nous le verrons, la rencontre de l'homme et de la nature ; sous l'impulsion de ses besoins, l'homme va s'employer à tirer du lieu les ressources nécessaires à sa subsistance. Pour y parvenir, il se servira de l'outillage, rudimentaire ou puissant, suivant les cas, dont il dispose, afin d'assurer à sa convenance cette exploitation du Lieu [1], et encore une fois, tous les sociologues reconnaissent la souveraine importance de ce régime du Travail qui exercera directement ou indirectement une influence décisive sur toute la série des phénomènes sociaux. Cette influence va de pair avec celle du Lieu, dont elle est complémentaire, et il suffit d'observer les extraordinaires transformations sociales produites parfois par l'apparition d'une race nou-

1. Le terme « outillage » est pris ici dans son acception la plus large : il vise à la fois tous les mécanismes matériels et techniques, financiers, juridiques et administratifs, sur lesquels l'homme peut compter pour entreprendre l'exploitation du Lieu.

velle en un lieu anciennement occupé, pour être aussitôt convaincu de la valeur sociale de ce deuxième élément. Qui oserait dire que l'Algérie, la Tunisie, le Maroc, l'Egypte, le Transvaal, l'Australie ne sont pas aujourd'hui profondément dissemblables de ce qu'ils étaient avant l'immigration européenne ?. Et cependant le Lieu est resté le même.

Mais ici se pose une question capitale pour le sociologue et la méthode qu'il doit suivre : doit-on considérer que cette double action du Lieu et du Travail sur l'organisation de la vie sociale est à ce point importante et décisive qu'elle serait, à vrai dire, exclusive de toute autre, ou du moins qu'elle serait si prépondérante et dirigeante que les autres, s'il s'en trouve, seraient à peu près négligeables ? Ce serait vers elle, et elle seule, que le sociologue devrait d'abord diriger son enquête ; tous les mécanismes de la vie sociale seraient sous son étroite dépendance, et donc la bien analyser, la bien comprendre serait analyser et comprendre la vie sociale tout entière. A peine trouverait-on deci-delà quelques forces autonomes, valeurs d'appoint, apportant leur contribution à la formation du complexus social.

Cette manière d'envisager la vie sociale est sans doute singulièrement séduisante, car nous la trouvons plus ou moins consciemment admise par quatre écoles ou groupements d'études sociales ou économiques.

La première École qu'on doive mentionner ici, quoique la chronologie ne lui donne pas ce rang, mais parce que la vigueur de ses affirmations le lui réserve incontestablement, est l'Ecole du socialisme scientifique, issue

de Karl Marx, d'Engels et de Lassalle. Marx et ses disciples professent pour l'idéologie un mépris qui n'a d'égal que celui que professait Napoléon : « Les conceptions théoriques des communistes, dit le Manifeste communiste, ne reposent nullement sur des idées. Elles ne sont que l'expression générale de faits donnés ». Et, parmi ces faits, il en est un qui prime et domine tous les autres, celui de « la production sociale des moyens d'existence ». Les besoins matériels de l'homme sont à la fois si pressants et si exigeants que la combinaison des moyens employés pour y satisfaire conditionne l'organisation sociale tout entière. Non seulement ils déterminent la structure économique, mais encore ils commandent tous les rapports sociaux, « même ceux soi-disant de l'ordre le plus élevé, de la politique, de la littérature, de l'art, de la morale, de la religion. Tous sont expliqués par les faits de l'ordre économique : d'abord par ceux relatifs à la production, et, parmi ceux-là, plus spécialement encore par ceux qui concernent les instruments techniques de la production et leur mise en œuvre. Par exemple, la production du pain et, dans la production du pain, les étapes successives du moulin à bras dans l'antiquité, du moulin à eau au Moyen Age, du moulin à vapeur aujourd'hui, voilà qui explique le passage de l'industrie familiale à l'industrie capitaliste, et de celle-ci à la grande industrie, et les régimes de l'esclavage, du servage, du salariat, et même les étapes successives de la civilisation en général, beaucoup mieux que le progrès des idées d'affranchissement ou autres « bourdes bourgeoises du même acabit [1]. »

1. Gide et Rist, *Histoire des Doctrines économiques*, Paris Larose et Tenin, 1909, page 540.

En changeant le mode de production, les hommes changent tous leurs rapports sociaux. « Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain ; le moulin à vapeur vous donnera la société avec le capitaliste industriel », formule pittoresque où l'auteur du *Capital* exagère à peine l'essence de sa doctrine, que nous retrouvons, sous une forme plus modérée et plus scientifique, dans ce passage souvent cité de la Préface de la *Critique de l'Economie politique :* « Dans la production sociale des moyens d'existence, les hommes contractent des rapports déterminés, nécessaires et indépendants de leur volonté, des rapports de production qui sont corrélatifs à un stade déterminé du développement de leur force productive. Tout l'ensemble de ces rapports de production forme la structure économique de la société, c'est-à-dire qu'il est la base réelle sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique, et à laquelle correspondent des formes sociales déterminées, une conscience. Le mode de production de la vie matérielle détermine en général le processus social, politique et intellectuel de la vie. Ce n'est pas la conscience de l'homme qui détermine sa manière d'être, mais sa manière d'être sociale qui détermine sa conscience ».

Personne n'ignore l'immense succès d'opinion de cette doctrine dans nos sociétés occidentales ; jusqu'à ces derniers temps, elle fut, pourrait-on dire, le dogme initial de presque tous les partis socialistes ou communistes. « Notre parti, écrivait jadis Jules Guesde, dans le *Citoyen de Paris*, ne repose que sur des intérêts à satisfaire ;... il se vante d'être le parti du ventre et ne fait appel qu'à l'intérêt des prolétaires pour les jeter à l'assaut de la société bourgeoise ». Ainsi notamment, la notion de l'intérêt, tout au moins de l'intérêt de classe,

élimine la notion de devoir, et ceux-là mêmes, parmi les disciples de Karl Marx[1], qui ne se haussent pas jusqu'aux « paradoxes éblouissants » de Loria, professent avec leur maître que la morale est à chaque instant ce qu'elle doit être[2]. Tout ce que l'évolution économique travaille à constituer est bon ; tout ce que l'évolution économique travaille à éliminer est mauvais. Ainsi l'infrastructure économique domine et régit la morale comme le reste, et elle explique la vie sociale tout entière.

On peut se croire fort éloigné d'une Ecole dont on répudie vigoureusement les conclusions, et cependant s'en rapprocher beaucoup plus qu'on ne le pense, et c'est ce qui est arrivé aux économistes de l'Ecole dite libérale ou orthodoxe. On sait que Marx et Lassalle ont emprunté à cette école les prémisses de leur doctrine, et les protestations intéressées de maints économistes animés de bonnes intentions n'ont pu prévaloir contre la

1. Karl Marx, *Misère de la philosophie* 2e édition p. 156. Dans l'*Humanité* du 1er Septembre 1912, M. Compère Morel, député unifié et un des leaders du parti socialiste, déclarait hautement qu'il était le plus fervent des matérialistes.

2. Cet auteur montre, dans la *Constitution sociale*, que toute l'histoire, toutes les guerres, les Guelfes et les Gibelins, la Réforme, la Révolution française et même la mort du Christ sur le Calvaire reposent sur l'infrastructure économique. D'ailleurs, pour M. Loria, le fait déterminant qui sert de base à tous les autres, ce n'est pas la technique industrielle, c'est le régime des terres. — Au lieu de s'étonner des formules de M. Loria, il convient plutôt de le remercier de sa franchise, car tous les marxistes ne doivent-ils pas en fin de compte aboutir à pareille affirmation, et lorsque M. Labriola déclare qu'il s'agit seulement d'expliquer en dernière instance tous les faits historiques par le moyen de la structure économique sous-jacente (« *Conception matérialiste*, p. 120), pourrait-il refuser de souscrire à l'assertion de M. Loria ?

certitude d'une paternité si incontestable. On eût peut-être mieux compris ces rapports de filiation, si l'on avait pris plus exacte conscience de l'identité du principe initial admis par les deux groupements. La doctrine du matérialisme économique peut adopter des directions diverses, suivant le point d'attache auquel on l'accroche. Karl Marx considérait surtout la condition des travailleurs manuels ; Adam Smith et ses successeurs raisonnaient plutôt sur le « cas » du négociant et de l'industriel, dont la psychologie assez simple — et qu'ils simplifiaient encore par prétérition très excusable d'ailleurs — leur servait de modèle pour leurs raisonnements sur *l'homo œconomicus* [1]. Ils ne doutaient point que tout homme ne fût avant tout sensible à l'attrait du plaisir et de la richesse, à la crainte de l'effort, et le souci du rendement maximum au moindre coût devait nécessairement, pensaient-ils, exercer sur tout esprit des réactions quasi réflexes et unilinéaires orientant inévitablement les activités dans une direction déterminée. A eux aussi, il ne paraissait pas douteux que la société fût essentiellement constituée par un commerce égoïste de produits et de services, et quand on sait en quelles dépendances ils plaçaient le mariage, la procréation des enfants et le mode d'existence, on ne peut douter qu'ils

1. Telles pages d'Adam Smith, de Malthus et de Ricardo seraient fort bien à leur place dans le *Capital,* et à l'époque où ces grands économistes composaient leurs ouvrages, on ne pouvait concevoir que sous cette forme matérialiste la rigueur de l'analyse scientifique appliquée au domaine de l'économie. Le socialisme scientifique ne put succéder au socialisme utopique qu'en empruntant ses procédés d'analyse aux ouvrages mêmes qui furent écrits pour combattre son prédécesseur. On sait par exemple que c'est pour combattre l'idéologie communautaire de Godwin que Malthus prit la plume. — Cf., sur ces affinités : Gaston Richard, la *Sociologie générale et les lois sociologiques,* Doin et fils, Paris p. 41 et s.

n'eussent admis la même dépendance à la charge des autres institutions civiles et politiques, si l'occasion s'était offerte à eux de s'expliquer sur elles. Ce sont par exemple, « les conflits d'intérêts qui sont les seules causes des guerres » [1], et, de même, « la communauté d'intérêt est le seul facteur des nationalités ». A chaque page de leurs ouvrages, on retrouve des formules de ce genre, et c'est logique, vu l'importance qu'ils attachent au souci de la richesse et aux conditions purement physiques de sa production [2].

C'est encore le matérialisme sociologique que nous retrouvons sous d'autres apparences dans les travaux de l'*Ecole française de sociologie*, dont M. Emile Durkheim fut pendant trente années le chef autorisé. Je

1. Ainsi M. Norman Angell, auteur de la *Grande Illusion*, est persuadé que du jour où la cause économique des guerres sera dégagée et révélée au grand public, les peuples n'en seront plus les dupes, parce qu'ils verront qu'il n'y a aucun profit à attendre de la guerre. De même M. Delaisi, commentant la guerre des Balkans, dans la revue *La Paix par le Droit* cherchait la cause de la guerre de 1912 et il concluait : « Qui a fait ce miracle ? Les aspirations nationales, la langue, la religion ? Non pas : sur tous ces points ils [les quatre Etats de la péninsule] étaient ennemis ; c'est la nécessité économique qui les a réunis. Le besoin de souder leurs rails leur a fait oublier la volonté de séparer leurs races, le chemin de fer les a conduits à la croisade : le porc serbe, le blé bulgare, le commerce grec ont déclanché ce grand mouvement religieux ». Ch. Gide, *La Coopération*, Janvier 1913.

2. Les lecteurs qui souhaiteraient un supplément de démonstration le trouveraient sans effort en parcourant la collection du journal *le Temps*, dont on connait les sympathies pour toutes les doctrines de l'Economie politique. Plusieurs fois par semaine, le plus important des journaux orthodoxes français rappelle à ses lecteurs que le respect et la garantie des contrats, la liberté économique, la fidélité au régime « des impôts à la Française, sans inquisition, ni vexation », suffiraient à assurer la prospérité du pays : « ainsi la civilisation aura ses bases, le progrès social ses possibilités de développement. »

n'ignore pas que celui-ci se défendit à plusieurs reprises contre cette allégation, mais, à lire les nombreuses pages de son œuvre et les ouvrages de son meilleur collaborateur et ami, M. Lévy Bruhl, à voir sa conception étrange des représentations collectives, supérieures et hétérogènes aux consciences individuelles, et dont il nous est interdit de chercher dans celles-ci comment elles se forment, à voir la place prépondérante qu'il accorde aux instincts et aux tendances irréfléchies, à cet inconscient social dont le rôle est pourtant capital, puisque c'est lui qui serait à la fois la source et le principe de tant d'institutions sociales que nous ne pouvons comprendre, à voir enfin la facilité avec laquelle il accepte de faire rentrer dans le déterminisme universel les volontés humaines toujours exposées aux illusions de la liberté, force est bien de reconnaître la débilité du plaidoyer et d'admettre qu'on se trouve en face d'un avatar nouveau de ce tentaculaire matérialisme sociologique, reparaissant toujours dans l'esprit même de ceux qui croient ou paraissent le combattre.

On nous dit que « la vie sociale repose sur un substrat qui est déterminé dans sa grandeur comme dans sa forme. Ce qui le constitue, c'est la masse des individus qui composent la Société, la manière dont ils sont disposés sur le sol, la nature et la configuration des choses de toute sorte qui affectent les relations collectives. Suivant que la population est plus ou moins considérable, plus ou moins dense, suivant qu'elle est concentrée dans les villes ou dispersée dans la campagne, suivant la façon dont les villes et les maisons sont construites, suivant que l'espace occupé par la Société est plus ou moins étendu, suivant ce que sont les frontières qui le

limitent, les voies de communication qui le sillonnent, etc, ce substrat social est différent » [1].

Puisqu'il ne s'agit que d'un substrat, on pourrait croire que l'activité individuelle va pouvoir organiser la vie sociale, mais on sent combien est faible, pour ne pas dire négligeable. la part laissée à l'initiative de l'individu dans l'aménagement de la vie sociale, suivant les théories de l'Ecole française de sociologie, et puisque nulle part on ne traite de l'origine de ces mystérieuses représentations collectives, on est obligé de croire, comme y incitent d'ailleurs plusieurs formules, qu'elles sont l'effet mécanique de ce substrat même. En effet, « les représentations, les émotions, les tendances collectives n'ont pas pour causes génératrices certains états de la conscience des particuliers, mais les conditions où se trouve le corps social dans son ensemble », et ce matérialisme sociologique n'est d'ailleurs que trop conforme à la similitude probable entre les conditions de l'idéation collective et celles de la psychologie individuelle. Puisque « les phénomènes sociaux ne peuvent être considérés comme le produit de volontés arbitraires », et « dépendent de causes générales qui, partout où elles sont présentes, produisent leurs effets, toujours les mêmes, avec une nécessité égale à celle des autres causes naturelles », on n'a aucune raison de penser qu'une place puisse être réservée à la « liberté collective », pas plus qu'il n'a été possible d'en réserver une à la liberté individuelle. M. Emile Durkheim nous met en demeure de choisir : « La question de savoir si l'homme est libre ou non a sa place en métaphysique : les sciences positives peuvent

1. Emile Durkheim, *Morphologie sociale*, Introduction, Année sociologique, t. II, p. 529.

et doivent s'en désintéresser. Il faut choisir : ou reconnaître que les phénomènes sociaux sont accessibles à l'investigation scientifique, ou bien admettre qu'il y a deux mondes dans le monde : l'un où règne la loi de causalité, l'autre où règnent l'arbitraire et la contingence » [1].

Voilà qui est clair et personne n'ignore en quel sens se fit le choix de M. Emile Durkheim. Ainsi, ce qu'on nous représentait à l'instant comme le substrat social devient bel et bien cause nécessitante, car « l'accroissement du volume et de la densité des sociétés détermine mécaniquement les progrès de la division du travail en renforçant l'intensité de la lutte pour la vie » [2], et il est aussi « le facteur essentiel de ce qu'on appelle la civilisation. Elle est elle-même une conséquence nécessaire des changements qui se produisent dans le volume et dans la densité des sociétés. Si la science, l'art, l'activité économique se développent, c'est par suite d'une nécessité qui s'impose aux hommes ; il n'y a pas pour eux d'autre manière de vivre dans les conditions où ils sont placés. Du moment que le nombre des individus entre lesquels des relations sociales sont établies est plus considérable, ils ne peuvent se maintenir que s'ils se spécialisent davantage, travaillent davantage, surexcitent leurs facultés, et de cette stimulation résulte inévitablement un plus haut degré de culture. »

Tel est ce mécanisme rigide. Il va sans dire que les mêmes causes nécessitantes qui obligent à la marche en avant et en règlent l'allure, en règlent aussi la direction, et M. Lévy Bruhl, complétant la pensée de son collè-

1. *Leçon d'ouverture.*
2. *La division du travail*, p. 294 et s.

gue, prend soin de nous informer que les idées et les règles morales d'une société, à une époque donnée, sont aussi des réalités mécaniquement liées à un ensemble sur lequel la théorie n'a pas de prise. Elles sont parce qu'elles sont, et donc, « à chaque époque la morale est aussi bonne et aussi mauvaise qu'elle peut l'être... On ne pourrait donner à une société que la morale qu'elle a déjà, et, si, par aventure, on lui en proposait une autre, elle ne l'accepterait pas. Donc les philosophes auraient tort de s'imaginer que la morale est à faire. Quelles que soient l'époque et la société où ils naissent, ils s'y trouvent en présence d'une morale objectivement réelle, et qui s'impose à eux comme aux autres [1]. »

Enfin une quatrième Ecole, émule depuis trente-cinq années de la précédente, l'*Ecole de la Science Sociale*, versa aussi inconsciemment, mais de très certaine façon, dans les errements du matérialisme sociologique. Ici encore le point d'attache était différent, mais, en

1. La *Morale et la Science des Mœurs*, 2e édition, Paris, Alcan 1904, p. 270. Le récent *Manuel de Sociologie* de MM. Hesse et Gleyze (Paris, Alcan, 1922), publié postérieurement à la rédaction du manuscrit de la présente étude, nous semble apporter une entière justification à l'allégation formulée dans cette page. Ce manuel est le résumé fidèle de l'enseignement donné par M. Emile Durkheim, et on y retrouve la même prétérition à l'égard des phénomènes de la vie psychologique, de la vie des âmes. Le problème moral n'est même pas effleuré et les pages consacrées à la religion attestent combien les auteurs, malgré leur loyale et respectueuse bonne volonté, sont peu préparés à comprendre la nature véritable des croyances religieuses. En revanche, on assure que l'origine de ces croyances peut être trouvée dans la description, purement rituelle d'ailleurs, des cérémonies de l'Intuchiama, accomplies par l'Alatunja (officiant), en faveur de la chenille Witchetty!

son fond, le système conceptuel était le même. Je n'ai pas à dire ici comment la salutaire résolution prise par ses initiateurs, à la suite de leur maître, Frédéric Le Play, de réagir contre les idées *a priori*, les principes, les raisonnements déductifs et en général contre toute idéologie à forme scolastique, les amena à s'attacher surtout à l'analyse des éléments externes et matériels de la vie ; ce qui est certain, c'est qu'ils furent conduits à voir dans le Lieu et le Travail les deux éléments organisateurs et régulateurs des mécanismes de la vie sociale tout entière. On considérait que le Lieu ne comportait logiquement que tel genre de travail et celui-ci réclamait tel agencement déterminé de la Propriété, de la Famille, du Mode d'existence et des Pouvoirs publics ; l'art lui-même et la religion étaient sous la dépendance étroite de cette exploitation du Lieu. Ainsi la steppe asiatique et son sol intransformable ne se prêtaient qu'à l'art pastoral nomade, et cette forme de travail expliquait tous les mécanismes de la société communautaire ; de même le fjord norvégien et le poisson qui le fréquente, en favorisant la pêche par petites barques et l'établissement en domaines isolés, avaient brisé le moule communautaire et donné naissance à un type social nouveau qui, après la distillation dans la plaine saxonne, devait être l'origine des sociétés anglo-saxonnes.

Cette représentation matérialiste du fait social n'a point échappé au regard pénétrant de M. Charles Gide : « l'Ecole de la *Science Sociale*, écrit-il, prétend reprendre et continuer la méthode de Le Play et lui reproche précisément de n'avoir pas su utiliser sa méthode et d'avoir manqué à sa tâche qui était d'en tirer une science positive. Mais en réalité la nouvelle école ne retient pas grand chose de la méthode du maître, car elle ne fait guère

de monographies : elle emploie la méthode de classification qui, pour comprendre les faits, les dispose selon leur enchaînement naturel et tout d'abord cherche leur lien avec le milieu géographique[1]. Ce « milieu » qui, déjà avec Le Play, avait une grande importance, en prend une énorme dans l'école de la Science Sociale. On y montre, pour ne citer qu'un seul exemple, comment la configuration du Fjord Norvégien a créé la constitution familiale, économique et même politique, des sociétés anglo-saxonnes ! C'est le matérialisme historique des Marxistes qui reparaît ici sous la forme, plus pittoresque et peut-être plus suggestive, d'un matérialisme géographique[2]. »

Sans doute, au tableau de la précieuse nomenclature, on avait soin d'ajouter sous le titre même de la rubrique « Religion », la mention « avec ses répercussions sur tous les autres éléments de la nomenclature », mais la place même que l'on assignait à cette rubrique qui venait après la Propriété, la Famille et le Mode d'existence, et surtout les subdivisions de cette rubrique témoignaient assez que l'auteur de cette nomenclature n'était point préoccupé d'étudier en elles-mêmes les doctrines morales, religieuses et métaphysiques de la société observée, et il était loin d'apprécier à leur valeur les liaisons mystérieuses qui unissent à ces doctrines les institutions variées de la structure sociale.

Ainsi, sous des formes diverses et avec des points

1. Un phénomène social est absolument inexplicable s'il est isolé de son milieu. Toute science sociale repose sur cette loi. (Demolins, *La classification sociale*).

2. *Histoire des doctrines économiques*, Paris, Larose, 1909, p. 568.

d'attache différents, la doctrine du matérialisme sociologique a inspiré les interprétations et les conclusions de quatre grandes écoles d'études sociales et économiques. Ce serait une longue et curieuse enquête à poursuivre que celle où l'on rechercherait les causes de cet identique succès auprès d'hommes que séparaient tant de divergences. Signalons seulement avec M. Parodi que, parmi les causes de ce succès, il faut sûrement ranger le souci, très louable en lui-même, de trouver des faits objectifs, susceptibles d'être constatés du dehors et dûment contrôlés. Quand on sait combien avaient été funestes les « dissertations » fondées sur les principes et les syllogismes, on comprend que des hommes, formés aux méthodes rigoureuses de la science, aient cherché avant tout des faits de l'ordre externe, auxquels ils se pourraient accrocher. Ils estimaient que le sociologue, au lieu de se complaire en méditations métaphysiques à propos des choses sociales, doit « prendre pour objet de ses recherches des groupes de faits nettement circonscrits, qui puissent être, en quelque sorte, montrés du doigt, dont on puisse dire où ils commencent et où ils finissent, et qu'il s'y attachât fermement ».

Il reste à savoir si ce « souci exclusif et un peu superstitieux de la rigueur scientifique », ne faisait pas justement subir à cette réalité sociale que l'on voulait analyser une déformation telle que toute analyse exacte devenait impossible. J'en suis convaincu pour mon compte et je vais m'efforcer de le démontrer.

CHAPITRE VI

La Critique du Matérialisme Sociologique.

> « Quelques explications mécanistes n'épuisent pas le sens de l'univers, et le réseau des formules algébriques et des théorèmes abstraits que nous jetons sur le monde laisse passer la réalité comme les mailles du filet laissent passer le fleuve. »
>
> Discours de Jean Jaurès, à la Chambre des Députés, *J. O.* 12 février 1895.

Il est entendu — et je tiens à le déclarer explicitement de nouveau — qu'on ne songe pas ici à contester la souveraine importance des actions organisatrices que le Lieu et le Travail exercent sur la série des institutions sociales d'une société quelconque ; la question est aujourd'hui tranchée pour tous les esprits avertis et la persévérance que mettent encore quelques personnes à soutenir que les convictions morales ou religieuses importent seules n'aboutit qu'à discréditer des croyances qui recueilleraient plus d'estime, si elles s'alliaient à une plus exacte information.

Il s'agit seulement de savoir si ces deux éléments sont seuls ou presque à organiser la vie sociale, ou s'ils n'y travaillent qu'en collaboration étroite avec un troisième élément hétérogène, dont on indiquera plus loin la nature et le nom.

En premier lieu, on doit contester au matérialisme sociologique la prémisse même de son raisonnement,

et il n'est pas difficile de montrer que cette exploitation du Lieu par l'outillage humain, de laquelle dérivent, paraît-il, tant de répercussions mécaniquement liées, loin d'être elle-même une nécessité et l'effet de l'automatisme, est au contraire fille de l'esprit, engendrée par une longue élaboration de l'activité psychique, où se mêlèrent quantité de désirs, de croyances, de doctrines, de sentiments très divers, que l'on ne pourrait sans violence ranger dans les catégories des réflexes spontanés ou des mobiles intéressés. C'est toujours le même sophisme. Parce que des pratiques communes, des mécanismes remontés, des jugements tout faits, des agencements variés pèsent sur nous de tout leur poids et nous enserrent en leurs emboîtements, on conclut à une mécanisation universelle de la vie sociale, mais comment ne voit-on pas que la liberté spirituelle fut à l'origine et des premières ébauches des inventeurs et des premiers acquiescements des adhérents ? C'est un lieu commun que les épreuves qui affligèrent souvent l'existence des grands inventeurs et on ne saurait dire combien il fallut d'efforts et de luttes opiniâtres contre les courants pour insérer dans la vie sociale des innovations, dont personne ne discute plus la bienfaisance. « Nous avons de la peine, écrivait naguère M. Gabriel Tarde, à imaginer combien les idées les plus simples ont exigé de génie et de chances singulières. On peut croire, à première vue, que, de toutes les initiatives, celle qui consiste à asservir pour les exploiter, au lieu de les chasser simplement, les animaux inoffensifs répandus dans une contrée, est la plus naturelle, non moins que la plus féconde ; et l'on est porté à la juger inévitable. Cependant, nous savons que le cheval, après avoir fait partie de la faune Amé-

ricaine, avait disparu de l'Amérique au moment de la découverte de ce continent, et l'on s'accorde à expliquer sa disparition en admettant, dit Bourdeau, (*Conquête du monde animal*) « que les chasseurs durent l'anéantir (pour le manger) en beaucoup de lieux, (car le fait s'est produit aussi dans l'ancien monde) avant que les pasteurs songeassent à l'apprivoiser ». L'idée de l'apprivoiser était donc loin d'être forcée. Il a fallu un accident individuel pour que le cheval soit devenu domestique quelque part, d'où, par imitation, sa domestication s'est répandue [1]. »

Il est exact que ces mécanismes, parvenus à la plénitude de leur développement social et largement épanouis dans la société qu'ils régentent, nous apparaissent comme des causes de l'ordre mécanique, exerçant sur l'esprit une pression quasi irrésistible, mais il n'empêche que ces mécanismes sont eux-mêmes le fruit de l'esprit et de l'invention humaine et ils ressemblent plutôt aux mécanismes et aux reflexes des grands virtuoses, où l'automatisme des organes de perception et de transmission ne signifie rien autre chose que la puissance magnifique de la volonté disciplinée et longuement tendue, victorieuse enfin de la matière rebelle.

C'est encore la même piperie des apparences et des mots qui nous fait prendre pour des besoins incoercibles et profonds des appétits et des désirs, qui ne s'éveillèrent parmi les hommes qu'au contact de la baguette merveilleuse du libre esprit et dont les exigences mêmes, en nous, ne sont si pressantes que parce que nous y acquiesçons bénévolement, trop heureux de trouver des maîtres si complaisants à nos faiblesses et à notre sensualité.

1. *Op. cit.*, p. 50.

Il faut citer encore cette belle page de M. Gabriel Tarde : « Le besoin d'un objet ne pouvant précéder sa notion, aucun besoin social n'a pu être antérieur à l'invention qui a permis de concevoir la denrée, l'article, le service propres à le satisfaire. Il est vrai que cette invention a été la réponse à un désir vague, que, par exemple, l'idée du télégraphe électrique a répondu au problème depuis longtemps posé, d'une communication épistolaire plus rapide ; mais c'est en se spécifiant de la sorte que ce désir s'est répandu et fortifié, qu'il est né au monde social ; et lui-même, d'ailleurs n'a-t-il pas toujours été développé par une invention ou une suite d'inventions plus anciennes, soit, dans l'exemple choisi, par l'établissement des postes, puis du télégraphe aérien ? Je n'excepte pas même les besoins physiques, lesquels ne deviennent forces sociales, eux aussi, que par une spécification analogue, comme j'ai déjà eu l'occasion de le faire remarquer. Il est trop clair que le besoin de fumer, de prendre du café, du thé, etc., n'a apparu qu'après la découverte du café, du thé, du tabac. Autre exemple entre mille : « Le vêtement ne suit pas la pudeur, dit très bien M. Wiéner (Le Pérou) ; mais au contraire, la pudeur se manifeste à la suite du vêtement, c'est-à-dire que le vêtement qui cache telle ou telle partie du corps humain fait paraître inconvenante la nudité de cette partie qu'on a l'habitude de voir couverte » [1].

1. Que d'exemples il serait facile de citer ! Qu'on songe à l'extraordinaire extension du cinématographe et de l'automobilisme dans nos sociétés occidentales. Que de gens aujourd'hui se croiraient des victimes, s'ils n'avaient pas la faculté de circuler en automobile ou d'aller au cinéma ! Il y a trente ans seulement, personne n'éprouvait ce besoin, pas plus qu'aujourd'hui encore on n'éprouve *le besoin* d'aller en avion. Et cependant, d'ici quelque dix ans, ce besoin sera explici-

Il n'est ici question que des inventions de l'ordre matériel et économique, qui, à une époque aussi oublieuse de la vie spirituelle, captent naturellement l'attention, mais les mêmes remarques devraient être reproduites à l'égard d'autres inventions de l'ordre intellectuel, politique, moral, qui bien que ne donnant lieu à la délivrance d'aucun brevet, n'en ouvrent pas moins des voies nouvelles à l'activité multiforme de nos sociétés. Artistes et littérateurs, économistes et politiques, moralistes et philosophes, héros et saints lancent incessamment en circulation des idées et des doctrines nouvelles, qui ne transforment notre vie individuelle et notre vie sociale, que parce qu'elles transforment en même temps notre nature psychique, nos sentiments et nos désirs, nos goûts et nos tendances. Filles de l'esprit et exerçant leur action sur des esprits, ces innovations deviennent bientôt des habitudes, des rites, des routines, et, oublieuses du temps où elles avaient à lutter pour se faire accueillir, elles deviennent à leur tour une matière qui se retourne contre les forces spirituelles qui les ont engendrées ; puis un jour vient où, en un jaillissement nouveau, l'esprit engagera derechef le combat, au service d'une idée neuve, dont la victoire poussera vers un bief *supérieur* ce courant social qui semblait, au dire de doctes personnes, ne pouvoir que suivre les pentes, conformément aux lois du déterminisme universel. Eternel renouvellement des institutions sous l'action de l'invisible esprit, temporairement emprisonné dans les mécanismes que lui-même a remontés

tement ressenti par des milliers et peut-être des millions de personnes, qui se croiront martyrs et sacrifiées, si elles ne trouvent pas l'occasion facile et fréquente de satisfaire leur « besoin ».

et qui, en leur orgueilleuse jouissance de la possession, *beati possidentes*, pensent dominer à jamais ; leur résistance ne fera que donner plus de relief à ses succès ! « L'humanité est, dans son essence, écrit M. Joseph Wilbois, un faisceau de tendances religieuses, morales, scientifiques, industrielles, libres par conséquent, qui ont été jetées le long d'une durée où elles doivent se glisser à travers la matière, la végétation et l'animalité, et que M. Bergson appellerait peut-être « l'élan humain ».

« Notre évolution, dès lors, n'est ni le déroulement mécanique, à partir d'un type qui se répète, sous d'autres formes, ni la course finaliste vers un modèle qu'il faut finir par atteindre ; il n'y a pas, au début, une cause donnée d'où tout se déduirait, ni à la fin un but donné où tout s'immobiliserait : ces deux points fixes sont deux mirages. L'évolution humaine ressemble plutôt au développement d'un fleuve dont on ouvre les sources et qui fera lui-même son lit, grâce au volume de ses eaux, à la vitesse acquise, aux débris qu'il arrache, c'est-à-dire par d'incessantes créations.

« C'est pourquoi le progrès n'est pas unilinéaire, comme l'exigeraient le mécanisme ou le finalisme ; il s'épanouit comme le delta d'un fleuve, vers des civilisations qui ne se rejoindront plus. »

Il faut noter encore qu'à chaque moment, et pour un peuple donné le point social de rencontre de ces tendances eût pu varier ; les mobiles économiques et intéressés eussent été moins entraînants, si les mobiles moraux et désintéressés avaient été plus puissants. Il n'était pas du tout *fatal* que le cinématographe et l'automobilisme prissent le développement qu'ils ont pris et fussent, au point où ils l'ont été, les collaborateurs

de la désorganisation sociale : semblablement, dans l'avenir des éléments nombreux, *dont plusieurs se rattachent à la psychologie de la liberté*, pourront infléchir leur développement dans une direction toute différente. M. Gabriel Tarde a bien vu cette « mouvance » incessante de la vie sociale. « A chaque instant, peuples ou individus, nous sommes, sans nous en douter, sous l'empire d'un désir dirigeant, ou plutôt d'une résolution antérieure qui persiste en nous, et qui, née d'une victoire antérieure, a toujours de nouveaux combats à soutenir ; et sous l'empire d'une idée fixe, d'une opinion, qui, acceptée après hésitation, ne cesse d'être attaquée dans sa citadelle. Voilà ce qu'on nomme un état mental chez les individus, ou un état social chez les nations... Des vagues d'espérances ou de craintes qui s'entrechoquent perpétuellement sous la surexcitation intermittente d'idées nouvelles suscitant des besoins nouveaux ; qu'est-ce autre chose que la vie sociale ! » [1]

1. *Les Lois de l'Imitation*, 4e édition, Paris Alcan, 1904, p. 172 et 173. — Ce pénétrant psychologue a finement analysé cette mobilité incessante de nos états psychologiques, seuls substrats réels de notre vie sociale. « *Ce* qui est inventé ou inerte, c'est toujours une idée ou un vouloir, un jugement ou un dessein, où s'exprime une certaine dose de croyance et de désir, qui est en effet toute l'âme des mots d'une langue, des prières d'une religion, des administrations d'un état, des articles d'un code, des devoirs d'une morale, des travaux d'une industrie, des procédés d'un art. La croyance et le désir : voilà donc la substance et la force, voilà aussi les deux quantités psychologiques que l'analyse retrouve au fond de toutes les qualités sensationnelles avec lesquelles elles se combinent : et lorsque l'invention, puis l'imitation s'en emparent pour les organiser et les employer, ce sont là, pareillement, les vraies quantités sociales. »

M. Gabriel Tarde a bien montré aussi que « l'hétérogène, et non l'homogène, est au cœur des choses. Quoi de plus invraisemblable ou de plus absurde que la coexistence d'éléments innombrables nés éternellement similaires ? On ne naît pas, on devient semblable. Et d'ailleurs, la diversité innée des éléments, n'est-ce pas la seule justification possible de leur altérité ? » (p. 78) Et ailleurs : « ce luxe de variations, cette exubérance de fantaisies pittoresques et de capricieu.

*
**

Ainsi déjà une analyse méthodique de la réalité sociale nous mène très loin de ce matérialisme sociologique que semblaient justifier les premières apparences. Déjà la réfutation peut paraître décisive, mais que d'autres arguments on pourrait encore alléguer! Je ne rappellerai que ceux qui me paraissent le plus injustement négligés.

N'en est-ce pas un, par exemple, et, à mes yeux, de souveraine valeur que celui-ci : comment ne pas être frappé du contraste étrange entre la sereine assurance avec laquelle nous expliquons le passé et l'ignorance totale où nous laisse notre science sur l'avenir, même le plus prochain? Nous rendons compte du passé, nous montrons la logique des événements, leur genèse, et hautement nous déclarons que ces liens étaient nécessaires, que chaque événement ne pouvait être autre qu'il ne fut ; nous excellons à expliquer, à rattacher ; notre ardeur franchit tous les obstacles, ceux de l'espace comme ceux du temps et nous décrivons l'origine du mariage, de l'inceste, de la propriété, de la religion, et cependant, qui de nous se hasarderait à prédire, non pas bien entendu, le détail des événements de demain ou d'après demain, mais seulement les grandes lignes de la destinée prochaine d'un peuple, d'une race, d'un continent? Pourquoi cet abîme d'ignorance, si voisin

ses broderies, que la nature déploie magnifiquement sous son austère appareil de lois, de répétitions, de rythmes séculaires, ne peut avoir qu'une source : l'originalité tumultueuse des éléments mal domptés par ces jougs, la diversité profonde et innée qui, à travers toutes ces uniformités législatives, réapparait jaillissante et transfigurée à la belle surface des choses ».

de ce puits de science ? Serions-nous moins capables d'analyser le présent que le passé ? N'est-ce pas justement parce que nous sentons qu'au-dessus des mécanismes dans lesquels nous sommes engrenés plane notre liberté spirituelle, que demain sera en grande partie ce que nous le ferons et qu'il nous est impossible de savoir en quel sens se dirigera la libre option de nos contemporains [1]. La fable d'Hercule est toujours vraie et le long de la route, les individus et les peuples rencontrent souvent la croisée des chemins. Et c'est parce que cette conviction est profonde en nous tous, que des hommes s'emploient à répandre des idées, par les conférences, les tracts, les brochures, les associations, et personne, en dehors des égoïstes et des pessimistes, ne soutient que ces hommes ont tort de croire à l'utilité de leur propagande. Au surplus, ne leur donnons-nous pas raison, quand, après coup, nous constatons que l'option des hommes s'est exercée suivant la bonne direction. Avec quel empressement nous célébrons alors notre perspicacité et notre liberté ! Nous ne les oublions et ne pensons à la fatalité, au mécanisme, que lorsque le choix a conduit au naufrage !

Mais, si tout cela paraît incontestable, il faut aussi voir jusqu'où tout cela porte et on verra que la portée

1. Vainement on alléguerait que notre réserve en ce qui concerne l'avenir vient en bonne partie de notre ignorance des inventions techniques que nous révélera demain. Le motif réel de notre réserve est tout autre : nous nous demandons non pas quels secrets de la nature nous seront révélés par les chimistes, les physiciens, les biologistes, mais quelle sera la réponse de nos contemporains aux sollicitations du devoir, de la morale, du dévouement, de l'idéal ; accepteront-ils ou rejetteront-ils notamment les grandes disciplines sociales sans lesquelles aucune nation ne peut vivre ? Telle est la question posée, et la réponse n'a que bien peu à attendre des inventions des chimistes ou des physiciens.

est grande. Oui certes, nous avons raison de montrer le mécanisme automatique du passé, mais à cette condition qu'il soit bien entendu que ce passé n'était fatal que parce que, à tel moment, les dispositions psychiques des hommes étaient ce qu'elles furent, et IL N'ÉTAIT PAS DU TOUT NÉCESSAIRE QUELLES FUSSENT CE QUELLES ONT ÉTÉ. Avec cette addition, la formule scientifique demeure, mais seulement avec cette addition *qui est essentielle*. Donc, ne soyons pas dupes du prétendu mécanisme que nous ne constatons dans les faits que parce que nous le mettons dans nos interprétations. A chaque instant de la durée, nos sociétés ont le sentiment profond d'une double certitude : d'une part, celle de leur dépendance partielle vis-à-vis des éléments externes de la vie sociale, et d'autre part celle de leur indépendance partielle aussi, qui les établit à la fois maîtresses et responsables de leur destinée. Puis, soixante ou quatre-vingts ans plus tard, de savants personnages, historiens ou sociologues, viennent exposer doctoralement le mécanisme automatique de la solution qui a prévalu ; mécanisme, j'y consens, mais mécanisme suspendu à la liberté, et donc apparenté à de toutes autres conceptions.

Il n'est pas vrai que le XIX[e] siècle n'aurait pas pu être tout autre qu'il n'a été, même en l'état des inventions techniques et scientifiques ; notre métaphysique ne fut pas l'effet nécessaire de nos usines, de nos rails et de nos télégraphes, et ces outils, maniés par des esprits animés de tout autres sentiments, eussent donné de tout autres résultats. Sans doute ces sentiments et ces programmes de vie, *après* leur large diffusion, créèrent à leur tour, tout comme les mécanismes d'acier, des courants capables d'un entraînement presque irré-

sistible, mais ils furent liberté et volonté pour leurs initiateurs et leurs premiers adhérents [1].

Bien plus, même pour leurs successeurs, il reste encore un espace plus étendu qu'on ne le dit pour les options de la liberté morale. Un filateur de coton n'a pas la liberté de filer le coton avec les métiers à filer qui servaient il y a soixante ans, et la technique industrielle élaborée par l'esprit s'impose ensuite comme une nécessité; mais la vie morale n'est jamais soumise à ces contraintes irrésistibles et entre les professions et les milieux, des issues se peuvent trouver pour la liberté spirituelle, au profit des hommes dont l'âme est assez élevée pour y aspirer.

Aussi bien cette affirmation de liberté, cette aversion pour toute systématisation mécaniste sont-elles encore le trait dominant du caractère des grands hommes d'action, des capitaines d'industrie ou de guerre, des apôtres et des saints, et la preuve qu'ils apportent est, semble-t-il, décisive. Elle n'est pas seulement de l'ordre doctrinal, puisque les œuvres sont là qui portent témoignage. Qui donc réussirait à persuader à un de ces « animateurs », de ces Apôtres ou de ces Saints que « la morale d'un peuple est, à chaque moment, aussi bonne et aussi mauvaise qu'elle peut être » et que ce qui se fait et se pratique est la seule chose qui puisse être faite et pratiquée? Messagers de l'action ou de la générosité, excitateurs des énergies, hérauts de la vaillance, ils battent le rappel et sonnent l'alarme, annoncent les renouvellements et sus-

1. Je signale, en passant, que ces lignes, si on les croit vraies, mettent en lumière la lourde responsabilité qui pèse sur les romanciers, les auteurs dramatiques, et en général tous les hommes qui, par la parole ou la plume, exercent une influence sur la formation des esprits.

citent les forces indispensables à leur réalisation. Les personnes « sages » condamnent leurs audaces et démontrent en de solides syllogismes que « leur initiative ne peut être que condamnée... qu'elle est d'ailleurs vouée à l'échec... » mais ces sublimes inventeurs de la vie morale ou ces créateurs de l'activité économique n'écoutent que d'une oreille distraite ces raisonnements, et leur sens affiné leur fait discerner que, si ces personnes sages n'ont pas tout à fait tort, elles n'ont pas non plus tout à fait raison et qu'à côté du domaine qu'elles ont exploré, il en est un autre, non moins réel, non moins étendu, qu'elles ont omis de reconnaître. Aussi poursuivent-ils leur chemin, et l'événement leur donne raison : leur parole et leur exemple secouent les torpeurs et réveillent les énergies. Suivant les circonstances, le rayon d'influence de ces hommes est plus ou moins étendu ; parfois il s'étend si loin que toute une région, tout un peuple, toute une race se sentent rénovés, comme il advint aux temps des Premiers Chrétiens, de Mahomet, de saint Bernard, de saint François d'Assise, de Savonarole, de Luther et de Calvin, de saint Vincent de Paul, des Encyclopédistes et de la Révolution Française, de Napoléon Ier, des grands ancêtres de 1848, d'Abraham Lincoln et de Gladstone, de Carneggie et de Roosevelt.

Sans doute l'action de ces hommes ne fut si puissante que grâce à un heureux concours de circonstances ; toutefois c'est aussi leur esprit créateur qui a suscité ces énergies qui, sans eux, ne se fussent point manifestées.

Ici, l'occasion est belle pour les adversaires du matérialisme sociologique de prendre l'offensive et de montrer que, puisqu'on insiste si souvent sur les réper-

cussions sociales des inventions mécaniques et des méthodes adoptées pour produire la richesse [1], il serait juste aussi d'insister sur les répercussions économiques des doctrines morales et religieuses. Si notre vie morale et spirituelle était meilleure, nous serions incomparablement plus riches et plus prospères, et quel statisticien pourrait supputer les immenses dommages économiques que nous causent la débauche et l'alcoolisme, notre égoïsme de famille, de classe ou de patrie ? Si nous étions plus vertueux ou plus instruits, nos machines fonctionneraient mieux, nos usines fabriqueraient en plus grande abondance, nos mines produiraient plus de houille et on n'exagère rien en ajoutant que nos betteraves contiendraient plus de sucre et que nos moutons et nos bœufs verraient diminuer le poids de leurs os et de leurs déchets inutilisables.

1. On enseigne « qu'au stade agricole de la civilisation gréco-romaine correspondrait l'esclavage, à une division du travail un peu plus complexe, à l'économie féodale, le servage, enfin à la technique actuelle et à la division du travail, le salariat. Mais jamais ils n'ont pu démontrer que cette correspondance fût rigoureuse. Outre que l'ethnologie nous montre l'esclavage absent ou sans importance dans une société agricole telle que la Chine, le servage inconnu dans la féodalité scandinave, etc., jamais il n'a été établi que la grande industrie fût incompatible avec l'esclavage ou que des rapports industriels complexes fussent incompatibles avec des associations coopératives de petits propriétaires libres. Rien ne nous contraint d'accepter l'idée que le fait social et juridique procède logiquement et nécessairement du fait technique et économique ». Gaston Richard, *op. cit.*, p. 135. — Un peu plus loin, le même auteur écrit : « Laveleye reconnait que les lois économiques ne pouvaient produire les mêmes conséquences dans une cité grecque où les trois quarts de la population étaient formés d'esclaves et dans une société moderne où les travailleurs peuvent louer librement la force de leurs bras. Mais des lois dont les effets changent ainsi avec la condition juridique des hommes ne sont pas des lois, au sens que la mécanique attache à ce terme. Il est visible, en effet, que ces lois sont conditionnées par les institutions mêmes que l'on voudrait expliquer par elles ». Eodem, p. 137.

On n'a visé en ces dernières lignes, que les petits faits de la vie économique journalière, de celle qui se développe dans les étables de nos campagnes, les ateliers de nos usines ou derrière les comptoirs de nos magasins, mais si nous traitions des grands exploits économiques consignés dans les annales de l'histoire, la constatation serait la même. » Ce qui, au XVI[e] siècle, dit Melchior de Vogué, a entraîné les conquérants du Nouveau Monde, ce n'est pas seulement un besoin matériel, un désir de pain et d'or, c'est une passion morale, la passion du Christ, la fièvre des Croisades. Ils continuaient le pieux effort des siècles passés, pour le don gratuit de l'Evangile.

« La foi religieuse et la cupidité faisaient bon ménage dans ces âmes naïves : tels sont les deux grands ressorts qui ont poussé le vieux monde hors de lui-même. Je ne sais si l'un d'eux eût suffi à produire cette immense révolution : à coup sûr, ce n'eût pas été le second. L'histoire nous enseigne que la terre comme la mer appartient à qui porte une idée, à qui porte un Dieu ».

De même, ce fut le souci de la liberté religieuse et de la fidélité à des croyances dogmatiques qui poussa, au XVII[e] siècle, les admirables émigrants du *Mayflower* à franchir l'Atlantique et amena ainsi l'installation en territoire vacant d'une race appelée à de si hautes destinées. Deux siècles plus tard, ce furent aussi des mobiles d'ordre spirituel et religieux qui inspirèrent à Livingstone la pensée de ses grands voyages d'exploration à travers le continent africain[1]. Semblablement,

1. « Pour ce qui me concerne, je n'ai jamais cessé de me réjouir d'avoir été appelé par mon Dieu à un tel service. On parle du sacri-

n'en déplaise à certains pacifistes ou économistes et aux marxistes impénitents, ce sont les passions et les facteurs moraux, beaucoup plus que la poursuite des intérêts économiques, qui ont, dans le passé, déclenché les guerres. Ce peut être un jeu amusant que de chercher les causes exclusivement économiques des guerres anciennes ou récentes, de celles de la Révolution ou du Premier Empire, comme des Croisades ou de la guerre de Troie, mais ce n'est qu'un jeu et si « le besoin de souder les rails », si « le porc serbe, le blé bulgare et le commerce grec » furent pour quelque chose dans l'alliance balkanique de 1912 qui prépara la guerre, on commettrait aussi une grossière erreur en oubliant les raisons morales de ce grand soulèvement. La volonté tenace de se libérer d'une oppression cinq fois séculaire, de venger les pères massacrés, de rejeter en Asie une race abhorrée fut plus agissante que les convoitises économiques, et les vieux parents qui, aux veillées d'hiver, racontaient les exploits du tzar Lazare et des héros du Champ des Merles, firent plus pour libérer la

fice que j'ai fait en allant passer en Afrique une partie de ma vie. Peut-on bien appeler sacrifice un minime acompte sur une dette que nous n'éteindrons jamais ? C'est un sacrifice, alors qui apporte sa récompense lui-même dans son activité salutaire, dans le sentiment de bien faire, dans la paix du cœur et dans l'espoir de la gloire à venir? Repoussons ce mot. Ne dites jamais sacrifice, dites privilège! Les inquiétudes, les maladies, quelques souffrances, quelques dangers, le renoncement aux commodités de la vie vulgaire pourront nous faire balancer un moment ; mais que ce ne soit qu'un moment! Toutes ces choses sont des riens au prix de la gloire qui sera révélée plus tard en nous et pour nous. Je n'ai jamais fait aucun sacrifice... »

Après avoir rappelé pour quelle raison le chrétien, pensant au sacrifice du Christ, n'a pas le droit de gémir sur ceux qui lui sont demandés, il conclut : « Pensez à l'Afrique je vous en supplie ; dans peu d'années, je mourrai dans ce pays maintenant ouvert ; ne souffrez pas qu'il se referme. Je retourne en Afrique afin d'y frayer, si c'est possible, une route pour le commerce et pour l'Evangile : achevez l'œuvre que j'ai commencée. Je la mets à votre charge ».

patrie serbe que les marchands de porc avec toutes leurs combinaisons. M. Charles Gide a raison de dire que « ce sont la jalousie, la rancune du passé, l'ambition, ou parfois aussi des passions nobles, le réveil de la conscience nationale la volonté de vivre sa vie, l'exaspération de droits violés, qui font que les peuples se ruent les uns sur les autres ». Souvent ces passions sont si fortes, qu'elles font au contraire bon marché des intérêts matériels. Ils n'est pas du tout démontré que la fidélité si touchante de l'Alsace et de la Lorraine ait servi ses intérêts économiques, pas plus qu'il n'est certain que la Belgique ait servi les siens en donnant le 3 août 1914, au gouvernement allemand, la noble réponse que l'on sait. De même, qui oserait dire que des calculs intéressés furent la principale cause de notre non acceptation du Traité de Francfort et de notre confiance patiente, mais obstinée, dans « la justice immanente? »

Ainsi les interprétations du matérialisme sociologique ne réussissent pas plus à rendre compte des grandes crises de la vie nationale ou internationale des peuples qu'elles ne suffisent à expliquer les institutions et les pratiques de leur existence quotidienne ; la psychologie collective des nations ne leur est pas moins rebelle que la psychologie individuelle de la personne, et si nous avions le loisir de multiplier les exemples, il serait facile de montrer qu'il y eut tout autre chose qu'une vulgaire préoccupation d'intérêts matériels dans la promulgation des lois sur la journée de huit heures du 23 avril 1919, sur la semaine anglaise du 11 juin 1917, sur la prohibition du travail de nuit dans les boulangeries, sur les habitations à bon marché et en général de toutes les lois d'ordre économique ou social.

CHAPITRE VII

Les éléments du fait social : la Trinité organisatrice.

> Quelle chimère est-ce donc que l'homme!... Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers... Apprenez que l'homme passe infiniment l'homme.
>
> PASCAL.

Cet examen critique amène logiquement à la seule construction doctrinale que j'estime adéquate à la réalité des faits et capable d'en donner une interprétation satisfaisante.

Trois éléments simples concourent à la formation de la vie sociale et conditionnent la longue série des pratiques et des institutions d'un peuple, à un moment donné de son histoire ; le premier est LE LIEU ; le second est LE TRAVAIL, et il est entendu, encore une fois que, par ce terme, je vise l'ensemble des outillages matériels ou intellectuels, avec lesquels l'homme entreprend l'exploitation du lieu. Une mine de houille ne s'exploite pas seulement avec le pic du mineur, les wagonnets et les puissantes machines qui remontent le charbon à la surface : les mécanismes financiers et juridiques jouent aussi leur rôle à côté des institutions de l'administration publique.

Le troisième élément, que je proposerais d'appeler, faute d'un mot meilleur, la *représentation de la vie* et qui correspond à la Weltanshauung des Allemands,

se compose de l'ensemble et du mélange des doctrines morales, religieuses, philosophiques, plus ou moins répandues dans le corps social, à un moment donné et qui obtiennent l'adhésion des diverses familles spirituelles qui le composent. Toute vie d'homme est la traduction vécue d'une métaphysique consciente ou inaperçue [1] et on peut espérer que cette affirmation, tant bafouée au XIXe siècle, ne sera bientôt plus contredite par aucun sociologue vraiment digne de ce nom, rompu aux analyses d'une observation pénétrante. En tout cas, très peu préparé moi-même par mes études antérieures à en reconnaître l'exactitude, j'ai dû, par la suite, m'incliner devant son évidence, à mesure que mes observations se faisaient plus approfondies et pénétraient davantage dans ce que M. le professeur J. W. Foerster appelle les sombres et mystérieux replis du cœur humain.

Il est encore admis dans les milieux rationalistes que la dissemblance des doctrines et des convictions intéresse peu la vie sociale et on tire argument de ce fait que la société dans son ensemble suit une direction déterminée, en dépit de divergences doctrinales individuelles. Et puis, ajoute-t-on, « n'est-il pas vrai que le bien est

1. Je n'ai pas du tout l'intention de soutenir que la vie de chaque individu est parfaitement cohérente en elle-même et objectivement, et je suis au contraire persuadé de son illogisme, dans l'immense majorité des espèces, parce que le nombre est petit des hommes en qui la clarté des idées s'allie à une suffisante fermeté de la volonté pour que leur vie puisse être appelée, de ce point de vue, un théorème en action. Ce que l'on vise ici, c'est la conformité des résolutions et des actes extérieurs à la doctrine de vie — ou de mort! — que l'individu porte en sa conscience, doctrine où d'ailleurs les illogismes sont souvent ce qui manque le moins; ces illogismes se traduisent par ces actes qui, envisagés de l'extérieur, apparaissent incohérents, alors que ce seraient leurs contradictoires qui mériteraient cette qualification. — Il faut beaucoup se méfier de ce double sens du mot incohérent.

pour tous le bien? Dès lors qu'avons-nous à nous inquiéter des broderies et des enjolivements que chacun croit devoir ajouter au grand dogmatisme moral commun à tous? » Mais à mesure que le temps s'écoule et que l'évolution logique et implacable se poursuit, la position des partisans de cette opinion devient chaque jour plus intenable et, comme l'avaient très bien vu Renan et Nietzsche, on ne pouvait répudier une doctrine philosophique et religieuse sans répudier en même temps les préceptes moraux qui s'y appuyaient. Chacun de nous, en adhérant implicitement ou explicitement à une doctrine philosophique ou religieuse, adopte inévitablement un certain programme de vie et se trace à soi-même un certain plan; ce programme et ce plan ne mentionnent que les principaux chapitres et les grandes divisions, mais ceux-ci à leur tour conditionnent et déterminent tout le reste, et, loin qu'on puisse dire que les doctrines n'intéressent pas les actions, il apparaît au contraire à un observateur méthodique que le moindre de nos actes — l'achat d'une cravate ou d'un journal, l'accès dans un autobus ou dans une salle de cinématographe, — le plus fugitif de nos désirs ne sont que l'expression et le retentissement de ce plan et de ce programme.

En fonction de notre « représentation de la vie, » nous interprétons les messages que la vie sociale nous transmet à chaque instant, et qui intéressent notre vie physiologique, économique, intellectuelle, morale et notre réponse varie conformément aux variations de cette « représentation ». Sans doute, il faut le concéder, la dissemblance des croyances et des convictions morales et religieuses ne produit pas ses effets tout le long de la série des actes sociaux et si on avait le souci de l'analyse exacte, on aurait aperçu aussitôt la raison,

soit que d'autres mobiles que ceux d'ordre moral se soient trouvés en l'espèce capables de suppléance pour inciter à l'action, soit que l'acte fût à la fois recommandé par les deux doctrines, soit enfin, et le plus souvent, que le caractère tout superficiel des convictions rapprochât beaucoup plus qu'il n'apparaissait des personnes qui semblaient se ranger sous des bannières différentes. Mais quelle que soit la raison, — et il sera toujours facile de la découvrir, — il n'est pas vrai que la conduite des hommes soit indifférente aux croyances et aux doctrines qu'ils professent et il est au contraire notoire que leur application au travail, la modestie de leur train habituel, leur réserve à l'égard de la richesse, la discipline de leurs mœurs avant et pendant le mariage, la fécondité de leur foyer, leur acceptation du principe de l'indissolubilité du lien conjugal, leur docilité à l'égard des commandements de l'autorité publique, — qualités ou vertus, qui, on l'accordera, sont à la racine même de toute prospérité sociale, — sont sous l'étroite dépendance des doctrines philosophiques, religieuses, métaphysiques qu'ils acceptent. Celles-ci forment avec les éléments du Lieu et du Travail une combinaison, chimique en quelque manière, dont le résultat varie suivant le nombre et le volume des éléments composants et on s'est lourdement trompé, lorsqu'on a attribué aux mobiles strictement économiques et utilitaires un pouvoir de pression tel qu'il équivalait, en fait, à un mécanisme automatique. Outre que ces mobiles sont eux-mêmes susceptibles d'interprétations variables qui orientent l'action dans des directions singulièrement différentes [1], il faut discerner que la pression

1. L'Arabe qui s'inspire du proverbe : « il vaut mieux être assis que debout et couché qu'assis », se préoccupe de son intérêt personnel tout

que ces mobiles exercent sur nos sentiments et notre volonté dépend en grande partie de cette représentation de la vie; leur force propre est très loin d'être fixée *ne varietur* et dépend au contraire du jugement que nous portons sur eux et de l'accueil qu'il nous plaît de leur réserver. Oublieux de notre vie spirituelle et secrètement avertis des collaborations que ces prétendus esclavages en lesquels nous nous complaisons fournissent à notre égoïsme et à notre apathie[1], nous aimons d'ordinaire à insister sur les pressions soi-disant irrésistibles auxquelles nous sommes soumis, mais ce n'est qu'une illusion, ou pis encore, une feinte, comme le démontrent et les victoires individuelles remportées par certaines natures d'élite et les sursauts de la conscience nationale, aux jours de crise collective. Encore une fois, ces pressions extérieures, jugées incoercibles, n'ont tant de force sur nous que grâce à notre assentiment et lorsque nous nous abritons derrière ces contraintes inévitablement subies, nous devrions savoir que notre excuse n'a d'autre sens que celui-ci : les défaillances de notre volonté ont empêché les doctrines plus élevées, auxquelles se fût accrochée une autre représentation de la vie, de prendre dans nos consciences le développement qui leur eût été nécessaire ; si ce développement avait été assuré, leur combinaison avec les éléments du Lieu et du Travail eût été différente. Ceux-là seuls peuvent jouir de

comme le Yankee et cependant celui-ci croit trouver avantage à mener « une vie intense » qui répugnerait fort à celui-là.

1. Ceci est parfaitement notoire, par exemple, à l'égard du fléau national de la dépopulation. Il est exact que des mécanismes sociaux très nombreux incitent aujourd'hui les ménages à l'infécondité systématique ; mais il est certain aussi que cette pression extérieure ne déplait pas à un grand nombre d'époux qui y trouvent une excuse pour leur égoïsme et leur mollesse.

la liberté spirituelle qui la souhaitent et l'estiment, et par l'estime où ils la tiennent se rendent capables de la posséder.

Suivant la nature et l'énergie de nos dispositions intérieures, cette rencontre des trois éléments de la Trinité organisatrice se fait donc en un lieu géométrique variable, comme il arrive à des coureurs qui vont au devant d'un cortège qu'ils veulent saluer ; le lieu de rencontre dépend de la vigueur de leurs muscles et de leur bonne volonté à en tirer parti. Ainsi on constate que pour chacun de nous le point d'intersection est différent où se coupent les lignes diverses dont l'entrecroisement forme ce qu'on pourrait appeler notre psychisme intérieur, lequel à son tour élabore ce plan et ce progamme de vie dont il a été parlé plus haut.

Puis, la vie collective mélange, réunit, brasse, malaxe ensemble ces programmes et ces plans, les combinant à des doses variables, suivant le nombre des adhérents de tels ou tels programmes particuliers et surtout suivant le dynamisme et l'énergie des convictions qu'ils mettent à leur service. Ainsi se forment ces grands courants nationaux, cette opinion nationale, cette conscience publique nationale, ce qu'on pourrait appeler le programme national de vie individuelle et collective.

Celle-ci à son tour modèle et informe, cela va sans dire, les consciences et les cœurs ; pourtant il ne faut pas davantage, et pour les raisons déjà exposées, exagérer ce pouvoir de modelage et « d'information » ; outre que la diversité même des familles spirituelles, au sein d'une même société, laisse à chaque individu un choix beaucoup plus large qu'on ne le signale d'ordinaire, il est vrai aussi que chaque génération est maîtresse et responsable de ses destinées et jouit d'une large liberté

d'option. A pied d'œuvre, elle trouve, en quantités indéfinies, des matériaux de toute nature et de valeur très diverse ; avec ces matériaux, elle peut à son gré ou construire des édifices nouveaux, ou transformer les édifices anciens.

En tout cas, on doit veiller à ne pas retomber ici dans l'erreur déjà signalée et opiniâtrement entretenue par d'étranges sociologues en chambre, très intéressés en effet à sa diffusion. Sous prétexte qu'il existe une conscience nationale en laquelle communient, à des degrés divers d'ailleurs, les consciences et les doctrines individuelles, on en vient à soutenir que toutes les doctrines se rejoignent toujours de suffisante manière, pour assurer l'entretien de la vie collective et le progrès de la Société. L'analyse méthodique contredit entièrement cette affirmation et si elle révèle qu'il n'est aucune doctrine morale, aucune famille intellectuelle qui puisse se targuer de posséder la vérité sociale totale ou à qui on puisse reprocher son erreur intégrale, elle atteste aussi que certains individus ont adopté une représentation de vie et une conduite morale singulièrement plus capables de soutenir et de promouvoir la vie sociale que d'autres représentations et d'autres conduites. Encore une fois, la vie collective mélange et brasse ensemble tous ces apports individuels, mais il s'en faut de beaucoup que tous ces apports soient de même qualité, ni que la qualité soit indifférente. Le plus souvent, dans l'apport de chacun, l'ivraie se trouve mélangée au bon grain ; parfois l'ivraie domine au point de former seule presque tout l'apport ; plus rarement il advient que le bon citoyen a presque réussi à l'éliminer entièrement. En tous ces apports, la vie sociale établit des compensations, triant pour son service ce qui est utilisable, éliminant, si elle le peut,

les germes de désordre et de désorganisation qui tendraient à la dissoudre. Mais le sociologue devra, par une analyse exacte, noter les différences des situations individuelles et, le regard toujours dirigé vers la société et la vie collective, il n'aura pas de peine à distinguer les bons serviteurs et les profiteurs, les vaillants et les embusqués, les producteurs et les parasites. Et poussant toujours plus loin son analyse, je ne doute pas qu'il ne découvre, comme nous l'avons constaté nous-même, que ces différences si importantes ne dérivent ni du lieu, ni du travail, ni de la région, ni de la profession, mais de la bonne volonté et de « la représentation de la vie ». Suivant le programme adopté, l'homme a su tirer tel ou tel parti des ressources qui étaient mises à sa disposition et les capter au profit de tels ou tels intérêts, vulgaires ou élevés, qu'il avait décidé de servir. A l'atelier comme dans la vie domestique et la vie publique, on voit des générations d'hommes accepter des fardeaux que d'autres rejettent, la différence des réponses données aux sommations de la vie dérive beaucoup moins des innovations de l'outillage économique que des retouches apportées aux souhaits communément formulés.

Sans doute — et c'est là certainement la meilleure excuse de l'erreur — dans les moments de grande crise collective (guerre civile ou étrangère, révolution, famine, épidémie, tremblement de terre, inondation) ou encore devant des incidents tragiques (incendie, terrible accident du travail, etc) il advient que les réactions mentales se produisent dans le même sens et avec la même spontanéité, chez des personnes de convictions et de doctrines très différentes, mais cette ressemblance, qui ne dure que pendant le temps même de la crise qui l'a suscitée, ne doit pas faire oublier les dissemblances profondes qui

demeurent ineffacées, et tels ouvriers de la voie qui ont réagi de la même manière au spectacle de l'effroyable danger couru par leur camarade sur qui arrive en trombe le rapide de Calais [1], ne tarderont pas, à l'atelier et hors de l'atelier, à témoigner, par leur conduite, des différences profondes qui les séparent. Or la destinée des peuples, comme celle des individus, est surtout faite des innombrables petits actes de la vie quotidienne ; les grandes crises et les drames attirent l'attention, semblables aux tempêtes violentes qui agitent la surface des eaux, mais ne changent rien à l'équilibre des forces qui, dans les couches profondes, dispensent et organisent la vie.

Ainsi les trois éléments que j'ai nommés, le Lieu, le Travail, la Représentation de la vie sont les trois corps simples dont la combinaison produit à chaque instant la vie sociale tout entière. Ils forment la *Trinité organisatrice*, d'où dérive tout le reste et il n'est aucun compartiment de la vie sociale où se relève un changement, sans que celui-ci ne corresponde d'abord à une modification parallèle subie par l'un ou l'autre de ces trois éléments.

Ces éléments sont d'ailleurs solidaires les uns des autres et rien n'est plus loin de ma pensée que de soutenir que l'un quelconque des trois soit indépendant des deux autres ; le Lieu influence le Travail et la Représentation de la Vie, comme celle-ci modifie le Travail et le Lieu même. Pourtant tous trois sont principes, *principia*, têtes de lignes, si l'on ose dire, en ce sens que tout effort pour rattacher entièrement l'un aux

1. J'emprunte cet exemple à M. Ferdinand Buisson qui, il y a quelques années, aimait à le citer pour en tirer dans ses causeries ou ses conférences des conclusions opposées à celles exposées dans le présent chapitre.

deux autres ou à l'un d'eux est condamné à l'échec et viole cette réalité sociale même que le sociologue a le premier devoir de respecter. Chacun d'eux est autonome en ce sens qu'il est une réalité première, puisant dans sa substance même les sources de sa propre vie. On n'a pas à insister ici sur les innovations des ingénieurs et des savants, des inventeurs et des hommes d'affaires qui, à tout instant, installent dans la société des mécanismes et des pratiques nouveaux, dont l'influence rénovatrice ou perturbatrice se fait bientôt sentir au loin, jusque sur la morale, la philosophie et la religion même ; notre époque n'ést que trop avertie de ces répercussions dont elle a d'ailleurs beaucoup exagéré l'importance. Mais en revanche, il convient de signaler l'action réformatrice ou perturbatrice des moralistes, des publicistes, économistes, philosophes, sociologues, hommes politiques qui lancent aussi à tout instant dans la société des doctrines et des idées nouvelles, dont les ferments travaillent et font lever la pâte sociale. Suivant leurs convictions philosophiques et leurs représentations de vie, ils arbitrent de très différente manière les droits de l'homme et du citoyen et ceux de la société et l'idée qu'ils se font de la justice sociale les conduit à des solutions pratiques divergentes, parfois même opposées. Ainsi, la morale et la politique, la philosophie et la religion réagissent à leur tour sur l'hygiène et sur l'économie, sur la richesse et sur la production comme sur la consommation.

Par ces actions et ces réactions, par ces mouvements circulaires s'établissent entre les trois éléments de la Trinité organisatrice des transactions et des équilibres, équilibres toujours instables, puisque le dynamisme des composants est essentiellement mobile et variable. Ici

non plus je n'ai pas à insister sur l'extrême différenciation des lieux et des outillages; elle est assez connue et on en a souvent noté les nuances ou les évolutions ; qu'on se persuade que la différenciation des psychismes individuels ou collectifs n'est pas moindre et surpasse au contraire toutes les différenciations du monde physique. Quelle distance ne sépare pas cette Américaine de vingt et un ans, qui, déjà divorcée deux fois et remariée, trouve toujours de nouveaux droits à réclamer pour son sexe et en est venue à demander que la femme ne soit plus tenue d'habiter avec son mari, de cette femme arabe, élevée et maintenue dans la plus sévère claustration, et juste admise à obéir toujours aux commandements de son seigneur et maître ! Et entre ces deux formations, que de nuances et que de transitions, et comment s'étonner que ces représentations de vie si différentes, se combinant avec les éléments du Lieu et du Travail, donnent naissance à des institutions sociales entièrement différentes ?

Les pratiques sociales ne sont que des cotes mal taillées entre des exigences qui se rencontrent et se heurtent, transactions toujours revisables et sans cesse révisées entre l'hygiène, l'économie et la morale, entre l'art, la science et la vertu, entre l'avantage immédiat de l'individu et les intérêts plus durables de la famille, de la profession, de la région ou de la nation, entre l'autorité et la liberté, entre les disciplines nécessaires au progrès de la race et les réclamations toujours renouvelées de l'égoïsme anarchique, individuel ou collectif. Pour poser les clauses de chacune de ces transactions, la personne humaine et la vie sociale s'engagent tout entières, la première avec l'infinie complexité de ses désirs et de ses tendances, de ses sentiments et de ses

résolutions, la seconde avec l'inexprimable complexus de ses mécanismes et de ses normes, de ses besoins et de ses ressources, de ses générosités et de ses égoïsmes. Vainement une science à courte vue avait-elle voulu dresser des cloisons entre les compartiments de notre activité psychique et plus encore entre les intérêts variés dont chaque société doit assurer la sauvegarde, et, pour chaque section, des spécialistes eussent acquis des compétences aussi exclusives que reconnues. Mais l'effort concerté des deux sciences qu'on a bien le droit d'appeler les sciences humaines par excellence, la psychologie et la sociologie, nous a enfin débarrassés de ces fausses représentations. L'ouvrier mineur qui descend dans la fosse pour y fournir sept heures durant, dans des conditions minutieusement vérifiées d'hygiène et de sécurité, un effort dont on a déterminé à l'avance et d'exacte manière la mesure, le rendement et la rémunération, n'est pas seulement *l'homo œconomicus* dont l'école libérale avait artificieusement dessiné la psychologie rudimentaire ; ce travailleur est un homme et la vigueur avec laquelle il maniera son pic ou le taux de salaire qu'il a réclamé sont en étroite relation avec les précautions qu'il prend pour rendre inféconds ses relations conjugales, ou pour accroître ses dépenses de nourriture ou de distraction[1]. Toute sa vie intérieure

1. L'école allemande distingue, avec Wagner, cinq mobiles à l'activité économique. Quatre de ces mobiles seraient intéressés : tendance à rechercher l'avantage économique propre, et crainte du dénuement économique propre ; — crainte du châtiment et espoir de reconnaissance ; — sentiment de l'honneur, désir de considération et crainte de la honte et du mépris ; — besoin d'activité, joie de l'activité et crainte de l'inactivité. — Un mobile serait désintéressé : l'impulsion de la conscience, le sentiment du devoir et le mécontentement de soi.

Il y aurait beaucoup d'additions à faire à cette énumération et combien il serait souhaitable que sociologues et psychologues, mora-

est engagée dans le moindre de ses actes, et aussi bien la vie de la Société ne se compose-t-elle pas de phénomènes économiques ou politiques, d'actions morales ou juridiques dont chacun aurait ses lois ou ses causes propres et pourrait faire l'objet d'une étude indépendante ; tous ces phénomènes se pénètrent, se supposent, s'insèrent dans les mêmes séries historiques.

Ainsi, comme l'ont bien vu M. Espinas et M. Gabriel Tarde, la vie sociale est un ensemble d'accords et de transactions « une mutuelle détermination d'engagements et de consentements », de droits affirmés et de devoirs reconnus [1].

listes et philosophes s'unissent ensemble pour une analyse pénétrante de ces mobiles d'action. L'admirable complexus qu'elle leur ferait découvrir serait très éloigné de la pauvre psychologie naïvement prêtée à l'*homo œconomicus* et empruntée elle-même aux marchands de Lombard Street ou de Manchester.

Me permettra-t-on de rappeler ici un souvenir personnel, qui d'ailleurs se réfère à un petit incident étroitement rattaché au début de mes études sur la nature du fait social. C'était il y a quelque trente années : je visitais en compagnie d'un secrétaire de syndicat et d'un abbé démocrate un chantier de construction d'un nouveau pont à jeter sur un grand fleuve. Les fondations des piles étaient naturellement construites suivant la méthode des caissons à air comprimé et dans des conditions telles que suivant les explications fournies par l'ingénieur qui nous fit visiter, l'entreprise ne pouvait employer que des ouvriers de constitution spécialement robuste et inévitablement condamnés à l'usure la plus rapide et même à la mort, dans un délai qui ne pouvait dépasser dix ou douze années. Nous demandâmes s'il était possible de construire des piles de pont dans des conditions moins inhumaines. « Certainement, nous répondit l'ingénieur, on le pourrait, mais cela coûterait beaucoup plus cher, et ni les compagnies de chemin de fer, ni les administrations publiques n'accepteraient pareil supplément de prix, si bien qu'on n'a pas eu à envisager la question ». — Ainsi, en un jet de lumière aveuglante, apparaissait à nos yeux le fait social brutal, dont les rudesses cyniques étaient étroitement rattachées à toute une métaphysique.

1. « Une société est une conscience vivante ou un organisme d'idées. Partout où naît une société, il y a un commerce de représentations... Les pensées des hommes sont capables d'accords, de manière à former un consensus nouveau, un organisme d'idées ou de volitions,



Telle est, à nos yeux, la nature du fait social et telle est la seule représentation qui nous paraisse conforme aux réalités de cette vie sociale, que nous ne pouvons analyser et connaître qu'à condition d'en respecter loyalement les caractères. Nous aboutissons ainsi à une conception sociologique nettement spiritualiste, à une sociologie de la liberté. Cette conclusion n'est pas pour déplaire et on pourrait en montrer l'harmonie avec les doctrines spiritualistes qui, depuis quarante années, ont obtenu l'adhésion de tant de savants illustres. Mais, en cet ouvrage exclusivement consacré à une étude méthodologique, ce trait n'est que de peu d'importance, et en revanche, ce qui en a beaucoup, c'est de savoir si, après ces constatations, nous sommes encore autorisés à soutenir qu'une science des phénomènes sociaux est possible. Toute science a pour objet de dégager les relations nécessaires entre les phénomènes, entre les conséquents et les antécédents ; elle n'admet de dérogations apparentes aux mécanismes qu'elle démonte que par l'insertion d'autres mécanismes non moins rigides

qui est la conscience sociale ». Espinas, *les Sociétes animales*, p. 529. « Qu'est-ce qu'une société ? » écrit M. Gabriel Tarde. « On a répondu en général : un groupe d'individus distincts qui se rendent de mutuels services. De cette définition aussi fausse que claire sont nées toutes les confusions si souvent établies entre les soi-disant sociétés animales... »

« A ce compte, dans les sociétés animales elles-mêmes, les plus vraies ne seraient pas les plus hautes, celles des abeilles ou des fourmis, des chevaux ou des castors, mais les plus basses, celles des siphonophores, par exemple, où la division du travail est poussée au point que les uns mangent pour les autres, qui digèrent pour eux. On ne saurait concevoir de plus signalé service ». *L'Imitation*, p. 64 et 66.

et également vérifiables. S'il est vrai qu'elle usurpe, en niant qu'un domaine soit réservé à la liberté morale, ne faut-il pas, par réciprocité, reconnaître que tout domaine soumis aux décisions de la liberté échappe *ipso facto* aux disciplines de la science et qu'on ne saurait sans outrecuidance réclamer à la fois les avantages de deux attitudes qui s'excluent. Douloureux dilemme, qui ne nous laisserait d'autre option que de constituer une sociologie de façade, incapable d'étreindre des phénomènes rebelles à ses liaisons invariables ou de n'embrasser la réalité vivante qu'en renonçant à tout espoir de l'enserrer jamais dans les normes communicables de l'intelligibilité scientifique.

La question est fort grave et elle dépasse, de beaucoup, le champ des discussions théoriques, si l'on estime, comme j'en suis convaincu, que la sociologie doit être une collaboratrice de premier ordre dans la grande œuvre de réorganisation de nos sociétés modernes. Elle m'a longtemps troublé et je ne la crois soluble qu'en demeurant une fois de plus sincèrement fidèle à un précepte toujours sage et souvent fécond : lorsqu'on tient solidement dans ses mains les deux extrémités d'une chaîne et qu'on n'aperçoit pas la série des anneaux intermédiaires qui les relient, ce n'est pas une raison pour lâcher l'un ou l'autre bout. Telle est en effet notre situation. Comment pourrions-nous douter de l'existence de lois sociales ? Les développements des chemins de fer et de la grande industrie, de la richesse et de la culture, du féminisme et de l'esprit démocratique, des syndicats et du contrat collectif de travail, des pratiques anticonceptionnelles, de l'avortement et du divorce, des échanges et des consommations, tous ces mouvements et tous ces grands courants sociaux qui, d'une certaine

manière, nous dominent et nous emportent, ne se présentent-ils pas à nous comme des forces comparables aux grandes forces de la nature? N'en ont-ils pas la puissance, la continuité et l'universalité et comment nier que leur action soit soumise à des lois? Mais d'autre part, nous l'avons assez montré, comment contester aussi le rôle de la liberté et les jaillissements continus de l'activité spirituelle? C'est elle qui ouvre la voie et prépare le déterminisme de demain, et là même où les foules suivront en rangs serrés les grandes routes largement ouvertes, c'est elle encore que l'on retrouve sous forme d'acquiescement à des entraînements qui ne sont si irrésistibles que parce nous désirons si peu leur résister.

Ainsi, rien ne peut prévaloir contre ces deux certitudes. Reste à savoir si on les peut intégrer l'une et l'autre à l'intérieur d'une science véritable des phénomènes sociaux. Je le crois et voici les raisons de cette conviction.

Pour qu'une science d'observation se puisse constituer, il faut et il suffit que des relations constantes puissent être démontrées entre des antécédents déterminés et des conséquents mécaniquement liés. Le savant n'a pas à s'inquiéter des conditions qui ont amené la réunion des éléments qui marquent le point de départ de sa science et il lui suffit de pouvoir affirmer le déterminisme des phénomènes dont ils sont la cause. Par exemple la science du chimiste ou du physicien aurait exactement la même valeur, si l'on venait à découvrir que les gisements de houille ou de fer n'ont été formés que par le caprice ou la fantaisie d'une fée toute puissante, ou que les propriétés que les corps possèdent de dégager de la lumière, de la chaleur ou de l'électri-

cité n'ont d'autre origine que le pouvoir mirifique d'un magicien fantasque. En quoi la sociologie cesserait-elle d'être une science, parce que l'un des trois éléments organisateurs de la réalité sociale serait plus spécialement soumis aux libres déterminations de la volonté? Qu'on y prenne garde : le grief qu'on alléguerait viserait aussi le deuxième élément, le travail, et pourtant avec quelle insistance on nous rappelle les mécanisations qui en dérivent. Oublie-t-on que les machines, les outils et les moteurs sont changeants et instables, sans cesse modifiés et renouvelés par les inventions, filles aînées de l'esprit? Se refusera-t-on à étudier les conditions d'une bonne organisation des transports dans une ville ou dans un pays, sous prétexte que demain peut-être une invention nouvelle viendra en bouleverser l'économie?

Pour qu'une véritable sociologie scientifique soit possible, il faut et il suffit que nous puissions affirmer que toutes les fois que des conditions de lieu, A, de travail et d'outillage B, de représentation de vie C seront réunies, les agencements sociaux de propriété et de famille, de mode d'existence et de voisinage, de pouvoirs publics et d'associations volontaires s'organiseront de telle et telle manière, en une série solidaire. Sans doute, on pourrait remarquer que, par définition même, les conditions présentes ne seront jamais l'exacte reproduction de celles qui les ont précédées, pas plus que celles qui les suivront ne leur ressembleront exactement, et par suite, chaque analyse, valable seulement pour un lieu donné, en un moment donné, ne serait que partiellement utilisable pour tout autre lieu ou tout autre temps. Mais l'objection n'a rien qui doive embarrasser le sociologue, plus qu'elle n'embarrasse l'agronome ou le médecin, et

derrière l'ineffable variété des échantillons, il nous suffit de retrouver des forces et des éléments approximativement stables, auxquels s'accrochent notre connaissance et notre action. Aucun sol cultivable ne ressemble à un autre, de même qu'aucun grain de blé n'est exactement semblable à un autre; on n'en conclut pas que l'étude scientifique de la culture du froment est impossible. De même, la sociologie analysera tous les éléments susceptibles d'être enregistrés et de conduire par induction à la connaissance des lois, et il faut croire au contraire que l'homogénéité des phénomènes sociaux est assez grande, puisqu'on voit des réactions sociales se reproduire, avec des variantes à peine sensibles, à de grands intervalles de temps ou d'espace. Ainsi la diffusion des pratiques anticonceptionnelles s'est répandue de nos jours des rives occidentales du Pacifique jusqu'à la Volga et d'autre part, l'épouvantable catastrophe russe n'est que trop conforme à l'enseignement invariable de très anciennes expériences. De même l'effondrement du mark imite parfaitement celui de la couronne ou du rouble, ou celui des assignats, il y a cent vingt cinq ans.

Rien ne s'oppose à ce que des états psychologiques, des sentiments, des désirs, des représentations du bonheur et de la vie ne soient observés, analysés, comparés, comme le sont des configurations géographiques ou des constitutions géologiques, des organisations de force motrice, d'outillage ou d'atelier. Sans doute, pour y parvenir, il faudra recourir à des procédés d'investigation et d'enquête plus subtils et plus délicats ; mais pourquoi cette finesse d'analyse, qu'on se plait à vanter chez tels ou tels de nos romanciers et de nos auteurs dramatiques, qui trop souvent n'en font usage que pour accroître encore la désorganisation de nos mœurs, ne pourrait-elle

se retrouver sous la plume du sociologue, utilisant pour une œuvre de science cette précieuse connaissance du cœur humain? La seule conclusion à tirer, c'est qu'on ne saurait être sociologue si l'on ne se sent capable d'être d'abord un psychologue pénétrant et avisé, si l'on n'est disposé à noter avec la même minutieuse attention toutes les nuances et toutes les formes d'égoïsme et de dévouement, de sensualité et d'abnégation, de plaisir, de joie et de bonheur, de capacités et de travail, d'effort ou de discipline, d'individualisme anarchique ou de docilité aux intérêts supérieurs de la famille ou de la race; mais l'exigence n'a rien qui doive surprendre. Puisque tout le monde accorde que « la vie sociale consiste tout entière en représentations » et « qu'en dehors de l'étude directe des consciences, on ne peut atteindre, en matière sociale, d'explication véritable », il est logique que de pareilles aptitudes soient requises du sociologue. La seule question débattue était de savoir à quelles origines devaient se rattacher ces états psychiques à connaître ; nous avons sur ce point essentiel donné nos conclusions.

Notons en tout cas que cette évolution de la science sociale et de sa méthode fut aussi parfaitement logique et naturelle. Instituée pendant la première moitié du XIXe siècle par deux hommes dont l'un, Auguste Comte, professait pour la métaphysique les sentiments hostiles que l'on sait, et dont l'autre, Frédéric Le Play, ayant reçu une formation spécifiquement scientifique, n'avait aucune raison d'attacher une spéciale importance à des études de psychologie et de philosophie qu'aussi bien tous les hommes de sa génération s'accordaient à négliger, voire à mépriser, la Science Sociale devait naturellement se tourner d'abord vers l'analyse des éléments

matériels, physiques, externes de la vie ; mais il est normal aussi que, par ses progrès et son approfondissement, elle se trouve aujourd'hui mise en demeure de s'occuper à son tour de ces autres sources qui jaillissent des profondeurs de notre activité spirituelle, et dont le flux se mêle aux eaux des deux autres sources pour former avec elles le grand fleuve de la vie sociale.

Dira-t-on que le progrès est onéreux, puisque la sociologie semble se dépouiller de cette rigueur scientifique qui était son meilleur titre à notre confiance ? Mais je crois avoir démontré que cette rigueur, toute d'apparence, n'était qu'un voile arbitrairement posé par notre manie de systématisation intellectualiste sur le complexus infiniment plus riche de la vie sociale et sans qu'il soit utile de rappeler ici les belles études de critique des sciences des Boutroux, des Bergson, des Edouard Le Roy, du moins convient-il de ne pas oublier que le genre de rigueur que présentent les sciences biologiques n'est pas le même que celui dont les sciences mathématiques ont le privilège, chèrement acheté d'ailleurs. La seule rigueur scientifique, que nous puissions rechercher et estimer, est celle qui réussit à serrer toujours de plus près l'objet étudié et qui, au lieu de ramener le réel aux mesures étroites de notre entendement, tend à élargir notre esprit jusqu'aux proportions, souvent déconcertantes, de l'inexprimable réalité. L'esprit de finesse n'est pas moins nécessaire que l'esprit de géométrie.

Une autre conclusion se dégagerait encore, que M. Joseph Wilbois a excellemment mise en lumière dans cette belle page : « Les lois sociales ont plusieurs aspects, suivant les points de vue. Pour les générations qui les précèdent, elles ne sont rien du tout et on ne peut les

prévoir. Pour celles qui les suivent, elles sont de la nécessité et on n'a qu'à les constater comme données de science. Pour celles qui les établissent, ce sont des tâtonnements où s'associent les besoins d'une foule, les vœux d'une élite, les décrets des gouvernants, des aspirations naissantes, des routines froissées, des essais contradictoires. C'est seulement l'humanité totale ou l'homme qui, à son image, dilate sa conscience jusqu'à la rendre séculaire, qui peuvent comprendre le déterminisme social dans sa réalité métaphysique.

« Réalité admirable. Elle efface le tableau de l'homme absolument libre ou absolument esclave. Des théoriciens avaient peint l'humanité comme un caprice lâché : des sociétés se nouent avec des coutumes inexplicables pour crouler tout à coup au milieu d'une fête : les inventions sont des feux d'artifices, les conquérants font des fantasias, tous les peuples jouent avec la nature. D'autres avaient dessiné un genre humain écrasé par la nécessité. La loi du pain le voûtait sur le sillon. La loi du métal l'emprisonnait dans l'atelier. La loi du charbon l'enfouissait dans la mine. [1] »

Rien de tout cela n'est vrai ; nous ne sommes ni des esclaves, ni des satrapes ; notre activité spirituelle, insérée dans la matière, doit en subir les pressions et les mécanismes, mécanismes sur lesquels elle s'appuie d'ailleurs pour la réalisation de ses desseins. Ce sont ces pressions et ces mécanismes que le sociologue observe avec prédilection, parce qu'ils donnent prise facile à ses enquêtes, à ses pesées, à ses mesures et s'il est matérialiste de tendance, il ne manque pas d'expliquer par eux la vie sociale tout entière, soumise, nous dit-on, comme

1. *Op. cit.*, p. 229.

toute la nature, au déterminisme universel « qui régit aussi bien le monde social que le monde sidéral ». Vaines illusions que dénonçait un jour la perspicacité avisée de notre grand Jaurès.

« Il peut y avoir, écrit encore M. Joseph Wilbois, une science des sociétés qui n'est pas toute la science des sociétés, parce qu'elle n'explique que les entr'actes stables de leur développement. On pourra comparer la marche de l'humanité à celle d'un fleuve montant contre les lois de la pesanteur, par l'effet de sources inexplicables, qui, en certains points de son parcours, le projettent à un niveau supérieur; mais, entre ces points exceptionnels, le courant coule normalement. C'est dans ces biefs que le déterminisme social s'applique ; c'est sur ces biefs qu'une science sociale a prise. Science et liberté peuvent donc coexister en gardant leur pleins droits dans la sociologie de la race humaine » [1].

1. *eodem*, p. 149.

Pour mieux aider le lecteur à saisir *in concreto* le sens et la valeur des arguments exposés sur cette essentielle question de la nature exacte du fait social, il m'a paru expédient de prendre un exemple, emprunté au problème social le plus grave qui angoisse nos sociétés occidentales, celui de la natalité. Je ne donnerai d'ailleurs ici qu'un résumé schématique, me permettant de renvoyer, pour toutes références utiles, à mon ouvrage sur l'*Indiscipline des mœurs*.

S'il est une question sociale où, à première vue, se manifeste en plein le matérialisme sociologique si fort en honneur aujourd'hui, c'est bien, semble-t-il, celle-ci. Les Français ne tarissent plus, lorsqu'ils énumèrent les raisons pour lesquelles ils n'ont plus d'enfants: impossibilité de se loger, santé de la femme, insuffisance des salaires, nécessité de donner aux enfants une meilleure alimentation et une instruction plus développée, impossibilité de trouver des domestiques, nécessité de maintenir son rang, de doter les filles, poids des impôts, service militaire etc. etc., et de fait il est exact qu'un grand nombre d'institutions, de mécanismes et de réglements sociaux en étaient venus à favoriser nettement la famille néo-malthusienne et à châtier la famille nombreuse et il faut ajouter que non seulement, il en était ainsi, mais en vertu de la loi de cohérence sociale, il n'en pouvait pas être autrement, vu l'énorme extension des pratiques néo-

malthusiennes dans notre pays. Nous voilà donc en face d'un fait social net et précis, et d'un courant social très marqué.

Mais — car il y a un *mais*, et, comme on va le voir, il est d'importance — une analyse méthodique révèle que ce prétendu mécanisme est beaucoup moins automatique qu'on ne le croit, et dans son *origine*, et dans sa *nature*, et dans ses *effets*. D'abord, dans son origine. En 1780, la natalité était en France de 38 pour 1.000 habitants et elle était exactement le double de ce qu'elle fut cent vingt-cinq ans plus tard, en 1906. Donc, en 1780, ces mécanismes sociaux, sur lesquels on insiste tant, étaient justement remontés en sens contraire, et en fonction, je ne dis pas en faveur, — car on n'appréciait pas ses immenses services, — de la famille nombreuse. Sans doute la haute bourgeoisie était loin d'ignorer la précieuse recette, mais tout de même, elle n'en faisait qu'un usage restreint et les récits de nos arrière grands-parents se terminaient volontiers par cette formule usuelle : « il fut bon époux et bon père; et mourut dans un âge avancé, laissant derrière lui de nombreux enfants ».

L'expansion industrielle vint même donner à la famille ouvrière d'abord en Angleterre — deuxième moitié du XVIIIe siècle — puis un peu plus tard en France, des raisons nouvelles de hâter les mariages et de multiplier les naissances. A ce moment, les économistes signalèrent les mécanismes automatiques qui reliaient au quantum des subsistances disponibles le nombre des mariages et des naissances, — (lire dans l'*Indiscipline des Mœurs*, p. 427, la puissante page d'Adam Smith) — et *vu la représentation de la vie alors communément admise*, il était en effet exact que ces naissances eussent ce caractère automatique. Puis Malthus publia son célèbre ouvrage — *Essai sur le Principe de Population*, 1803 — qui eut dans la science un si grand retentissement. En quelques années, la démonstration du génial pasteur d'Aylesbury fut acceptée par toute l'Ecole libérale sans exception et on n'aurait pas trouvé sous la Restauration ni sous la Monarchie de Juillet un économiste libéral qui ne fût pas malthusien. Ce « principe de population » agréait tout à fait en ce temps à la noblesse et à la bourgeoisie voltairiennes qui, d'ailleurs, en prenaient à leur aise avec le *moral restraint* du vertueux pasteur et lui préféraient d'autres méthodes. Pendant deux ou trois décades, les classes populaires restèrent, comme il arrive toujours, étrangères à cet enseignement, mais à partir de 1830, les choses changèrent à mesure que l'enseignement des maîtres descendît sur les couches inférieures et cette descente fut d'autant plus rapide que les fonctionnaires publics les plus qualifiés, les Académies, les conseils municipaux s'employaient à l'envi à multiplier les plus équivoques recommandations. — (Sur tous ces points, cf. notre ouvrage, notamment aux pages 440 et suiv.). — Enfin, depuis la Troisième République et avec le concours des événements politiques que l'on sait, le mouvement de chute de la natalité s'est beaucoup accentué, si bien que le taux de natalité, déjà tombé avant la guerre de 1914 au chiffre de 17 pour 1.000, avec 67 départements enregistrant plus de décès que de naissances, a fléchi encore, depuis le retour de la paix.

Je n'ai pas à insister ici sur l'extrême gravité de ce péril national. Je note seulement que ces chutes rapides sont parfaitement conformes à ce que l'analyse méthodique autorisait à prévoir, et quand on enregistre méthodiquement les représentations de vie communément admises par l'immense majorité des Français, on ne peut que trouver naturelle, logique, et, en un sens, nécessaire la conduite qu'ils adoptent. Je l'ai dit ailleurs : en l'état psychique actuel de la France, le nombre des avortements et des divorces est encore inférieur à ce qu'il devrait être, et celui des naissances est trop élevé. Voilà la vérité qu'il faut avoir le courage de voir, parce que son évidence échappe à toute contestation.

En présence de tous ces faits, je tirerai seulement quatre conclusions : 1° les pratiques anticonceptionnelles devenues aujourd'hui un geste étroitement relié à des mécanismes sociaux furent, en leurs débuts, des actes libres; et la mécanisation, — partielle d'ailleurs — dont nous sommes aujourd'hui les victimes, est venue de la généralisation d'initiatives volontaires individuelles 2° Cette évolution n'a pas été l'effet mécanique et nécessaire des inventions de la technique industrielle et des découvertes scientifiques et les représentations de la vie ont été aussi un facteur de première importance ; 3° ces représentations de la vie eussent pu être autres que ce qu'elles ont été, et elles n'étaient pas non plus mécaniquement liées aux découvertes des sciences, ni aux inventions techniques; les Français auraient pu, s'ils l'avaient voulu, appeler à la vie beaucoup plus d'enfants, qu'ils ne l'ont fait ; 4° semblablement, les Français aujourd'hui peuvent, s'ils le veulent, avoir beaucoup plus d'enfants qu'ils n'en ont, et ce progrès si nécessaire est lié à la fois à un meilleur aménagement des institutions économiques, juridiques, fiscales, législatives, *et surtout* à une réforme morale, à l'adoption d'une autre représentation de la vie.

Je ne pense pas qu'aucune de ces quatre affirmations et conclusions puisse être contestée et elles impliquent la réfutation la plus précise du matérialisme sociologique et des représentations collectives et la justification de la théorie que nous avons présentée sur la nature du fait social.

La démonstration paraît d'autant plus péremptoire qu'on pourrait la renouveler indéfiniment, en choisissant d'autres exemples ; la machine à vapeur ou les chemins de fer, le télégraphe ou la grande industrie, les engrais chimiques ou la houille blanche, le téléphone ou l'automobilisme, les syndicats ou la presse, le suffrage des femmes ou la liberté de l'enseignement, etc., etc. Sur l'invention sociale et ses parties, cf. Joseph Wilbois, *op. cit.*, p. 210 et 211.

Il est étrange que ces constatations, si certaines et si fermement appuyées sur le témoignage d'un passé très récent, aient été si peu aperçues de certains sociologues, qui ont tant recommandé la méthode historique. Cette méthode n'aurait-elle de valeur qu'à condition d'être appliquée à l'étude des peuplades sauvages de l'Australasie ou des Amériques, sur lesquelles nous possédons si peu de renseignements qu'on peut toujours se livrer, au sujet de leurs institutions, aux interprétations les plus fantaisistes ?

TROISIÈME PARTIE

La Méthode d'observation

CHAPITRE VIII

La technique de l'analyse sociologique.

> Dans la biologie, l'observation de la corrélation de toutes les fonctions vitales joue un rôle décisif; à l'égard des faits sociaux, on continue d'isoler les phénomènes au lieu de comprendre que cette corrélation y travaille d'une manière mille fois plus active et décisive.
>
> FR. W. FOERSTER.

Connaissant les conditions intellectuelles et morales d'une étude sociologique véritable, informés de la nature exacte du fait social, nous sommes en bonne posture pour commencer une analyse sociologique.

Je voudrais, en quelques pages, indiquer, si j'ose dire, la technique opératoire elle-même, entrer dans les détails précis, qui pourront rendre l'étude à la fois plus facile et plus féconde [1].



Une première chose est certaine, et j'espère qu'il n'est plus utile d'y insister : puisqu'il est avéré qu'en dehors des consciences, il faut renoncer à toute explication des

1. J'utiliserai surtout en ces pages les résultats de mon expérience personnelle, trop heureux si je pouvais par là éviter à d'autres des difficultés auxquelles je me suis si souvent heurté.

phénomènes sociaux, une seule voie nous est ouverte pour l'étude sociologique, la voie de l'enquête personnelle et orale, par interrogations et conversations verbales, interrogations et conversations poursuivies avec finesse, tact et persévérance, jusqu'à ce que, par les réponses obtenues, nous soyons en état de pénétrer en cette intimité psychique qui est, nous le savons, la source même de la vie sociale tout entière. Il faut qu'il soit bien entendu, une fois pour toutes, qu'on n'a pas fait une étude sociale véritable, tant qu'on n'a pas réussi à s'installer au centre même de la vie psychique des individus, tant qu'on n'est point parvenu à s'assimiler si bien leur psychisme intérieur que leurs actes, leur décisions, leurs résolutions, leurs désirs, leurs habitudes, apparaissent comme logiques, naturels et, en ce sens, normaux. Il ne s'agit pas de porter sur cette vie psychique un jugement, ni une appréciation morale, et cela encore, je l'espère, n'a pas besoin d'être répété, mais il s'agit de bien comprendre le mécanisme psychologique, les actions et les réactions, les liaisons et les connexions, afin que la vie extérieure de ces individus trouve, aux yeux de l'enquêteur, son explication simple, totale et coordonnée. Il est évident, encore une fois, que, pour parvenir à un pareil résultat, un seul moyen est à notre disposition, celui de l'enquête personnelle et orale ; les statistiques, les rapports, les imprimés de toute sorte dont hélas ! on gratifie si abondamment les infortunés enquêteurs, ne rendent que de très médiocres services, et une courte conversation bien conduite vaut plus que des volumes. A ce propos, je signale l'insuffisance des interrogations par correspondance ; elles sont commodes et dispensent de dérangements onéreux, mais le plus souvent elles ne donnent aussi que des résultats insigni-

fiants. Aucune recette ne peut remplacer la parole, avec son accompagnement naturel du geste, du regard, du ton et des mille petits riens, auxquels sans doute on n'a donné ce nom que parce que justement ils valent beaucoup.

J'ajouterai seulement deux recommandations.

Le sociologue devra toujours poser des questions simples et concrètes, évitant toute interrogation de caractère abstrait, qui solliciterait une réponse doctrinale *ex professo*, et que la personne interrogée serait presque toujours fort en peine de donner. Au moyen de questions judicieusement posées, de détours et de retours habiles, de conversations prolongées, l'enquêteur se rendra capable de reconstituer les dispositions psychologiques des personnes qu'il interroge ; il tracera, si l'on peut dire, des lignes qui, se coupant et se rejoignant en certains points, lui permettront de « situer » la position sociale et mentale de la personne en face de laquelle il se trouve. Mais, hormis des cas très rares, il se gardera de solliciter des explications et des commentaires doctrinaux, car il doit savoir que les dispositions psychologiques qui sont en chacun de nous le plus motrices sont la plupart du temps assez peu connues des personnes qui s'y tiennent. Il est malaisé de se connaître soi-même et il est imprudent de demander à son prochain des explications qui dépassent presque sûrement ses habitudes, et peut-être ses possibilités.

En second lieu, et dans le même ordre d'idées, il convient de signaler la nécessité d'un effort spécial en vue de l'obtention des explications véritables. Le plus souvent, les personnes interrogées ne découvrent pas, aux premières réponses, les mobiles véritables de leurs actions, elles en allèguent de plus flatteurs et de plus avan-

tageux ; ce n'est que par des questions insistantes et répétées que l'on finit par obtenir des réponses approximativement exactes, dévoilant peu à peu la totalité des mobiles. Ces supercheries, innocentes le plus souvent, ne doivent pas nous surprendre, mais nous devons les surveiller avec une attention soutenue, puisqu'il est assez connu que la sincérité vis-à-vis de soi-même n'est point une qualité ordinaire, et que bien peu de personnes sont capables de la pratiquer.



Une autre question beaucoup plus importante se pose, qui est celle de savoir par quel point précis il faut commencer l'étude des phénomènes sociaux. La réponse de Le Play était très nette, et je tiens à dire que je la considère encore comme pleinement valable. Il faut, disait Le Play, faire la monographie d'une famille ouvrière appartenant au type normal et moyen dans la société étudiée, et j'indiquerai plus loin les raisons de cette préférence. Toutefois, comme, peut-être, les lecteurs de ce livre n'auront pas le désir de dresser une pareille monographie, et que, au contraire, ils auront souvent besoin d'étudier une institution particulière, un métier, une profession, une question, il me parait indispensable de donner, au préalable, quelques explications de nature à diriger l'enquête, à la féconder, et à la préserver de certaines erreurs graves dans lesquelles on n'est que trop exposé à verser.

I. — Il faut d'abord se rendre compte qu'une pareille étude limitée et isolée n'est légitime qu'autant que le sociologue garde *continuellement présents à l'esprit* ce que

j'appellerai *la notion et le sens du total.* Une société est un organisme vivant aux innombrables organes et aux multiples rouages ; il est donc entièrement inadmissible de prétendre étudier une question ou une institution sociale déterminée, en oubliant les innombrables autres questions, non moins urgentes et essentielles peut-être, qui sont posées devant cette même Société.

La faiblesse de l'esprit humain contraint aux spécialisations et souvent il est bon de « sérier » son étude, en la faisant porter d'abord sur une section isolée ; mais il n'en demeure pas moins que la société est, à chaque instant, un complexus immense, qui ne peut jamais consacrer la totalité de son effort à la solution d'un unique problème, et elle doit en même temps pourvoir à la solution d'un très grand nombre d'autres. En matière médicale, les spécialistes ne sont bienfaisants qu'autant qu'ils conservent ce sens et cette préoccupation du total ; à quoi servirait de soigner l'estomac d'un malade, si on désorganisait le fonctionnement de son cœur ? et l'amélioration produite dans le fonctionnement du foie est bien précaire, si elle s'allie à une défaillance du rein. Ainsi en est-il dans la vie sociale ; on ne devient un spécialiste utile qu'autant que, au préalable et par de longues études, on a appris à connaître la société tout entière, à apprécier les services rendus par les nombreux organes sociaux, reliés entre eux par la solidarité mystérieuse de leur fonctionnement.

II. — L'analyse sociologique révèle que les sociétés éprouvent quatre besoins essentiels dont la satisfaction suppose, à son tour, la satisfaction de très nombreux besoins secondaires.

Le premier de ces besoins est celui de la production des objets matériels nécessaires à l'entretien de la vie. Les hommes ne sont pas de purs esprits, ils éprouvent des besoins physiques, et à chaque moment de leur existence la satisfaction de ces besoins réclame une consommation d'objets matériels. Puisque la consommation est constante, il faut que le travail vienne produire en abondance les objets à consommer. Dans nos sociétés modernes compliquées, cette organisation du travail, comme on le verra, réclame à son tour des institutions fort complexes, des mécanismes très délicats. Je veux seulement ici signaler la réalité et l'ampleur de ce premier besoin, et toute société qui ne réussit pas à assurer de manière satisfaisante l'abondance des productions est naturellement vouée à de très graves souffrances.

Le deuxième besoin social est celui du recrutement de la race, problème beaucoup trop négligé jusqu'ici, et qui a passé inaperçu, justement parce que des mécanismes traditionnels et séculaires semblaient en assurer automatiquement la solution. De même que M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, et que notre sang circule dans nos veines, sans que nous en soyons conscients, de même, jusqu'à une époque toute récente, les sociétés humaines se recrutaient sans s'en apercevoir. L'exemple de sociétés anciennes qui ont disparu aurait dû pourtant nous avertir, mais on n'y pensait pas. Ce qui est certain, c'est qu'il y faut maintenant penser, et y penser très sérieusement, puisque nombreuses déjà sont les sociétés de civilisation occidentale qui ne réussissent plus à assurer de manière adéquate la satisfaction de ce deuxième besoin.

Le sociologue devra donc avoir l'œil toujours éveillé sur l'urgence de ce besoin et la difficulté d'y satisfaire.

Le problème semble devoir être posé dans les termes que voici : Il s'agit de savoir comment, avec des êtres humains qui ne sont utilisables que pendant un temps assez court et s'acheminent rapidement vers la mort, on pourra constituer une société suffisamment stable et susceptible de progrès au sein d'une tradition continuée ; et le problème est rendu plus difficile encore par ce fait que, non seulement la durée utile de l'existence de l'adulte est relativement courte, mais encore, au cours même de cette durée, beaucoup d'accidents et de maladies surviennent qui amènent la mort ou, en tous cas, l'incapacité de servir. D'autre part, la préparation à la vie est longue et difficile ; tandis que les petits des animaux ont l'aptitude à se tirer d'affaire très rapidement et à se procurer eux-mêmes la satisfaction de leurs besoins, au contraire les petits enfants des hommes naissent dans un état de misère et d'impuissance spécial, et ils n'arrivent que très lentement, au bout de longues années, à une formation suffisante. Bien plus, le mouvement moderne de notre civilisation tend à allonger encore cette période de formation. Voilà le problème, voilà le deuxième besoin essentiel ; sa solution suppose, on le voit, deux solutions parrallèles : l'appel à la vie d'un nombre suffisant d'enfants ; « l'élevage », l'instruction *et l'éducation morale* de ces enfants, par des organismes capables de les préparer à servir.

Le troisième besoin social est celui de l'organisation de pouvoirs publics régulateurs de la vie collective et défenseurs des intérêts généraux. L'individu et la famille ne sont que trop portés, l'expérience le démontre, à ne s'inspirer, dans leurs résolutions et leurs actes, que de leurs intérêts propres ; chacun de nous est naturellement enclin à ne s'occuper que de son avantage personnel, et

même à ne considérer celui-ci que sous sa forme actuelle et présente. Si encore, dans nos préoccupations d'intérêt personnel, nous avions le sens de la durée et de la prévoyance, il est à croire que, bien souvent, nous rejoindrions l'intérêt collectif ; mais on ne sait que trop que cette prévoyance, cette considération de l'avenir et de la durée, n'entre que rarement en ligne de compte dans les combinaisons de l'individu ; sous la poussée de l'égoïsme et du désir du moindre effort, celui-ci est naturellement porté à ne s'inquiéter que de son avantage immédiat, sacrifiant même trop souvent ses propres intérêts prochains. Sous l'impulsion de ces mobiles bassement intéressés, il lance, à chaque instant, dans la vie sociale, des actes proprement anarchiques et perturbateurs.

Il faut donc que, dans toute société, il existe une autorité sociale qui ait qualité pour prendre la parole au nom de l'intérêt général ; pour dire qu'elle le représente, et pour enjoindre aux individus la soumission à ses injonctions.

Il faut croire que l'organisation de ces pouvoirs publics est chose difficile, car, sauf en de rares périodes privilégiées, on a toujours déploré le mauvais fonctionnement de ces pouvoirs, trop souvent soumis aux influences dominantes d'une caste, ou d'une section particulière de la population, oublieuse des intérêts généraux de la collectivité.

Quoi qu'il en soit de ces doléances, il est nécessaire qu'une société réussisse à organiser tant bien que mal un pouvoir collectif, approximativement capable de la représenter dans ses intérêts permanents.

Enfin, toute société éprouve un quatrième et dernier besoin, dont la satisfaction coopère à la satisfaction

même des trois autres, et sans laquelle aucun service social ne peut vraiment fonctionner ; je veux dire l'entretien d'une vie morale suffisante dans les consciences et les cœurs. De quelque manière qu'on le veuille expliquer, il est certain que, ni l'enfant ne nait *naturellement* porté à accepter les disciplines sociales, ni l'adolescent et l'adulte ne se trouvent *naturellement* enclins à observer ces mêmes disciplines. Le Play et Comte avaient bien vu que chacun de nous vient à la vie avec des dispositions spécifiquement anarchiques et antisociales ; le petit enfant n'est pas seulement ignorant des disciplines sociales, il est vraiment hostile à ces disciplines et très enclin à ne les point reconnaitre, lorsqu'on les lui signale ; plus tard, l'homme est porté à attacher une importance excessive à la satisfaction de ses intérêts propres et à ne se point soucier des intérêts généraux, laissant volontiers aux autres le soin d'y pourvoir.

Ici, comme pour le recrutement de la race, on a été jusqu'à notre temps dupe des apparences. Comme les mouvements des mécanismes traditionnels et anciennement remontés correspondaient à peu près au besoin social, on avait pensé que des réflexes spontanés et automatiques assuraient une docilité suffisante des individus ; on croyait que l'homme accepte volontiers le travail et goûte normalement les joies que procure l'exercice de l'activité ; on croyait que l'adulte est *naturellement* enclin à se marier, lorsqu'il dispose de ressources suffisantes ; on croyait que, marié, il aime *naturellement* « les enfants au doux sourire » et accepte sans efforts ceux que la nature lui envoie ; on croyait que la docilité aux règlements sociaux et aux prescriptions des pouvoirs publics lui apparaissait comme chose raisonnable et

bonne, et qu'il était logique pour lui d'y soumettre sa volonté. On croyait qu'il est naturel d'aimer sa patrie et de se dévouer pour elle.

On croyait toutes ces choses, et beaucoup d'autres encore, qui en dérivent ou les préparent.

En fait, l'évolution rapide, et même vertigineuse, de nos sociétés contemporaines a montré que ces dispositions, qu'on disait *naturelles*, l'étaient beaucoup moins qu'on ne le pensait ; qu'elles étaient fonction de certaines croyances métaphysiques, et même religieuses ; qu'elles étaient rattachées à des doctrines préalables, et que l'oubli de ces doctrines laissait, si l'on peut dire, en l'air, les sentiments de discipline et d'obéissance, si bien qu'en réalité c'était la rébellion qui devenait, à son tour, logique et naturelle.

Il n'est donc pas vrai que les trois besoins sociaux préalablement signalés reçoivent spontanément, logiquement et automatiquement, la satisfaction requise, et il est vrai, au contraire, que, quelle que soit la perfection scientifique des mécanismes externes, l'individu reste enclin à vivre en marge de la société, à en tirer profit et à ne la point servir si, en fait, il n'est animé de dispositions intérieures qui justifient à ses yeux la discipline et l'obéissance. L'homme est un être social, mais il n'est pas naturellement sociable. Il faut, par conséquent, que, dans toute société, des institutions, des groupements, s'emploient à assurer cette coordination des volontés, ce concours des efforts, ce concert des intelligences. C'est le quatrième besoin social, plus impérieux pourrait-on dire que tous les autres, puisque la mesure des satisfactions qu'il reçoit fixe aussi la mesure des prestations fournies pour la satisfaction des trois autres.

Le sociologue devra donc avoir continuellement présents à l'esprit ces quatre grands besoins sociaux, et je répète que s'il lui est licite d'étudier une institution ou une question déterminées, cette entreprise n'est légitime qu'autant *qu'il garde la préoccupation constante du total et du collectif;* qu'autant qu'il aperçoit l'urgence des quatre grands besoins sociaux et la nécessité d'y pourvoir. Autrement, son étude serait vaine, et les conclusions auxquelles elle pourrait aboutir seraient erronées et presque toujours malfaisantes.

*
**

III. — Je confirmerai encore la valeur de ces observations en rappelant ici une notion qui m'a toujours paru fondamentale, et qui est celle de la prospérité harmonique, en tant qu'elle s'oppose à ce qu'on devrait appeller la prospérité parasitaire.

Il est pour l'individu, pour la famille, pour la profession, pour une région, pour une section sociale quelconque, deux manières fort différentes d'assurer la prospérité. Suivant une première méthode, l'individu, la famille ou la section considérés, ne s'élèvent à la prospérité qu'au détriment de la prospérité générale, en puisant sur les ressources collectives fournies par la vie sociale, en en canalisant les forces et les avantages à leur profit personnel. Les exemples sont innombrables et on n'a que l'embarras du choix. Tel ouvrier, qui se croit « malin », touche chaque semaine un gros salaire, comme ses compagnons, et cependant il travaille très peu, il est toujours en ébullition contre la société bour-

geoise et ne perd aucune occasion de « tirer au flanc ». Tel bourgeois est tout fier du « beau mariage » qu'il a fait faire à sa fille richement dotée, et dont la dot a pu être amassée grâce aux persévérantes pratiques d'un néo-malthusianisme sans défaillance. Tel industriel a gagné beaucoup d'argent en s'abritant derrière un tarif douanier très élevé qui le protège contre la concurrence étrangère et lui assure l'exploitation commode de la clientèle nationale, ou même de fructueuses exportations, par le moyen du *dumping*. Tel politicien a réussi à assurer son élection en déclarant qu'il serait le défenseur ardent du privilège des bouilleurs de crû, privilège dont il n'ignore pas la malfaisance au détriment de la nation. Et ainsi de suite. Dans tous ces cas, l'avantage individuel n'est assuré qu'au détriment de la vitalité collective; plus il s'accroît et se développe, plus aussi s'atrophie et s'affaiblit le groupe, épuisé par ces prospérités parasitaires, qui empruntent leur substance même à cet organisme collectif auquel elles devraient au contraire apporter le tribut de leurs contributions.

On aperçoit combien une pareille prospérité est distante de la prospérité harmonique, dans laquelle l'avantage individuel se trouve associé à un progrès, à un developpement de la vie collective. Ce n'est plus seulement l'individu, la famille ou la région, qui progressent, se développent et s'enrichissent ; cet essor concourt au bien de tous et répand alentour et au loin la prospérité, la richesse et la vie, si bien que la société se sent plus forte et plus puissante ; il existe une liaison entre les deux succès, et alors seulement peut-on parler de véritable réussite.

Je demande la permission de beaucoup insister sur cette notion essentielle, car il m'a toujours paru que

son oubli frappait de stérilité un très grand nombre d'études sociales dirigées par des personnes insuffisamment clairvoyantes ou renseignées. Que de fois on nous a vanté les réussites obtenues par telle ou telle population d'une région de la France ! Lorsqu'on y cheminait, on trouvait des gens heureux, soumis à un travail qui n'avait rien d'excessif, satisfaits de leur sort, menant une vie décente, au point de vue matériel tout au moins, et volontiers on nous citait ces habitants comme des modèles. Quelle inconcevable erreur ! On n'avait oublié qu'une chose : de se demander si, en ces prétendus modèles de la vie française, la France trouvait son compte ; si *par* eux, *grâce* à eux et *en* eux, la vie collective s'entretenait, progressait et se développait. Mais on se gardait bien d'aller chercher si loin ; on n'avait pas moins perdu le sens de la durée que celui du collectif, et parce qu'on l'avait perdu, on ne songeait pas davantage à s'interroger sur la solidité de ces prétendues prospérités. Si on l'avait fait, on aurait vu que ces recettes mirifiques n'assurent même par le bonheur pendant la courte existence des hommes qui les appliquaient. Sans doute, on peut toujours se dire : « Après moi, le déluge ! » et espérer avoir quitté ce monde avant le moment des fructifications mauvaises ; mais il arrive aussi que la vie est moins courte qu'on ne l'avait escompté, et surtout que des événements imprévisibles surviennent qui bousculent les calculs égoïstes. On a cité souvent le cas des parents à fils unique qui, depuis la guerre, regrettent leurs calculs d'antan réputés habiles ; que d'autres exemples on pourrait citer ! En tout cas, la prospérité parasitaire n'est jamais de longue durée, et il advient souvent que la génération suivante, dont on se croyait si sûr d'avoir assuré le bonheur, est la première à

ressentir les conséquences douloureuses des méfaits commis.

Le sociologue, ayant donc à la fois le sens du collectif spatial et celui de la durée, devra veiller à jeter sans cesse ce que j'aime à appeler le regard circulaire ; en chaque analyse, il gardera le souci de l'ensemble, de l'ensemble spatial et de l'ensemble temporel, d'hier et de demain. Toute pratique, toute institution est insérée dans un complexus d'immense étendue, au sein duquel, elle se rattache à d'innombrables autres pratiques et institutions. Gardons-nous de jamais limiter notre étude au fonctionnement actuel d'une institution isolée, et si, pour les commodités du « discours » ou de la discussion, nous semblons accepter pareille limitation, que du moins une voix intérieure nous répète sans cesse l'essentielle recommandation : « il faut que la vie sociale fonctionne ; il faut que la société trouve son compte. » Dans la mesure seulement où la réponse à cette préoccupation aura été satisfaisante, nous pouvons enregister sans réserve les succès individuels ou locaux et en tirer un enseignement. Mais tant que nous n'avons pas soumis notre jugement à cette épreuve, il est sans valeur, et toute approbation risquerait d'être malfaisante et funeste.



IV. — Cette même notion du collectif et du total est aussi indispensable au sociologue pour lui fournir les vérifications dont il ne peut se passer. La sociologie est une science d'observation, mais elle a vis-à-vis des autres sciences d'observation une infériorité notoire : l'expérimentation lui fait défaut. Je dirai, dans la con-

clusion, pourquoi cette lacune est moins grave qu'il ne semblerait au premier abord : tout de même elle est une gêne pour l'analyste, qui ne peut instituer une expérience pour contrôler ses interprétations. Cette impossibilité complique la recherche. Lorsqu'un savant entreprend une étude, il sait qu'il doit parvenir à la connaissance des causes et des conséquences ; il ne sera satisfait que lorsqu'il croira avoir saisi *la totalité* des unes et des autres et pouvoir garantir qu'aucune fuite n'a échappé à son investigation. Pour en acquérir la certitude, il recourt aux moyens de contrôle ; il reprend ses calculs de force, de masse, de distance, s'il est astronome ; il pèse minutieusement les éléments, les gaz et les résidus, s'il est chimiste [1]. Existe-t-il un contrôle semblable pour le sociologue ? Puisqu'il est incapable d'attribuer des grandeurs à ses notions, faut-il dire avec M. Wilbois « qu'il ne sait jamais si la cause présumée n'est pas trop forte, (ce qui entraînerait d'autres effets négligés) ou trop petite (ce qui impliquerait d'autres causes inaperçues). Jamais on n'est sûr que le cours du déterminisme est uniléaire, jamais on n'est garanti contre les infiltrations ou les fuites. Jamais, à moins qu'on ne considère à la fois toutes les sources possibles de causes et toutes les pentes possibles de conséquences.

1. Le Play, dans *l'Introduction* des *Ouvriers européens*, nous informe qu'il eût volontiers donné à son ouvrage « la forme et le langage de la comptabilité, si on n'avait pas craint de rendre les résultats mêmes inintelligibles pour la majorité des lecteurs » (p. 22). — Heureusement il se montra sensible à cette crainte, très justifiée d'ailleurs, et sa propre expérience lui révéla « qu'il existe plusieurs particularités qui échappent à cette analyse financière de la vie humaine, ou qui ne s'y manifestent pas d'une manière assez marquée ». Aussi, chaque budget est-il précédé « d'observations préliminaires », justement célèbres parmi les disciples les plus avertis de F. Le Play, observations reparties en treize paragraphes et d'où devait sortir en 1884 la nomenclature tourvillienne.

La question est sérieuse et elle avait vivement préoccupé Le Play qui, avec son habituelle clairvoyance, avait aperçu les dangers de la lacune. Il avait cru la combler par « la méthode des budgets de famille », que ses disciples ont dû abandonner, parce que son apparente rigueur n'était qu'une illusion, et qui reste seulement précieuse à titre de méthode accessoire.[1]

Mais alors le problème demeure : existe-t-il un moyen de contrôle des analyses sociologiques ? A cette question je n'hésite pas à répondre affirmativement, et à dire que la vérification des cohérences et des adaptations fournit justement ce moyen de contrôle. Il faut le repéter sans cesse, la vie d'un homme, d'une famille, d'une société est quelque chose de cohérent, d'organique et d'ordonné ; les palmiers ne poussent pas au Labrador, pas plus que les Chinois n'ont inventé la locomotive. De même, dans le complexus si serré de la réalité sociale, le sociologue aura sans cesse l'occasion de vérifier les correspondances, les emboîtements et les adaptations. S'il a exagéré l'importance de telle institution ou de tel sentiment, il se heurtera bientôt aux résistances que les faits opposeront à ses explications trop simplistes ou prématurées et force lui sera de fouiller plus

1. Sur les raisons qui ont incité l'Ecole de la Science Sociale à abandonner la méthode des budgets de famille, cf. Paul de Rousiers, *in Science Sociale* 1894, t. XVII p. 152 et suiv. L'auteur cite la monographie du Chiffonnier de Paris qui ne fait aucune dépense pour la religion et qui cependant nous est représenté « comme professant la religion catholique romaine et profondément imbu du sentiment religieux. Il remercie Dieu chaque jour de lui avoir donné le nécessaire et se confie en lui pour son avenir. Il aime à lire en famille la Bible ou d'autres livres religieux. » Enfin il a été soldat du Pape. — La lecture de plusieurs monographies dressées par certains disciples de F. Le Play suffit à attester les dangers et les lacunes de cette méthode des budgets : le monographe croit trop facilement avoir accompli sa tâche, lorsqu'il a rempli les cadres et dressé un inventaire et un bilan !

profond, d'affiner davantage jusqu'à ce qu'il puisse éprouver ce sentiment qu'il est vraiment installé au centre du psychisme intérieur des familles et de la société. En ce centre de perspective, mais en lui seul, les faits sociaux viennent se ranger en ordre logique, parce qu'on tient vraiment le fil conducteur sur lequel sont branchés, si l'on peut dire, les sentiments et les désirs, les instincts et les tendances, les craintes et les résolutions.

Nous avons ce contrôle là, n'en cherchons pas d'autre. Pour en manier l'instrument, il faut sans doute de l'expérience et de la finesse, mais ce n'est pas non plus sans motif qu'Auguste Comte avait placé la sociologie au sommet de la hiérarchie des sciences et gardons-nous de souhaiter un procédé mécanique de vérification de nos analyses.

Notamment, cette indispensable notion du collectif et du total nous permettra de connaître la valeur sociale véritable d'une invention ou d'une innovation. Toute société est un organisme vivant, et à ce titre, elle ne dure et ne se maintient que par un double travail d'intégration et d'élimination. Quel rôle vont jouer les apports nouveaux? Seront-ils bienfaisants ou funestes, ou inopérants? L'appréciation est délicate, et le sociologue inexpérimenté est exposé aux plus graves méprises. Il est tenté de se fier aux premiers résultats constatés, mais c'est justement ce qu'il ne faut pas faire, et avant d'en donner les raisons, je demande la permission de rappeler deux exemples.

Tous les voyageurs qui, il y a trente ou quarante ans et plus, visitaient les Etats-Unis avec des préoccupations d'étude sociale, étaient unanimes à constater que la pratique de l'école mixte adoptée aux trois degrés de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur, produi-

sait dans ce pays des effets heureux ; et, d'une manière générale, on considérait que les libres relations entre jeunes gens et jeunes filles contribuaient au développement de l'éducation de l'un et de l'autre sexe, en même temps qu'elles donnaient à chacun des notions plus exactes sur les rapports qu'il devait entretenir avec l'autre. Depuis quelques années, on commence à s'apercevoir aux Etats-Unis — et en Allemagne — que le résultat est sensiblement moins favorable ; on signale des inconvénients nombreux et graves, et les témoignages d'inquiétude et de critique ne manquent pas. Que s'est-il produit, et en quoi les remarques sociologiques formulées il y a quarante ans étaient-elles erronées ? Elles l'étaient partiellement en ce que les observateurs n'avaient pas pris conscience du principe que nous sommes en train d'exposer ; ils n'avaient pas pris garde que, dans une société donnée, dont le psychisme et les dispositions morales et religieuses avaient une consistance donnée, il pouvait se faire que l'établissement de libres relations entre jeunes gens et jeunes filles donnât des résultats présentement satisfaisants ; mais ils n'avaient pas remarqué que le mouvement général de la société et l'établissement même de ces relations, qui étaient chose assez nouvelle, tendaient justement à modifier cet état psychique qui était le support et la principale cause des bons résultats constatés ; de sorte que la persistance même des pratiques de libres relations tendait à modifier cet état psychologique sur lequel elles s'appuyaient. Petit à petit, les dispositions intérieures des jeunes gens et des jeunes filles de la société américaine se sont trouvées modifiées, et on a constaté que les résultats aussi étaient sensiblement différents. Cette constatation encore est parfaitement logique, puisqu'une même pratique

déterminée doit, dans un milieu social différent, produire des résultats différents.

J'emprunterai le second exemple aux pratiques syndicales. En maintes circonstances, on a constaté que l'établissement d'une organisation syndicale parmi les ouvriers et les patrons et la conclusion de marchés collectifs du travail, offraient des avantages indiscutables et réalisaient un progrès marqué sur l'état antérieur. Mais on ne remarquait pas assez que cette innovation venait se loger, pourrait-on dire, à l'intérieur d'un certain état psychologique, au milieu d'un tempérament moral déterminé ; utilisant certaines dispositions mentales, la pratique nouvelle donnait, en effet, des résultats qui paraissaient heureux, et on s'accordait à constater un progrès. Mais on ne voyait pas assez que, par cela même que la pratique était nouvelle, elle venait s'installer dans un milieu social encore habitué à des idées anciennes, et qui juste commençait à s'ouvrir à des idées différentes. La pratique nouvelle, en s'installant, devait inévitablement tendre à modifier l'état des esprits et les dispositions des cœurs ; et donc, sous sa propre action, elle devait se trouver « travailler » dans un milieu social différent de celui qu'elle avait trouvé à ses débuts ; dès lors il est logique encore que des résultats différents soient enregistrés, sur lesquels il faudra peut-être porter plus tard un jugement moins favorable.

Si je ne m'abuse, ces deux exemples illustrent parfaitement ce que je veux ici rappeler. Une société est chose volumineuse et massive ; elle se compose d'un grand nombre d'individus, elle couvre un vaste territoire et, plongeant ses racines dans un lointain passé, elle est normalement appelée à traverser les expériences d'un avenir indéfini. La pensée de cette triple extension

doit toujours être présente à notre esprit, lorsque nous en venons, après une analyse minutieuse, à énoncer les causes et les effets d'une institution étudiée. Gardons-nous des explications simplistes et rudimentaires et spécialement lorsqu'il s'agit de relever les effets d'une pratique nouvelle, d'une réforme, ayons, si j'ose dire, la hantise, l'obsession du perpétuel, du collectif, du spatial. Il ne s'agit ni de la prospérité d'un jour, ni de la prospérité d'une famille ou d'une région, mais il s'agit d'assurer le progrès normal d'une immense collectivité organique, qui éprouve quatre besoins essentiels dont elle doit assurer le satisfaction et que travaillent et brassent d'innombrables initiatives, toujours aux aguets et toujours empressées à exploiter au profit de leurs desseins désorganisateurs et anarchiques cette force du groupe à l'abri de laquelle elles se sont elles-mêmes organisées.

Il existe, pourrait-on dire, dans la société une sorte de dynamisme amplificateur, qui expose toute institution, toute pratique à trouver sur son chemin, parfois des collaborateurs et des auxiliaires sur lesquels elle ne comptait pas, mais plus souvent de dangereux amis et des exploitants dont elle n'avait pas prévu le trop empressé concours. Pendant les années où se prépara la loi de 1884 sur le divorce, nombreux furent les Français qui, de bonne foi, crurent que la réforme était dans son ensemble, désirable et bonne ; ils apercevaient à peine certains dangers possibles, mais ils étaient surtout frappés des avantages certains et directement saisissables. La première période d'application de la réforme adoptée sembla en effet justifier ce jugement optimiste : on montrait que d'intolérables situations avaient trouvé une solution logique et naturelle et il semblait qu'un

progrès avait été réalisé. Qui oserait aujourd'hui prendre à son compte cette appréciation favorable et combien notre jugement diffère! Mais en même temps, nous discernons les raisons de la divergence des appréciations. Au début de son application, la réforme n'avait pas eu le temps de modifier les réalités psychiques au milieu desquelles elle allait s'appliquer; elle trouvait devant elle des forces spirituelles encore empruntées à l'institution sociale qu'elle venait abolir, et spéculant, pourrait-on dire, sur son contraire, elle paraissait donner des effets qui, en réalité, n'étaient pas siens.

Le mouvement féministe, la démonstration malthusienne, l'invention cinématographique nous fourniraient des exemples du même genre ; il serait facile de montrer comment le courant social, le flux de la vie collective s'empare des idées, des formules et des inventions, les entraîne avec lui, les combine avec d'autres éléments qui semblaient disparates et hétérogènes, puis l'institution nouvelle, douée d'un dynamisme nouveau et de forces amplifiées, se montre capable d'exploits insoupçonnés. Les parents ne reconnaissent plus leur enfant : en grandissant, il a contracté de funestes alliances, attirées par les affinités logiques des principes dont on l'avait nourri en ses plus jeunes années.

J'espère que le lecteur aperçoit l'immense portée de cette remarque, qui vaudrait aussi bien, il faut l'ajouter, pour rectifier des jugements d'abord défavorables que pour atténuer des appréciations trop sympathiques.

Le sociologue devra s'élever, autant qu'il le pourra, à une appréciation très fine, subtile même, des conditions de la vie sociale et du mouvement général que sùit la société étudiée. Parce qu'il sait qu'une société est un organisme, soumis comme tel à la double loi de

l'intégration et de l'élimination, il se gardera d'avoir une conception statique de la vie sociale et, par suite, de conclure que le déjà fait, le déjà réalisé, peut seul être bon et présenter des garanties. Mais, en présence des réformes et des innovations, il conservera, le souci permanent des besoins profonds dont il a été parlé et couvrant toujours d'un même regard de larges espaces et de longues périodes, il s'efforcera, de tout embrasser, de tout apprécier, et de modeler le mieux qu'il pourra son intelligence sur l'ineffable complexité des faits.

Objectera-t-on qu'à ce compte et après ces recommandations l'étude sociologique apparaît comme chose singulièrement complexe, délicate et difficile, et presque décourageante par sa complexité même? Je n'ai qu'un mot à répondre, à savoir que je n'y puis rien, et que la seule chose intéressante est de savoir si ces complexités sont réelles et, si elles le sont, comme j'en suis persuadé, il est plus sage d'en prendre conscience que de se reposer dans la perspective décevante d'une tâche facile et simple. Le meilleur moyen que nous ayons de résoudre les difficultés, et même le seul, est de les connaître et de les reconnaître ; ensuite il n'est plus que de savoir comment nous acquerrons les qualités indispensables pour répondre à leurs exigences. Ce n'est peut-être pas sans raison qu'A. Comte avait placé la sociologie au sommet de la hiérarchie des sciences, et j'ai déjà informé le lecteur qu'elle réclame une rare finesse d'esprit, fécondée par une grande expérience et une salutaire habitude de la méditation.



V. — Enfin, il m'est impossible de terminer ces

brèves observations, sans insister une fois encore sur la souveraine importance sociale d'une bonne organisation de la vie privée et sur la nécessité pour le sociologue de ne pas perdre de vue les répercussions que les défaillances de cette organisation ne manquent jamais d'avoir sur les sections en apparence les plus distantes de la vie collective. La découverte de cette importance fut le trait de génie de Le Play, que ses analyses exactes et méthodiques amenèrent de bonne heure à constater combien la vie sociale réelle différait de la vie sociale imaginée ou apparente. Au XVIII[e] siècle, et même pendant une bonne partie du XIX[e], on a attribué aux institutions politiques et au mode de gouvernement une importance de premier ordre ; on s'attachait d'abord à la description des institutions de la vie publique et, suivant la méthode idéologique, on présentait sur elles telles observations, louanges ou critiques, qui s'accordaient avec les préjugés de l'auteur. Cette funeste erreur a valu à la France vingt-deux constitutions en un siècle, et il faut croire qu'elle n'est pas entièrement répudiée, puisque le nombre est grand encore des Français qui réclament avant toute chose la réforme de nos institutions politiques.

Les analyses sociologiques n'ont pas confirmé cette manière de voir ; et s'il est vrai qu'aux yeux du sociologue la bonne organisation des pouvoirs publics intéresse sérieusement la prospérité collective, il n'en demeure pas moins que ces pouvoirs publics sont très loin d'être les moteurs principaux de l'activité d'un peuple.

Au contraire, la bonne organisation de la vie privée, dans sa double section professionnelle et familiale, apparaît de plus en plus comme essentielle à la prospérité collective, et le sociologue doit veiller sur ce point à

remonter les courants et à se tenir en contact étroit avec la réalité. Par les conversations et par la presse, nous sommes naturellement portés à disserter sur les affaires publiques et à attacher à leur évolution une importance de premier ordre ; mais si par l'analyse on échappe à la piperie des apparences, on s'aperçoit que c'est justement parce que les affaires publiques ont cette propriété particulière de ne nous intéresser chacun que de manière très secondaire que nous sommes si enclins à en faire volontiers l'objet de nos conversations et de nos lectures. L'individu n'aime pas à penser trop souvent aux affaires personnelles difficiles dont il a mission d'assurer la bonne marche ; et surtout il redoute l'immixtion indiscrète des autres. Aussi recherche-t-il d'autres objets de conversation qui laissent l'esprit plus libre ; puis, l'égoïsme aidant, il parait avantageux d'imputer la responsabilité des échecs à la mauvaise gestion des intérêts généraux par les dirigeants de la vie publique ; cette attribution des responsabilités dispense des réformes personnelles.

Le sociologue ne devra être dupe, ni de ces méprises, ni de ces subterfuges, et dans la mesure où son analyse sera exacte, méthodique et serrée, il discernera la souveraine importance de la bonne organisation de la vie professionnelle et de la vie domestique. Quelles sont les dispositions personnelles de chacun au labeur et à l'effort ? Dans quelle mesure chacun respecte-t-il la discipline des mœurs et s'intéresse-t-il à une véritable organisation stable de la vie familiale ? Quelle est l'importance et la nature des consommations ? Dans quelle mesure accepte-t-on la vie modeste et frugale, simple et laborieuse ? A-t-on enfin la préoccupation de servir et non pas de se servir, de contribuer et non pas de

profiter ? A quelles doctrines morales, philosophiques ou religieuses, se rattachent les résolutions que l'on prend, les actes que l'on produit, les programmes de vie que l'on arrête ? Voilà des questions essentielles auxquelles il faudra toujours revenir ; et s'il est vrai que les lois et les règlements officiels peuvent quelque chose pour la bonne organisation de la vie domestique, combien aussi il est vrai que celle-ci en dépasse la portée et la fécondité [1].

1. Il est entendu que la valeur des remarques sociologiques consignées dans ce chapitre sera d'autant mieux saisie qu'on aura, au préalable, reçu une meilleure préparation intellectuelle. Aussi, j'ai ajouté, en appendice, un bref sommaire bibliographique auquel je demande au lecteur de bien vouloir porter attention.

CHAPITRE IX

La Méthode monographique.

Ab uno disce omnes.

Au chapitre précédent, on vient de rappeler quelques principes essentiels, applicables à toute étude sociologique et de nature à en mieux assurer la rigueur analytique. Il me reste à exposer brièvement la série des rouages et des mécanismes d'une société, afin que cette grande notion du complexus social devienne toujours plus concrète à l'esprit du sociologue, et soit le *leitmotiv* permanent de ses études, de ses enquêtes et de ses conclusions. Que penserait-on d'un étudiant en médecine qui aborderait l'étude de l'estomac sans rien connaître du fonctionnement et des besoins du cœur et du rein, du foie et des poumons ? Et cependant le nombre est grand des prétendus sociologues qui se comportent avec la même légèreté.

Je ferai ici de larges emprunts à la Nomenclature des faits sociaux, élaborée, il y a bientôt quarante années, par Henri de Tourville sur les travaux de Le Play, en lui faisant subir toutefois d'importantes simplifications et retouches, dont l'expérience a montré la nécessité. Tel quel, ce questionnaire résumé est, j'ose le dire, un précieux instrument d'analyse, et on ne tardera pas sans doute à s'en apercevoir, si l'on consent à suivre la

recommandation de Le Play et à dresser la monographie d'une famille ouvrière. Je n'ignore pas que cette méthode a semblé à quelques-uns discréditée et désuète ; pourtant l'analyse d'échantillons judicieusement choisis reste dans toutes les sciences d'observation la méthode préférée et la plus sûre. Lorsqu'un minéralogiste veut connaître la nature d'un gisement, il prélève de-ci de-là quelques échantillons qu'il a juste sujet de croire représentatifs du gisement et il se livre dans son laboratoire à une analyse aussi minutieuse et aussi exhaustive qu'il peut. Il ne multiplie pas les analyses partielles et fragmentaires, ajoutant bout à bout des renseignements hétérogènes ; il suit un même échantillon à travers toutes les phases de l'analyse, sachant que l'étude poussée d'un seul morceau de pierre sera plus instructive que mille lambeaux d'analyses discursives ou de racontars sans consistance. Les études sociologiques réaliseraient un grand progrès, si elles consentaient à s'inspirer de cette méthode et à suivre cet exemple. Comme on l'a remarqué depuis longtemps, la famille ouvrière, c'est-à-dire celle qui tire principalement ses moyens de subsistance du travail manuel de son chef ou de ses membres, fournit une excellente introduction à l'étude générale de la société tout entière ; puisque l'organisation de la vie privée occupe une telle place dans l'économie générale de la société, on ne saurait trouver meilleure porte d'accès à l'intérieur de la société même, et le choix d'une famille ouvrière se justifie également par ce fait que cette famille est plus qu'aucune autre, et par son travail, et par ses moyens d'existence, sous l'influence des éléments spécificateurs du groupe étudié. Par leur culture intellectuelle ou leurs ressources matérielles, les familles de condition

moyenne ou supérieure peuvent se soustraire en partie à l'action de ces éléments ; la famille ouvrière en est davantage la prisonnière et sur elle on peut mieux saisir les répercussions [1].

Au surplus, recommander la méthode monographique n'équivaut pas à affirmer qu'il suffit de dresser une seule monographie : tout au contraire, il y aura avantage à renouveler son observation sur une autre famille, et à contrôler par une nouvelle épreuve les résultats de la première. Tout ce que l'on veut dire, c'est que l'analyse minutieuse d'un échantillon bien choisi per-

1. « Les familles bourgeoises ou riches ont la faculté de se soustraire, à l'aide des ressources dont elles disposent, à l'influence du milieu qui les entoure... La fantaisie individuelle joue donc un grand rôle dans leur existence et y introduit nécessairement beaucoup de diversité. Il en est tout autrement pour la classe ouvrière : l'imprévoyance qui implique un état habituel de pénurie, ou la prévoyance, qui conseille l'économie dans les dépenses, mettent chaque famille dans la nécessité de pourvoir à ses besoins par les combinaisons les plus directes et les plus simples.

« Sa subsistance, alors même qu'elle ne dépend pas du labeur de chaque jour, se compose, en général, de produits obtenus dans la localité même, par l'intervention prépondérante des agents naturels. Les moyens d'existence de l'ouvrier sont donc essentiellement subordonnés aux influences réunies du sol et du climat. Ces influences et les modifications qu'y apporte l'industrie humaine restent ordinairement identiques sur de grandes étendues soumises aux mêmes conditions naturelles et habitées par les mêmes races d'hommes; de là résulte pour ces régions une remarquable uniformité dans les éléments fondamentaux de la vie des ouvriers.

« La tradition et la coutume, l'impulsion uniforme émanant du Gouvernement, de l'autorité religieuse, des propriétaires et des chefs d'industrie, consacrent à la longue les habitudes provoquées par la nature des choses et contribuent encore à les généraliser... Ainsi on obtient comme un reflet de la constance et de la régularité que les naturalistes constatent chez les individus d'une même espèce. C'est par ce motif que les classes ouvrières donnent prise à une observation méthodique et que l'observation peut appliquer à des populations, ou du moins à des catégories entières, les faits constatés pour un petit nombre de familles. C'est aussi pour cette même cause qu'on peut attendre d'une méthode d'observation convenablement choisie des résultats vraiment scientifiques ». (Le Play, *Ouvriers européens*, 1855),

mettra mieux que tout autre procédé de pénétrer en ces mystérieuses retraites de la vie psychologique où s'élabore et se combine la vie sociale des peuples.

On va voir comment, en partant de cette incomparable matrice des sociétés humaines qu'est la famille, il est possible de s'élever jusqu'à l'observation intégrale du groupe tout entier.

PREMIÈRE DIVISION

Les trois éléments organisateurs. Les moyens d'existence.

I. — LE LIEU.

I. Sol et eaux.
 1 Situation géographique de la famille et superficie étudiée.
 2 Reliefs et contours du sol.
 3 Terrains.
 4 Eaux.
II. Sous-sol.
III. Air.
 1 Saisons.
 2 Accidents atmosphériques.
IV. Productions végétales.
V. Productions animales.

II. — LE TRAVAIL MANUEL.
(des divers membres de la famille.)

I. Objet.
 1 Simple récolte.
 2 Extraction : industrie agricole.
 exploitation des forêts.
 exploitation des mines.
 3 Fabrication.
 4 Transports.

II. Outillage, moteur et atelier.
III. Opération.
IV. Personnel.

III.— LA REPRÉSENTATION DE LA VIE.

La conception du devoir.
» du succès.
» du bonheur.
La représentation des *besoins*.
L'acceptation du risque et la recherche du repos, de la sécurité.

A. — Dans la vie privée : le train de vie, la discipline des mœurs :
1 pendant l'adolescence et avant le mariage : préparation au mariage;
2 dans le mariage et la vie conjugale : la morale conjugale, l'acceptation de l'enfant;
3 perspectives et jugement sur la vieillesse.

B. — Dans la vie professionnelle :
Conception du travail.
Conception du gain : recherche de l'argent et rôle qu'on lui donne.

C. — Dans la vie sociale et publique :
La conception de la société.
» de la justice sociale.
» de l'égalité.
Le souci du bien collectif.
Le patriotisme : nature de ce sentiment, en temps de paix; en temps de guerre.

D. — Les doctrines morales, religieuses, métaphysiques, impliquées et vécues :
La conception de la mort : le but de la vie et le rôle de l'homme. Le suicide.
La conception de l'univers.

Les longues explications déjà fournies sur les trois

éléments organisateurs de la vie sociale me dispensent ici de commentaire étendu sur ces trois premières divisions de la nomenclature sociologique. On commence par délimiter exactement le Lieu physique social et on en détermine les caractères. Pour cette détermination, le sociologue demandera la contribution de cinq autres sciences : la géographie, la géologie, la météorologie, la botanique et la zoologie, mais il s'entend que ses emprunts se limiteront aux connaissances utiles à l'explication et à l'interprétation des phénomènes sociaux. Ce n'est qu'en fonction de ceux-ci que nous nous intéressons aux éléments physiques du Lieu.

Puisque l'observation sociologique porte sur les phénomènes *actuels*, la description du Lieu doit embrasser tous les éléments *actuels* du Lieu, sans distinction entre ceux qui tirent leur origine de la nature seule et ceux qui la doivent à l'effort séculaire de l'homme. Sans qu'il y ait à insister sur l'impossibilité où l'on serait le plus souvent de retrouver l'état originaire — s'imagine-t-on, par exemple, ce que pouvaient être les vallées et le cours de la Seine ou de la Tamise avant l'intervention de l'homme? — il ne faut pas oublier que le lieu qui va servir de point d'appui et de théâtre à l'activité sociale est le lieu tel qu'il se comporte actuellement, avec ses ressources de toute nature, sans distinction entre les éléments intransformables et ceux que le travail humain a incorporés au sol (drainage, irrigations, voies de communication, captation de chutes d'eau, etc).

Le Travail manuel peut se définir l'ensemble des faits sociaux relatifs aux efforts physiques de production. On

n'étudie ici que le travail *manuel*, non pas du tout qu'on ait l'intention d'affirmer que ce travail seul ait une importance sociale, mais parce que, au début d'une étude sociale, il convient de prendre d'abord contact avec cette exploitation matérielle du lieu par l'effort physique de l'homme. Même dans nos sociétés occidentales, à outillage perfectionné, combien est grande encore la part du travail manuel, et combien nombreuse est la multitude des individus qui s'y emploient ; il importe donc d'analyser d'abord le mode de cette première collaboration de l'homme et de la nature, en vue de satisfaire aux besoins physiques de la société.

Le tableau du Travail est divisé en quatre sections : l'objet du travail, c'est le but que l'on veut atteindre : cultiver du froment, élever des moutons, extraire de la houille, fabriquer des étoffes. Les questions de l'outillage et de l'atelier d'une part, et de l'opération à accomplir d'autre part, sont de première importance, puisque suivant les connaissances ou les qualités morales et intellectuelles requises pour l'opération, suivant les complications de l'outillage et l'importance des capitaux investis pour son acquisition, on aboutit à une organisation du personnel et à un régime de travail extrêmement différents. La petite pêche côtière en barque à voile diffère beaucoup de la grande pêche par chalutiers à vapeur et le travail à la pioche dans une carrière de pierre à plâtre est tout autre chose que l'exploitation d'un gisement grisouteux enfoncé à plusieurs centaines de mètres dans la terre et envahi par les eaux.

Par l'étude du Lieu et du Travail, l'enquêteur aura soulevé beaucoup de questions dont la seule annonce ne

laisserait pas que d'être inquiétante, si l'on ne connaissait la puissance d'analyse et de lumière d'une méthode fidèlement suivie. Mais, comme nous l'avons montré, avant d'aller plus loin, il convient de prendre de suite contact avec le troisième élément organisateur de la vie domestique et sociale, *la Représentation de la vie*. Autrement on risquerait d'attacher une importance excessive aux éléments matériels de la vie sociale et de négliger ces impondérables dont le rôle social est pourtant si notoire

Me reférant aux observations déjà présentées sur la manière de solliciter les réponses, je signalerai surtout la difficulté à surmonter pour parvenir à la connaissance exacte de la vigueur et de la tonalité des opinions professées. Deux personnes qui paraissent professer des doctrines différentes peuvent en face des réalités vécues, se comporter de la même manière et en sens contraire des personnes qui semblent adhérer à une même doctrine morale ou religieuse peuvent, au contact de la vie, réagir de manière fort dissemblable. L'exemple classique de Montalembert et de Louis Veuillot illustre cette vérité et on sait que de ces deux catholiques, en qui un amour sincère de l'Eglise et de la France se joignait à des dons naturels de premier ordre, l'un trouvait presque toujours dangereuses et condamnables les attitudes et les tactiques que l'autre vantait et recommandait. Dans les grandes circonstances, ils se retrouvaient unis. Mais on n'a pas tous les jours l'occasion de concourir au sauvetage d'un noyé ou à l'extinction d'un incendie, tandis qu'on est à chaque instant mis en demeure de prendre parti sur les menus détails de la vie usuelle. On connaîtra, par les décisions et les attitudes adoptées, la teneur véritable et la tonalité des doctrines professées.

Il va sans dire, mais il importe de le répéter sans cesse, qu'en cette analyse fouillée des représentations de la vie, le sociologue n'a pas à formuler de jugement de valeur ; il constate, il analyse, il compare, il rattache, il explique, et l'œuvre de science qu'il poursuit est assez belle et assez féconde pour qu'il s'y confine jalousement. Comme je l'ai déjà annoncé, je montrerai plus loin que la science ne suffit pas pour organiser la vie, mais on n'est pas autorisé pour autant à mêler les genres et à pratiquer un confusionnisme aussi dommageable à la connaissance qu'à l'action. Les apologistes téméraires, aussi bien à gauche qu'à droite, ont mal servi les doctrines philosophiques ou religieuses qui leur étaient chères, tandis que des études rigoureusement scientifiques, sans pouvoir fournir les impossibles démonstrations que plusieurs persistent encore à chercher, eussent du moins jalonné ces lignes de faits, qui, au dire de M. Bergson, seront les meilleures voies d'accès aux synthèses métaphysiques de l'avenir.

Le sociologue n'a pas à prendre parti dans ces discussions ; en revanche, il a mission de chercher en quoi ces doctrines *vécues*, vraies ou fausses, puériles ou solides, inspirent les conduites et les sentiments, en quoi elles suscitent ou réfrènent les appétits et les désirs, les égoïsmes et les dévouements, les disciplines et les rebellions ; à ses yeux, elles sont, pour leur part, les ingrédients de cette chimie organique où s'élabore la substance même de la vie.

DEUXIÈME DIVISION

Les institutions auxiliaires du Travail.

IV. — LES BIENS MOBILIERS.

I. Instruments de travail.
II. Animaux domestiques.
III. Mobilier meublant.
IV. Mobilier personnel

V. — LA PROPRIÉTÉ IMMOBILIÈRE.

Propriété : Sol disponible et soustrait à l'appropriation individuelle dans la circonscription; son étendue, sa nature, mode de jouissance.

Sol soumis au régime de l'appropriation.

1 Composition des biens
nature : foyer, domaine agricole, atelier industriel.
superficie : petite, moyenne, grande propriété.
qualité.
disposition.

2 Mode de possession et d'organisation de la jouissance; sa durée; mobilisation de la propriété foncière.

3 Charges et subventions.

4 Transmission.

VI. — LE SALAIRE.

I. Les engagements de travail : forcés (esclavage, servage), volontaires; le contrat de travail.
II. L'objet du salaire : en nature, en argent.
III. La mesure du salaire : au temps, à la tâche, avec primes.
IV. Le taux du salaire réel : éléments qui le déterminent.

Les trois divisions ci-dessus mentionnées sont unies

entre elles par de très apparentes relations. Après la première étude sur les trois éléments organisateurs, il nous faut pousser plus loin notre analyse du Travail et de l'exploitation du Lieu par l'effort organisé de l'homme. Or cette organisation réclame essentiellement l'adoption d'un certain régime de propriété mobilière et immobilière et d'engagements dans le travail.

Sous le titre de Propriété immobilière, on étudie l'ensemble des faits sociaux relatifs à la façon dont le Lieu est mis à la disposition du Travail et de l'Habitation. Il s'en faut de beaucoup que le problème soit simple et, pour s'en convaincre, il suffit de voir combien de millions de ménages, dans nos sociétés modernes, ne réussissent pas à installer décemment leur foyer, ou n'y parviennent qu'au prix de sacrifices extrêmes et, d'autre part, le nombre est relativement restreint de ceux qui travaillent en un atelier personnel et indépendant.

La propriété est un droit d'exclusion, le droit d'exclure les autres de la jouissance d'une chose ou d'un lieu, et à l'abri de ce phénomène négatif, l'adulte organise sa vie de travail ou de famille. Suivant les sociétés et les temps, suivant les objets appropriés, les exigences du travail et les conceptions morales et philosophiques, cette répartition de la possession se fait de différentes manières et on rencontre toutes les nuances d'appropriation, depuis la négation totale, comme dans le cas des choses non susceptibles d'appropriation individuelle, jusqu'aux appropriations les plus exclusives et perpétuelles.

Avec le Salaire, on vient à l'étude des engagements de travail, qui dérivent eux-mêmes de ce double fait social que nombre d'individus sont inaptes ou impuissants à

diriger eux-mêmes leur travail et à acquérir l'outillage et l'atelier qu'il réclame, tandis que d'autres ont au contraire la capacité et les ressources pour assumer la direction du travail des autres. Ainsi les deux besoins complémentaires aboutissent à des engagements réciproques de travail et de rémunération.

Ces engagements de travail se refèrent à trois séries de clauses principales, sur la durée journalière du travail, le genre de travail promis, la rétribution stipulée. Une observation méthodique permettra seule de déterminer les causes qui influent sur le taux des salaires et de se dégager de tant de vaines théories, entièrement idéologiques, émises sur cette question célèbre.

TROISIÈME DIVISION

La vie domestique de la famille.

VII. — LA FAMILLE.
(*ouvrière.*)

Le Père
- son origine et sa formation.

La Mère
- son origine et sa formation.
- Les fiançailles.
- Le mariage : dissoluble ou indissoluble.
- Les relations entre époux.

Les Enfants
- leur nombre.
- leurs rapports.
- leurs aptitudes diverses.
- leur instruction.
- leur éducation.
- leur établissement.

L'émigration : rapports des émigrants avec le foyer.
Les célibataires demeurés au foyer.
Les domestiques.
Les vieillards.
Les infirmes.

VIII. LE MODE D'EXISTENCE.

I. Nourriture.
II. Habitation.
III. Vêtement.
IV. Hygiène.
V. Distractions et emploi des loisirs.

IX. — L'ÉPARGNE.

I. Objet de l'épargne.
Epargne en nature.
Epargne en argent.
II. Moyens de l'épargne.
Accroissement des productions et des capacités.
Restriction des consommations.
III. Aides de l'épargne.
IV. Emploi de l'épargne.

X. — LES PHASES DE L'EXISTENCE.

I. Survenances notables.
1 Naissances.
2 Instruction.
3 Solennités et somptuosités.
4 Etablissements et entreprises.
5 Alliances et noces.
6 Institution de l'héritier.
7 Déplacements et départs.
8 Adoptions, donations, héritages.
9 Autres survenances notables.
II. Perturbations.
1 Accidents et maladies.

2 Retraites.
3 Décès.
4 Sinistres.
5 Chômages.
6 Dettes.
7 Inconduite.
8 Condamnations.
9 Service public.
10 Calamités sociales.
11 Autres perturbations.

Lorsqu'on connaît les *moyens* d'existence de la famille ouvrière, on est qualifié pour étudier son *mode* d'existence et sa vie même. La première des quatre divisoins du tableau nous invite à étudier la famille dans sa structure et son personnel. Il est superflu, je l'espère, d'insister sur l'importance toute spéciale de cette analyse : nous sommes là, pourrait-on dire, au centre même des grands mécanismes de la vie sociale et si l'enquêteur peut parvenir à une analyse pénétrante de la vie domestique des familles, des souhaits et des plans qu'elles forment, des désirs et des craintes qu'elles éprouvent, de l'éducation qu'elles donnent à leurs enfants, il aura fait un grand pas vers la connaissance scientifique de la société tout entière.

Faut-il dire que les sociologues, en cette troisième décade du XXe siècle, sont en meilleure posture pour analyser méthodiquement les institutions familiales? La désorganisation rapide de ces institutions, dans nos sociétés occidentales, par l'inconduite de la jeunesse, le divorce, l'infécondité systématique, l'avortement et l'homosexualité, nous ont appris à ne plus confondre l'instinct sexuel avec l'instinct de procréation, et l'analyse devra dégager les éléments psychologiques dont la

convergence incite les adultes à accepter les disciplines familiales, indispensables à la satisfaction du deuxième besoin social, celui du recrutement de la race.

En poursuivant cette étude, notre observation sociologique va d'ailleurs s'approfondir et s'amplifier. Dans les groupements relatifs aux moyens d'existence et au travail, nous n'avions jusqu'ici rencontré que des adultes, ou du moins que des personnes ni trop jeunes ni trop âgées pour pouvoir participer à l'œuvre de production. Ici nous allons rencontrer tous les âges, notamment la jeune génération, celle qui demain formera la société même.

D'autre part, la rudesse des exigences économiques risquait de voiler à nos yeux la trame si riche de sentiments, de désirs, de tendances, de représentations sur laquelle se tisse la vie sociale tout entière ; ici nous allons en apercevoir tous les fils et toutes les nuances ; la psychologie totale des individus va se manifester, en fonction des représentations de la vie auxquelles ils adhèrent, et aux mille détails minuscules de la vie domestique, nous pourrons mieux connaître la conception qui dirige et oriente les conduites.

La Famille est d'abord étudiée en elle-même, dans son personnel, dans les membres qui la composent. Par famille, le sociologue entend toute variété d'association établie entre deux personnes de sexe différent, dans le dessein d'instituer entre elles une communauté de vie et de perpétuer la race. Toute famille n'est pas également apte à remplir sa fonction, mais du point de vue scientifique cette inégalité nous est présentement indifférente.

Il faudra beaucoup de finesse et d'expérience pour analyser exactement les procédés de l'éducation, et en cette enquête, on aura souvent l'occasion de se souvenir

de l'importante distinction, signalée plus haut, entre la prospérité parasitaire et la prospérité harmonique. Le sociologue devra se demander si la famille réussit à fournir à la société un nombre suffisant d'enfants préparés à la servir et à lui assurer les contributions bénévoles sans lesquelles elle ne peut prospérer ni même s'entretenir, et il ne lui suffira pas de constater que l'adolescent a acquis l'aptitude à « se tirer d'affaire ».

L'enquête devra notamment rechercher comment l'éducation réussit à concilier deux exigences sociales quelque peu contradictoires : la société a besoin que la nouvelle génération s'insère dans une tradition et accepte de la continuer dans ses caractères spécifiques ; mais elle a besoin aussi que des nouveautés apparaissent, que des innovations se produisent et que soient respectés les tempéraments vigoureux et les initiatives bienfaisantes. C'est d'abord au foyer familial que doit se faire cette conciliation délicate entre la liberté et l'autorité, et les solutions heureuses données à ce problème intéressent beaucoup plus qu'on ne croit communément la solution du même problème, sur les plans de l'activité professionnelle et de la vie publique. En dépit d'une formule assez débile, et que beaucoup de braves gens aiment à répéter, croyant par là honorer l'institution familiale, la famille est bien autre chose que la cellule sociale ; elle est le laboratoire et la manufacture où se fabriquent non plus seulement les marchandises, les denrées et les machines, mais l'homme même qui les produira toutes. En elle et par elle, se forment et se préparent les personnels variés de tous les autres groupements sociaux : aussi tous les détails de son fonctionnement devront-ils être étudiés avec un soin particulier.

Au sujet du *Mode d'existence*, je n'ai qu'une prière à adresser et à demander au sociologue de se souvenir de sa qualité ; il se rappellera que les détails techniques qu'il recueille sur la nourriture ou le vêtement n'ont de signification qu'en fonction de leur répercussion sociale et dans la mesure où ils aident à mieux comprendre et à mieux interpréter les faits sociaux [1].

Lorsqu'on connaît les ressources de la famille et ses dépenses, on est bien placé pour étudier son Epargne ou l'insuffisance de son budget. Le tableau appelle l'attention sur les deux méthodes de l'épargne, celle qui escompte les accroissements de la production et des capacités économiques, celle qui met davantage sa confiance dans la restriction des dépenses... et trop souvent du nombre des enfants. Il conviendra de suivre, à travers toute la nomenclature, les répercussions de l'une et de l'autre, et de montrer la différence des résultats [2].

Les *Phases de l'existence* nous invitent à une analyse plus approfondie et plus pénétrante. Avec le mode d'existence, il ne s'agissait que de la trame ordinaire de la vie quotidienne d'une famille; mais si régulier que soit le train de l'existence, des événements surviennent qui troublent en bien ou en mal cette économie, soit que

1. Trop souvent l'auteur d'une monographie s'étend avec complaisance sur la nature et la qualité des aliments, sur les différentes dépenses du ménage et il oublie de montrer l'intérêt social des renseignements qu'il donne. — C'est à propos du mode d'existence que s'offre l'occasion d'appliquer la méthode du budget de famille. A titre subsidiaire, cette méthode est précieuse, car elle conduit à découvrir des faits qui autrement eussent passé inaperçus.

2. Cf, notre récente étude sur *l'Evolution des Doctrines économiques sur l'Epargne depuis soixante ans*, brochure publiée par la Ligue Française d'Education morale.

le seul écoulement des années ait produit cette nouveauté, soit plus souvent que des rencontres imprévisibles ou tout au moins imprévues aient mis tout à coup la famille en face d'une situation nouvelle.

De récentes études [1] ont montré l'importance, pour l'enquête sociale, de ces phases de l'existence, qui sont après tout assimilables aux phénomènes de la vie courante, mais « dynamisés et rendus plus intenses par l'état de crise. » La solution que l'homme se montre capable de faire prévaloir, en ces épreuves cruciales, est la pierre de touche de l'organisation véritable du foyer : dans le train ordinaire de la vie quotidienne, deux familles paraissaient se ressembler et suivre ensemble le même chemin; cependant l'une a su rester solide et ferme, malgré un enrichissement rapide qui a désorganisé l'autre, l'une a su résister au choc d'une calamité sociale ou économique qui a emporté l'autre. Il faut donc croire que les formations morales et sociales de ces deux familles étaient différentes, puisqu'en des crises semblables, elles se sont comportées de manière dissemblable.

Parmi ces survenances et crises notables, je dois signaler celle qui provient de la mort du chef de famille, et plus spécialement de la transmission du domaine, de l'entreprise ou du patrimoine après le décès de ce chef. Le problème est d'importance et Alexis de Tocqueville [2]

1. La *Science Sociale* d'après Le Play et de Tourville, dans *Science Sociale*, fasc. 109, Octobre 1913, par Philippe Champault.

2. « Je m'étonne que les publicistes anciens et modernes n'aient pas attribué aux lois sur les successions une plus grande influence dans la marche des affaires humaines. Ces lois appartiennent, il est vrai, à l'ordre civil, mais elles devraient être placées en tête de toutes les institutions politiques, car elles influent incroyablement sur l'état social des peuples, dont les lois politiques ne sont que l'expression ». *La Démocratie en Amérique*, t. 1[er] ch. III. — Le Play fut très frappé de cette remarque, qui a dominé tous ses travaux.

et Le Play s'étonnaient à juste titre qu'on l'étudiât si peu. Avec une périodicité impitoyable, la mort vient tous les trente ou trente-cinq ans éliminer le chef de famille de la direction de son domaine, de son entreprise ou de son patrimoine et la fait passer aux mains de la génération nouvelle. Comment concilier la permanence nécessaire au progrès dans le travail avec ce brisement inévitable? L'affection des parents qui aiment d'une égale tendresse tous leurs enfants répugne aux préférences et cependant les exigences les plus certaines de l'économie résistent au morcellement, à cette pulvérisation périodique. Question difficile que les Français de notre temps ne parviennent plus à résoudre, puisque le système de l'enfant unique ou des deux enfants n'est qu'une honteuse caricature de solution [1], mais question importante aussi, puisque la solution adoptée réclame de longues préparations et engendre à son tour d'infinies conséquences. L'enquête devra faire connaître non pas seulement le mécanisme juridique, mais surtout les éléments psychologiques et sociaux de la solution adoptée.

QUATRIÈME DIVISION

Les groupements auxiliaires de la vie professionnelle et de la vie familiale.

XI. — L'ORGANISATION PROFESSIONNELLE.

I. Les dirigeants subalternes ou supérieurs du travail.

Le contre-maître	}	leur recrutement.
L'ingénieur	}	leur formation.
L'employeur	}	leur mode d'existence.

1. La réforme du Code civil sur le partage égal et la reconnaissance de la liberté testamentaire ne seraient pas davantage une solution.

II. L'ORGANISATION PROFESSIONNELLE ENTRE LES TRAVAILLEURS MANUELS.

Syndicats.
Sociétés coopératives.
Sociétés de mutuels secours.

XII. — LE COMMERCE.

Objets du commerce : local, national ou international.
Le commerce de l'argent : la Banque.

Le personnel subalterne : les employés et commis Le personnel dirigeant	leur recrutement. leur formation. leur mode d'existence.

XIII. — LES CULTURES INTELLECTUELLES.

I. LES PROFESSIONS LIBÉRALES.

1 L'école primaire et l'instituteur primaire : privé public 2 La presse et le journaliste 3 Le médecin 4 L'école professionnelle et l'école secondaire : les professeurs 5 Le légiste 6 Le lettré 7 L'artiste 8 Le professeur d'enseignement supérieur 9 Le savant	leur recrutement. leur formation. leur mode d'existence.

II. LES CORPORATIONS D'ARTS LIBÉRAUX.

Fermées.
Ouvertes.

XIV. — LA CULTURE MORALE.
(*en dehors de la famille et du groupement confessionnel.*)

L'éducation morale donnée par l'enseignement aux trois degrés.

La formation morale reçue à l'atelier de travail : la morale professionnelle et la morale extraprofessionnelle.

L'influence exercée par le mode d'emploi des loisirs : le voisinage, le journal, le cinématographe, le théâtre, le roman.

L'enseignement moral donné par les associations non confessionnelles : sociétés éthiques diverses, de tempérance, etc.

XV. — LA RELIGION.

I. Culte privé.
II. Culte public.
  1 Le ministre du culte et la hiérarchie religieuse : recrutement, préparation, mode d'existence.
  2 Rites et coutumes.
  3 Enseignement et doctrine : le dogme et la morale.
III. Corporations religieuses.
IV. Relations avec les dissidents.

L'enquête poursuivie sur le travail et la vie domestique de la famille ouvrière aura bien vite révélé au sociologue combien celle-ci — comme d'ailleurs la famille bourgeoise — recourt à chaque instant à la collaboration de groupements auxiliaires qui l'entourent et l'encadrent. Le mineur qui manie le pic au fond de la mine travaille en collaboration avec d'innombrables mécanismes de direction et d'administration, de culture scientifique et de finance, de commerce et de législation, et de même le mécanicien qui dirige la puissante locomotive *pacific* ne le peut faire que grâce à de très nombreux rouages complémentaires, sans lesquels son labeur serait impossible et même inconcevable.

C'est cet immense complexus superposé à la vie professionnelle et domestique de la famille ouvrière qu'il s'agit maintenant d'observer et d'analyser : n'oublions pas que ce qui a été fait jusqu'ici n'est qu'une entrée,

une introduction ; ce qu'il faut parvenir à connaître, c'est la vie collective totale, la société. La voie d'accès est excellente et je ne crois pas qu'on en puisse trouver de meilleure, mais ne nous croyons pas au terme, comme s'y sont crus trop souvent tant de disciples de F. Le Play; d'importantes étapes nous restent à franchir.

Le tableau consacré à l'organisation professionnelle nous met notamment en demeure d'étudier le recrutement, la formation et le mode d'existence du personnel dirigeant du travail et il est superflu d'insister sur cette nécessité. On sait quelle action d'exemplarité exercent sur la société tout entière l'attitude et les gestes de la classe plus aisée; « c'est par la tête que pourrit le poisson », dit un proverbe; c'est aussi, pourrait-on dire, par la tête que se fait bien souvent le travail de réflexion et de régénération qui sauve les peuples. Après avoir étudié le travailleur manuel, on observera donc la vie professionnelle et domestique des dirigeants du travail et des groupements du commerce et des cultures intellectuelles.

En outre, on recherchera quels concours les dirigeants du travail fournissent à la famille envisagée, notamment pour l'aider à résoudre les difficiles problèmes qu'elle rencontre sur son chemin, aux heures de crise et d'épreuve : chômage, maladie, hyperfécondité, vieillesse, etc. On connait les doctrines de F. Le Play sur ce point : les progrès rapides de l'esprit démocratique n'ont pas été favorables à l'application de ces doctrines et le paternalisme a échoué, mais le problème est susceptible de recevoir beaucoup d'autres solutions et là comme ailleurs le sociologue ne se donne pas pour mission d'inventer et d'imaginer, mais avant tout d'analyser, d'observer et d'expliquer.

On s'étonnera peut-être de trouver là seulement la division du Commerce, ainsi séparée du Travail. Mais on a fait observer que, sous la division du travail, on n'entendait pas, tant s'en faut, étudier tous les travaux, car à ce compte il eût fallu aussi parler du labeur du fonctionnaire, du médecin ou du ministre du culte, mais seulement le travail *manuel* par lequel on exploite les ressources du Lieu; or le *Commerce*, consistant essentiellement en une opération de vente et d'achat, doit être séparé des autres travaux de l'ordre économique, et il convenait de le placer immédiatement avant le travail des professions libérales.

Le commerce est l'auxiliaire des *moyens* et du *mode* d'existence : il pourvoit à l'adduction des matières premières et à l'écoulement des produits et il met à la disposition des consommateurs des marchandises diverses que ne leur fournirait pas la production du Lieu.

L'importance des *Cultures intellectuelles* se signale d'elle-même à l'attention du sociologue; il serait superflu d'y insister.

Avec les divisions consacrées à *la Culture morale* et à *la Religion*, nous abordons l'étude des moyens par lesquels il est pourvu à la satisfaction du troisième besoin essentiel de toute société. Il y a lieu seulement de présenter deux observations au sujet de la Religion.

Il s'entend d'abord que le sociologue n'a pas à juger la valeur philosophique ou scientifique des dogmes et des croyances, mais à les analyser et à les exposer, en montrant leur liaison avec l'ensemble des institutions et des politiques sociales du milieu observé. La vie spirituelle influe, comme nous l'avons vu, sur l'attitude des hommes et leur conception de la vie ; en sens inverse, les

institutions et les pressions sociales influent sur la vie religieuse ; beaucoup de finesse est nécessaire pour déceler les causes et les effets, au milieu de ces entrecroisements.

D'autre part, on s'attachera à dégager la partie la plus vivante et la plus vécue des doctrines et de la morale. Il y a loin parfois du contenu théorique de la dogmatique et des préceptes au formulaire véritablement accepté et aimé de la croyance et de la conduite. Le sociologue se rappellera que le précepte qui n'est que sur les lèvres et n'est pas inscrit dans les consciences compte pour peu de chose dans la vie sociale, dont les duretés brutales ont tôt fait d'en éliminer jusqu'au souvenir.

Lorsque des pratiques sociales ont acquis une suffisante extension, elles aboutissent souvent à déformer la doctrine originelle, ou tout au moins à imposer le silence aux ministres qui devaient en être les défenseurs et les interprètes, et le berger devient le prisonnier du troupeau qu'il devait conduire.

CINQUIÈME DIVISION

Les groupements de la vie publique.

XVI. — LES ASSOCIATIONS DE BIEN PUBLIC.

I. Associations d'intérêts communs.
II. Associations de bienfaisance.
III. Associations mixtes.

XVII. — LA COMMUNE RURALE.

I. La circonscription et ses divisions.
II. Les sujets actifs de l'organisation communale et les participants.

III. L'organisation des pouvoirs : la délibération et le contrôle.
le pouvoir exécutif et règlementaire.
IV. Les services communaux : le service de la paix publique.
les autres services communaux : voirie, école, culte, assistance, etc.
V. Les agents communaux subordonnés.
VI. Le budget; les impôts.
VII. Le patrimoine communal.
VIII. Le contrôle de l'autorité supérieure sur les excès de pouvoir ou la mauvaise administration. Autonomie locale ou centralisation.

XVIII. — LA CITÉ.

Mêmes subdivisions.

XIX. — LA PROVINCE.

Mêmes subdivisions.

XX. — L'ÉTAT

I. Le territoire national et ses divisions : territoire continental et territoire colonial.
II. Le pouvoir constituant et la Constitution.
III. Le pouvoir législatif : son recrutement et son fonctionnement.
IV. Le pouvoir exécutif : le choix du chef d'État; ses pouvoirs.
V. Le pouvoir judiciaire : recrutement des magistrats. Les diverses juridictions.
VI. Le service de la paix publique a l'intérieur.
VII. Le service de la défense extérieure : l'armée, la marine, la diplomatie.

VIII. Les autres services publics : l'Instruction publique et l'éducation civique et morale.
les services d'ordre économique.
l'hygiène et l'assistance.
les autres services publics.

IX. Le budget et les impôts.

X. Les fonctionnaires publics : leur recrutement, leur situation sociale et leur mode d'existence ; la hiérarchie, la responsabilité.

XI. Les mœurs politiques et les partis.

XII. Le contrôle : les garanties légales ou sociales de la liberté individuelle contre les excès du pouvoir législatif ou du pouvoir exécutif.

XIII. Les relations politiques et juridiques avec les autres États : protectorat. Alliances. Limitations de la Souveraineté extérieure dans la Société des Nations.

Avec la cinquième division de la Nomenclature commence l'étude des groupements de la vie publique qui satisferont au quatrième des besoins énumérés plus haut.

Comme préparation et introduction à cette étude, se place celle des *Associations* qui sont bien en effet, au point de vue du droit administratif comme au point de vue social, les francs tireurs et les auxiliaires des services publics. Que de services sociaux, d'abord pris en mains par de bons citoyens clairvoyants, sont devenus plus tard des services publics !

L'objet de ces associations est extrêmement variable : elles commencent à la frontière des intérêts économiques et s'élèvent jusqu'au souci des intérêts supérieurs et immatériels de leurs membres. Ainsi des paysans

qui s'unissent pour s'assurer les soins d'un bon vétérinaire forment une association d'intérêts communs aux membres associés et au contraire les citoyens qui versent une cotisation pour l'édition scientifique de textes orientaux ou la conversion des Infidèles poursuivent un dessein entièrement désintéressé.

Si multipliées et si agissantes que soient les associations, elles demeurent pourtant impuissantes à accomplir certaines tâches essentielles de la vie collective : leurs ressources risquent d'être insuffisantes et surtout elles n'ont d'action directe que sur leurs membres : or s'affilie qui veut et chaque membre est toujours libre de quitter l'association. Cette double infériorité va disparaître avec les groupements de la vie publique dont c'est justement la caractéristique qu'on n'est pas libre d'y demeurer étranger et que leurs autorités auront le pouvoir de commandement et la ressource de l'impôt.

Le tableau envisage quatre groupements contigus ou superposés de la vie publique ; il s'entend que ce nombre pourrait suivant les circonstances être augmenté ; ce n'est qu'un détail.

A vrai dire, il n'existe qu'un groupement de la vie publique, celui de l'Etat et son pouvoir est universel et omnipotent. « Le Parlement peut tout faire sauf changer un homme en femme », dit un proverbe britannique, d'autant plus significatif qu'il a été forgé au pays de l'*Habeas corpus* et par la société justement célèbre pour son respect de la liberté civique. Malheureusement, des discussions entièrement idéologiques ont embrouillé la question et de même qu'on a soutenu que l'individu était antérieur à la famille ou la famille antérieure à l'Etat, de même on a affirmé que les groupements lo-

caux ou régionaux préexistaient au pouvoir central, qu'ils engendraient par leur réunion. L'observation méthodique remet chaque institution à sa place et débarrasse de ces vaines querelles, sans signification comme sans objet. Elle montre qu'il n'y eut jamais aucun pouvoir local ou régional qui ne fût soumis à un pouvoir supérieur, à moins qu'il ne fût lui-même un pouvoir souverain, comme c'était le cas dans la France du xᵉ siècle ou dans le Saint Empire romain germanique jusqu'au xviiiᵉ siècle.

Etranger à toute thèse doctrinale, à toute conception a priori sur les fonctions de l'Etat, sur les rôles respectifs de la liberté et de l'autorité, du régionalisme et de la centralisation, le sociologue commencera, ici comme partout, par observer, enregistrer, analyser les faits ; il s'efforcera de dégager les liens de concomitance et de causalité et les discussions abstraites et sans issue céderont le pas à des exposés logiques des raisons actuelles *et historiques* qui ont amené les différences de méthode et d'action politiques. Les Français ne comprendraient pas que les conditions du divorce ou le régime scolaire fussent différents à Marseille et à Brest ; c'est au contraire cette similitude à San Francisco, à Saint-Louis et à New York que les Américains ne pourraient accepter ; il est beaucoup plus intéressant d'observer *in concreto* les raisons de ces dissemblances que de discuter à perte de vue et dans le vide sur le meilleur système théorique [1].

1. J'ajouterai que l'étude analytique des circonstances d'apparition des pouvoirs locaux ou régionaux ou de complication croissante de leurs services est singulièrement attachante. En 1893, lorsque je me livrai à une étude sociale sur la vie des farmers du Minnesota, je me souviens de l'intérêt que j'avais trouvé à suivre la naissance et le développement de la vie communale dans cet Etat : en ces régions où commençait le défrichement, on trouvait toute la gamme des institutions communa-

SIXIÈME DIVISION

Les rapports de la race avec les peuples étrangers et son histoire.

XXI — L'ACTION SUR L'ÉTRANGER ET L'EXPANSION DE LA RACE.

I. Essaimage.
II. Émigration désorganisée.
III. Émigration organisée : temporaire.
périodique.
définitive.
IV. Colonisation : établissement en territoire vacant et colonies de peuplement.
établissement en territoire peuplé et colonies d'exploitation.
V. Expansion commerciale et industrielle : le commerce d'exportation.
VI. Expansion de la civilisation : rayonnement de la culture et de la langue.
VII. Les annexions.

XXII. — L'ACTION DE L'ÉTRANGER SUR LA RACE.

I. Nationaux de passage a l'étranger. Étrangers de passage.
II. Introduction des essaims étrangers :
Immigration désorganisée.
Immigration organisée : temporaire.
périodique.
définitive.
Qualité des immigrants : leur recrutement, leur formation sociale originelle, leur condition sociale dans le pays d'immigration.

les, depuis celles de la petite commune rurale qui venait juste de naître jusqu'à celles de la grande ville, aux multiples services compliqués.

III. Le voisinage des races étrangères et la situation démographique des « marches frontières ».
IV. La concurrence des races étrangères : le commerce d'importation.
V. L'influence des civilisations étrangères.
VI. Les démembrements.

XXIII. — L'HISTOIRE DE LA RACE.

I. Origine historique dfs faits sociaux actuels.
II. Résultats des mêmes faits aux diverses époques.
III. Variations historiques de la race.
IV. Comparaison avec les races locales antérieures.

XXIV. — LE RANG DE LA RACE.

I. Rôle actuel dans le monde.
II. Rapprochement avec les faits similaires :
1 actuels } chez des races étrangères.
2 passés }
III. Réformes.
IV. Avenir de la race.

Conformément aux exigences d'une observation méthodiquement conduite, le sociologue aura ainsi achevé l'analyse de la vie sociale d'une société actuellement vivante et occupant un point déterminé de l'espace ; mais derrière le présent, il y a le passé qui le conditionne partiellement et à coté de la société étudiée, il en est d'autres qui exercent sur elles leur influence, ou subissent la sienne ; les frontières terrestres ou maritimes ne sont pas des cloisons étanches.

Les trois dernières divisions de la momenclature sont consacrées à cette étude complementaire.

On étudiera d'abord l'action de la race sur l'étranger, par le commerce d'exportation, le rayonnement de la culture et de la civilisation, les missions religieuses, la diplomatie. Ce fut toujours le souhait des races fléchissantes que de rêver d'une large expansion de cette nature : il est plus facile d'exporter des œuvres d'art ou des romans que des hommes. Mais l'expérience démontre que ces influences sont superficielles et précaires, si elles ne sont l'accompagnement ou la suite d'une autre action, autrement efficace, celle de l'émigration des nationaux qui s'en vont au dehors apporter leur puissance de travail, constituer des entreprises agricoles ou industrielles, conquérir des marchés, ou même explorer des pays neufs pour les rattacher plus tard à la mère-patrie. Les variétés de ces émigrations sont nombreuses et personne ne confondrait par exemple, de nos jours, celle des Anglo-Saxons, celle des Allemands et celle des Italiens ; chacune correspond à l'état social de la race et produit aussi des effets particuliers qu'on devra faire connaître.

Puis l'observateur s'attachera à l'étude du courant inverse et de l'action exercée par les sociétés étrangères sur la race. Les deux mouvements sont liés, et un peuple qui voit diminuer ou même disparaître sa force d'expansion au dehors est naturellement destiné à subir l'invasion pacifique ou guerrière de ses voisins.

La qualité sociale des immigrants sera révélatrice du dynamisme du peuple étudié et des causes, favorables ou défavorables, de cette immigration. Avant la guerre de 1914, l'Allemagne avec ses 68 millions d'habitants, vivant sur un territoire de la même étendue que le terri-

toire français, et malgré son taux élevé de natalité, était devenue un territoire d'immigration ; elle sollicitait des travailleurs étrangers, qu'elle assimilait rapidement. La France elle aussi recevait un grand nombre d'immigrants dont le séjour sur son territoire produisait des effets sociaux fort différents. L'analyse sociologique permet de connaître exactement les raisons de ces différences.

Ici se ferme le cycle des observations directes à poursuivre sur la société étudiée : partout on a fait effort pour observer ce qui est *actuel* et *vivant*, pour saisir les manifestations multiformes de la vie. Quelle que soit la précellence de cette méthode, on constatera pourtant que la seule analyse de la vie sociale actuelle serait insuffisante pour donner l'explication totale des mécanismes démontés ou des pratiques relevées. A ce moment, mais à ce moment seulement, on se reportera vers le passé et on interrogera l'histoire, et, *à la lumière reçue de l'étude même du présent*, on sera capable de comprendre et d'interpréter les réponses de la science historique. Ainsi sera respectée la méthode scientifique qui veut que l'on aille du présent, du directement observable et du vivant au passé, au disparu, à ce qui ne peut être constaté que par des témoignages indirects [1].

Enfin, suivant les procédés des sciences, cette analyse méthodique devrait aboutir à une classification, à une détermination du rang de la société étudiée parmi les types sociaux antérieurement connus. Les naturalis-

1. Sur le rôle de la méthode historique, *vide infra* le chapitre suivant

tes classent les plantes et les animaux, les chimistes classent les éléments chimiques, la sociologie devra classer les sociétés humaines. Mais elle est encore trop jeune pour être capable de mener à bien pareille entreprise, qui supposerait d'ailleurs un accord sur l'élément classificateur.

Un proverbe italien demande au sage d'avoir la patience de laisser au temps le temps de faire son œuvre. Il doit suffire présentement au sociologue d'avoir analysé méthodiquement une société déterminée, en échappant au déplorable système des impressions subjectives ou des suggestions du sens commun et en utilisant au contraire un instrument que *d'autres* sociologues aussi peuvent manier, ne serait-ce que pour contrôler les résultats obtenus et les rapprocher *d'autres* conclusions que *d'autres* analyses auraient dégagées. C'est le magnifique bienfait de la recherche scientifique que de substituer le travail en collaboration, étendue dans l'espace et continuée dans le temps, aux systèmes des illuminations individuelles, sans rayonnement et sans lendemain.

Sur cette connaissance approfondie et comparée, un art politique rationnel peut être fondé, comme nous le montrerons dans la dernière partie de cet ouvrage ; il ne peut être interdit au sociologue de formuler, au terme de son enquête, les réformes qui lui paraissent de nature à mieux assurer le progrès et la prospérité de la race.

*
**

Tel est cet instrument d'analyse, qu'il faut avoir manié personnellement, pour en connaître les admirables ressources et la puissance d'investigation pénétrante.

La nécessité ultérieure de l'amender n'est, d'ailleurs, pas contestable et la sociologie, à l'instar de toutes les sciences, sera conduite à perfectionner ses instruments d'observation et ses méthodes ; pourtant, cette nomenclature rendra, telle quelle, de très précieux services aux sociologues qui, au lieu de porter sur elle un jugement prématuré, commenceront par s'en servir. Au surplus, cette nomenclature, complètement ébauchée et élaborée par F. le Play entre les années 1830 et 1850, a depuis ce moment subi les critiques et les retouches de deux générations de chercheurs et de sociologues.

Par les deux cent cinquante questions qu'il pose, le tableau de la Nomenclature embrasse l'ensemble des organes et des institutions principales d'une société ; il oblige à porter la lumière jusque dans les plus petits recoins de la vie sociale, il refrène les conceptions a priori, les partis pris, les explications imaginaires, il contraint à chausser « les souliers de plomb » de l'observation et de l'enquête, il discipline l'esprit. Enfin, il a le grand mérite de placer sous nos yeux *l'ensemble* des institutions d'une société, nous préservant ainsi de ce morcelage si favorable aux fausses interprétations et aux inductions hasardeuses ; il nous met constamment en face de *la société*, avec tous ses rouages et tous ses mécanismes, nous invitant toujours à nous demander si telle ou telle disposition psychologique que réclame ou développe telle pratique est compatible ou non avec le bon fonctionnement de la société tout entière.

On doit souhaiter que les jeunes sociologues, « pour se faire la main », commencent par dresser une pareille monographie, et ils seront sans doute étonnés des découvertes et des lumières dont elle deviendra pour eux le principe. Par elle, leur esprit s'élèvera à cette in-

telligence des répercussions lointaines, des connexions subtiles, sans laquelle on risque de tomber dans les erreurs les plus grossières. Souvent on entend recommander des remèdes qui, sous prétexte de guérir un mal constaté, inoculeraient au corps social des maladies autrement graves et incurables. Le sociologue ne doit jamais oublier que chaque institution sociale est solidaire de toutes les autres, qui lui envoient leur contribution, comme elle leur envoie la sienne.

Sur cette solidarité s'appuie la constitution de ces types sociaux, dont la connaissance nouvelle est certainement une des contributions les plus fécondes qu'ait fournies l'Ecole de la Science Sociale. Lorsque nous étudions l'activité des principaux peuples modernes, nous constatons la diversité des solutions données par les uns et par les autres à un même problème. Mais nous constatons aussi la parenté des solutions que donne un même peuple aux problèmes les plus différents. Le principe de cohérence les domines toutes. les habitudes sociales ne sont pas juxtaposées les unes aux autres, comme des pierres ; elle se pénétrent réciproquement et rayonnent autour d'un noyau central. Ainsi se marque de façon indélébile le caractère national.

Cette complexité merveilleuse et cette loi de cohéhérence ne doivent pas non plus être oubliées par le sociologue, qui désire comprendre vraiment le maniement du tableau de la nomenclature. Pour le classement des

1. *Intellectualisme et Sociologie*, par Paul Gemahling, dans la Nouvelle Journée, 1921. — On doit trouver là une raison nouvelle de défiance à l'égard des études isolées d'une question particulière, que n'ont pas précédées des études d'ensemble d'une société vivante. A défaut de ces analyses, l'auteur est exposé à accepter comme universelle et seule logique une solution qui se rattache en réalité à des contingences complexes de vie nationale.

vingt-quatre divisions, on a suivi l'ordre qui paraissait le plus logique, et semblablement, dans chaque division, on a cherché à présenter les faits suivant un classement méthodique, mais il est entendu que, conformément au principe du *circulus* qui est la règle invariable, à l'égard des phénomènes biologiques et psychologiques, tel fait, inscrit dans la troisième ou la cinquième division, ne peut devenir pleinement intelligible qu'après que l'enquêteur a dépassé la dixième ou la quatorzième. Maintes pages de ce livre tendent justement à démontrer que, dans la vie sociale, tout se tient et se relie, s'enchevêtre et s'emboîte. L'homme au travail y vient avec le corps de pensées et de doctrines qui guidait sa conduite au foyer familial où à la réunion électorale. Comme l'enquêteur ne peut poser et suivre qu'une question à chaque moment, il est contraint de suivre une série linéaire, mais suivant les circonstances, il aura intérêt à commencer par telle ou telle division de la nomenclature et en tout cas, une documentation suffisante sur l'ensemble est indispensable à l'intelligence de chaque partie.

Dans l'introduction des *Ouvriers Européens*, F. Le Play déclarait : « J'ai appliqué à l'observation des sociétés humaines des règles analogues à celles qui avaient dressé mon esprit à l'étude des minéraux et des plantes. J'ai construit un mécanisme scientifique ; en d'autres termes, j'ai créé une méthode qui m'a permis de connaître personnellement toutes les nuances de paix et de discorde, de prospérité et de souffrance que présentent, en Europe, les sociétés contemporaines. Le présent volume a pour objet de décrire et de justifier cette méthode [1]. »

1. t. Ier, p. x,

A vrai dire, l'appréciation à porter sur les conditions de prospérité ou de souffrance d'un peuple est plus délicate que ne pouvait le penser, en 1855, l'auteur des *Ouvriers Européens*. Néanmoins, il est exact qu'une véritable méthode scientifique pour l'étude des phénomènes sociaux venait d'être inventée et on eût sans doute rendu meilleure justice à son auteur, s'il n'avait lui-même compromis la diffusion de son enseignement par l'adjonction de conclusions sociales prématurées et rétrogrades, qui ne tendaient à rien moins qu'à arrêter l'humanité dans son perpétuel devenir [1].

1. Il faut distinguer avec soin, dans l'œuvre de F. Le Play, *la méthode* et *le système* et autant nous admirons la première, autant nous aurions à faire des réserves sur le second.

CHAPITRE X

Deux méthodes auxiliaires : la Statistique et la Méthode historique.

> La vérité est toujours plus ancienne que les opinions qu'on en a eues et ce serait ignorer sa nature de s'imaginer qu'elle ait commencé d'être au temps qu'elle a commencé d'être connue.
>
> PASCAL.

L'exposé de la méthode monographique serait incomplet, si on ne donnait ici quelques explications sur deux méthodes auxiliaires, dont la seconde surtout pourra rendre de précieux services et dont on a trop souvent compromis le bon renom, en les chargeant de tâches qui dépassent leur compétence.

Nulle science autre que la sociologie et l'économie politique n'a songé à utiliser les moyennes et les additions approximatives. Toutes les sciences d'observation doivent leur origine et leurs progrès à l'analyse exacte de petits faits, sur lesquels se concentre, pendant une longue période, l'attention du savant, et de cette réflexion persévérante sur un fait minutieusement observé jaillissent un jour les plus merveilleuses découvertes. La pomme de Newton n'est peut-être qu'une légende, mais elle est en tout cas le symbole d'une vérité qu'illustrent beaucoup d'exemples [1].

1. Cf. le cas bien connu des oscillations de la lampe de Pise conduisant Galilée à la découverte du mouvement diurne de la terre.

Il serait bien étrange que, seule parmi les sciences, la sociologie pût échapper à cette loi de méthode et de progrès, et si on pense qu'elle y échappe en effet, n'est ce pas plutôt parce qu'on la croit encore soumise au régime des « dissertations » et des « paraphrases », régime aussi opposé que possible au véritable esprit scientifique ?

En outre, les statisticiens, dans les choix qu'ils font des objets ou des actes à soumettre à leurs recensements, ne se guident pas d'après l'importance sociale du phénomène enregistré, mais d'après les possibilités de leur dénombrement plus ou moins facile : c'est ainsi qu'ils dressent les statistiques des naissances, des maria-

M. Branly découvrit la télégraphie sans fil, en réfléchissant sur certaines anomalies de la conductibilité électrique du tube à limailles et la vie de Pasteur fournit beaucoup de témoignages dans le même sens. La théorie d'Einstein est sortie des observations de Michelson.

Le 18 mai 1868, Jean-Baptiste Dumas, prononçant à l'Académie des Sciences, l'éloge de Michel Faraday, montrait le rôle des menus faits dans le progrès scientifique. « J'ai toujours trouvé que cette légende de la pomme qui tombe et qui révèle en tombant le principe de l'attraction universelle à Newton était l'expression populaire d'une vérité philosophique. Les grands phénomènes éblouissent plus qu'il n'éclairent.

« Dès les premiers âges de l'humanité, le feu a été connu; il y a près de trois mille ans que la forge ramollit le fer, et que ce métal éclate en vives étincelles; l'incendie a dévoré des forêts, des villes entières. Eh bien! ces brillantes combustions ont-elles enseigné à l'homme comment les combustibles brûlent ? Non ! C'est au mercure, à ce métal qui brûle sans lumière, sans chaleur sensible, qui exige de longs jours pour réaliser paisiblement des effets que le charbon ou le fer produisent avec éclat en quelques secondes, qu'il était réservé de fournir le principe de la combustion, dont la démonstration, donnée par Lavoisier, a produit dans le monde des sciences et dans celui des arts industriels la plus grande des révolutions...

« Ce qui fait marcher les sciences, c'est, le plus souvent, un détail presque insensible, observé avec des instruments délicats, mesuré avec précision, contrôlé et poursuivi dans ses conséquences, avec une logique patiente. Ceux qui croient que dans l'étude de la nature les grandes choses naissent des grandes occasions se trompent. Le germe d'une idée, comme celui des êtres vivants, reste invisible jusqu'à ce qu'il trouve son terrain et débute comme eux, faible, débile et caché. »

ges et des décès, des naissances d'enfants légitimes et des naissances d'enfants naturels, des condamnations pénales encourues, des tonnes de houille extraites, des quintaux de froment importés, etc, etc. Mais à côté de ces faits enregistrés, que d'autres sont négligés ! On connait approximativement le commerce extérieur d'un pays, mais on ignore son rapport avec le commerce intérieur et les consommations nationales. Et puis, dans les additions même qui ont donné les totaux, que de mélanges et de confusions, ou au contraire que de séparations arbitraires ! On réunit ce qui devrait être séparé, on sépare ce qui devrait être rapproché. C'est le régime par excellence de la duperie des étiquettes et des mots. Croit-on par exemple qu'une naissance illégitime ait aujourd'hui à Paris le sens social qu'elle comporte en Bretagne, ou encore pense-t-on qu'elle ait aujourd'hui en Bretagne la signification sociale qu'on lui attachait il y a 60 ans? J'ai déjà signalé ailleurs la supercherie coupable qui nous porte à décerner le titre de mariage à des unions qui ne ressemblent en rien, ni psychologiquement, ni moralement, ni socialement, aux unions que nos pères étaient habitués à désigner sous ce nom. On objectera qu'il faut tout de même donner un nom unique à des cérémonies extérieures identiques ; j'en conviens, mais du moins doit-on m'accorder aussi qu'il faut renoncer à comparer les chiffres des mariages en 1830 et en 1913 et que leur rapprochement n'a plus aucune valeur scientifique. De même les statistiques des décès font connaître le taux de mortalité, mais quel sens faut-il attacher à ce chiffre même? La statistique ne le dit point, ni ne fournit aucun moyen de le savoir. Les progrès de l'hygiène font décroître la mortalité, mais une épidémie la relève, comme le ferait aussi

l'accroissement de la natalité, puisque les enfants en bas âge sont plus exposés aux atteintes de la mort. Aussi bien est-ce seulement par des observations locales, couvrant une superficie très restreinte, comme un quartier, une commune, qu'on a pu se rendre compte des répercussions véritables des mesures d'hygiène et de salubrité sur la santé générale et la mortalité. Par elles et par elles seules, on a pu connaître les effets de la création d'une crèche ou d'une pouponnière sur la mortalité des enfants, de l'ouverture d'une usine sur la santé des adultes. On voit tous les jours les mêmes chiffres servir également aux interprétations les plus divergentes et ces divergences, loin d'être accidentelles, sont au contraire logiques et inhérentes à la méthode même, qui, par définition, est contrainte de s'en tenir à des signes extérieurs et s'interdit toute exploration dans le domaine des causes psychologiques et des fins

Cette interdiction est un défaut rédhibitoire aux yeux du sociologue ; puisque la vie sociale consiste tout entière en représentations, il faut connaître la nature de ces représentations, avant de se risquer à aucune interprétation des chiffres. J'ai signalé, dans un autre ouvrage, que le progrès des mœurs familiales en France aurait certainement pour effet de diminuer le nombre des mariages, mais d'autre part celui-ci diminuerait aussi si les mœurs familiales continuaient de se pervertir et de se désorganiser, puisque les adultes trouveraient qu'il ne vaut plus la peine de se marier et que l'union libre est encore préférable au mariage, même aisément dissoluble et conventionnellement stérile. De même le chiffre des condamnations pour ivresse publique s'accroîtrait sûrement en France, avec les progrès de la tempérance, et en sens inverse il tendrait vers zéro chez un

peuple où l'alcoolisme serait devenu très général et presque universel, puisque les pouvoirs publics n'auraient plus de raison de poursuivre un méfait que l'opinion commune trouverait naturel [1].

Aussi les véritables sociologues, ceux qui ont vraiment compris toute la finesse de l'observation sociologique, ont-ils parfaitement discerné l'impuissance de la statistique à étreindre cette réalité sociale qu'elle ne peut aborder que par la voie du dénombrement. « La statistique elle-même, écrit Gabriel Tarde, dans une page d'une admirable finesse, n'est qu'un pis-aller. Une statistique psychologique, notant les accroissements et les décroissements individuels des croyances spéciales, des besoins spéciaux, créés originairement par un novateur, donnerait seule, si elle était pratiquement possible, la raison profonde des chiffres fournis par la statistique ordinaire. Celle-ci ne pèse point, elle compte seulement, et ne compte que des actes, achats, ventes, fabrications, consommations, crimes, procès, etc... Mais ce n'est qu'à partir d'un certain degré d'intensité qu'un désir grandissant devient un acte, ou qu'un désir décli-

1. C'est ce qui est arrivé en France pour l'avortement, dont la très large diffusion a automatiquement amené l'impunité pratique, les textes du code pénal restant d'ailleurs inchangés.

Parallèlement une statistique stationnaire peut exprimer des réalités sociales fort différentes. Ainsi, par exemple, les statistiques de natalité en France pourraient rester à peu près invariables, pendant une période où la situation démographique marquerait cependant un réel progrès. Si l'on estime, comme j'en suis convaincu, que c'est par la bourgeoisie que doit commencer le mouvement de relèvement de la natalité et de réorganisation familiale, il se pourrait que la famille bourgeoise eût déjà entrepris de restaurer ses mœurs, à un moment où les milieux populaires, de beaucoup les plus nombreux, continueraient encore leur mouvement de chute : pendant cette période, les statistiques des naissances continueraient donc de fléchir.

nant démasque tout à coup et laisse agir un désir contraire, tenu en échec jusque-là. J'en dirai autant d'une croyance. Il importe beaucoup, en parcourant les ouvrages des statisticiens, de ne pas oublier qu'au fond les choses à mesurer statistiquement sont des qualités internes, des croyances et des désirs, et que bien souvent, à nombre égal, les actes chiffrés par eux expriment des poids très différents de ces choses. A certaines époques de notre siècle, le nombre des entrées dans les églises est resté le même pendant que la foi religieuse allait s'affaiblissant » [1].

Après ces observations si graves et si fondées, il parait assez vain de reprocher à la méthode monographique d'exposer ses adeptes aux surprises d'un échantillon mal choisi et qui ne serait pas représentatif du milieu social qu'on se propose d'étudier. J'ai déjà répondu à ce grief, en faisant remarquer que le choix de l'échantillon ne doit être fait qu'après une prise de contact avec l'en-

1. *L'Imitation*, p 116. — Il est curieux de constater que Le Play avait, cinquante ans auparavant, formulé le même grief, parce que lui aussi, maître incomparable, savait quelle est la trame véritable de la vie sociale. « Les statisticiens, dit il, ont été moins heureux encore dans les études qui se rattachent plus spécialement à la nature intime de l'homme, à l'appréciation des conditions sociales, à la comparaison des qualités morales et intellectuelles, et, en général, aux éléments qu'il faut prendre en considération pour constater la situation des populations ouvrières. Les causes de cette impuissance sont évidentes; les résultats officiels concernant l'ensemble d'un pays font abstraction de toutes considérations qui ne se rattachent qu'accessoirement au fait qui intéresse l'autorité publique; ils ne tiennent compte ni de la nature spéciale des individus, ni du caractère propre au milieu où ils vivent; les données officielles négligent donc les faits principaux que la science doit considérer quand elle veut arriver aux conclusions qui intéressent les existences individuelles ou les diverses catégories sociales. Ainsi en comparant, pour deux pays d'égale population, les crimes et les délits constatés par le relevé des jugements rendus par les tribunaux, on pourra être conduit à émettre, touchant la moralité relative des populations, des conclusions fort inexactes ».

semble du milieu et que d'autre part la méthode monographique signifie qu'on étudie *à fond* et dans tous ses détails la vie professionnelle et domestique de la famille choisie, mais elle ne signifie pas du tout qu'une seule famille sera étudiée, et il y a au contraire tout avantage à contrôler par une deuxième ou une troisième monographie familiale les renseignements obtenus de la première.



Des réserves semblables, appuyées d'ailleurs sur des raisons très différentes, paraissent devoir être formulées à l'égard de la méthode historique. Sur ce point aussi, la divergence est profonde entre l'Ecole Française de sociologie qui a chaudement recommandé, notamment par la plume de son chef, M. Emile Durkheim, la méthode historique, et l'Ecole de la Science Sociale qui a toujours soutenu que l'observation directe des phénomènes sociaux actuels devait précéder tout recours à l'enquête historique et même que celle-ci ne devait être poursuivie que par des sociologues spécialement avertis et expérimentés, parce qu'elle risquait de conduire à des inductions erronées.

« Une société, écrit M. Emile Durkheim, ne crée pas de toutes pièces son organisation ; elle la reçoit en partie toute faite de celles qui l'ont précédée. Ce qui lui est ainsi transmis n'est, au cours de son histoire, le pro uit d'aucun développement, par conséquent ne peut être expliqué si l'on ne sort pas des limites de l'espèce dont elle fait partie. Seules, les additions qui se surajoutent à ce fonds primitif et le transforment

peuvent être traitées de cette manière. Mais plus on s'élève dans l'échelle sociale, plus les caractères acquis par chaque peuple sont peu de chose à côté des caractères transmis. C'est, d'ailleurs, la condition de tout progrès... Pour pouvoir expliquer l'état actuel de la famille, du mariage, de la propriété, etc., il faudrait connaître quelles en sont les origines, quels sont les éléments simples dont ces institutions sont composées, et, sur ces points, l'histoire comparée des grandes sociétés européennes ne saurait nous apporter de grandes lumières. Il faut remonter plus haut.

« Par conséquent, pour rendre compte d'une institution sociale, appartenant à une espèce déterminée, on comparera les formes différentes qu'elle présente, non seulement chez les peuples de cette espèce, mais dans toutes les espèces antérieures... Cette méthode, que l'on pourrait appeler génétique, donnerait d'un seul coup l'analyse et la synthèse du phénomène. Car, d'une part, elle nous montrerait à l'état dissocié les éléments qui le composent, par cela seul qu'elle nous les ferait voir se surajoutant successivement les uns aux autres et, en même temps, grâce à ce large champ de comparaison, elle serait beaucoup mieux en état de déterminer les conditions dont dépendent leur formation et leur association. Par conséquent, on ne peut expliquer un fait social de quelque complexité qu'à condition d'en suivre le développement intégral à travers toutes les espèces sociales. La sociologie comparée n'est pas une branche particulière de la sociologie ; c'est la sociologie même, en tant qu'elle cesse d'être purement descriptive et aspire à rendre compte des faits » [1].

1. *Règles*, p. 169. — Ailleurs, M. Emile Durkheim compare la mé-

Joignant l'exemple au précepte, M. Emile Durkheim a consacré la plus grande partie de sa très laborieuse existence à analyser « les origines de la prohibition de l'inceste » et de l'organisation matrimoniale ainsi que « les formes élémentaires de la vie religieuse » et il était convaincu que nous ne pouvions comprendre le mécanisme de nos institutions sociales actuelles, si nous n'allions d'abord compulser les renseignements — pourtant bien superficiels ! — fournis par quelques voyageurs sur la vie sociale des tribus australiennes.

Ainsi le précepte méthodologique serait formel ; je demande pourtant la permission de m'insurger contre lui et de soutenir que la méthode historique ainsi comprise est, en dépit des hauts patronages qui la recommandent, anti-scientifique et décevante.

En premier lieu, il est contraire aux exigences d'une méthode exacte de mêler ensemble des exemples empruntés à des sociétés du passé, singulièrement différentes, le plus souvent, les unes des autres, et M. Lévy Brühl avait raison de signaler [1], après Kant ces « nichées de sophismes » que recouvrent des rapprochements, entre des usages, des rites, des pratiques, des inscriptions empruntés à des sociétés que séparent les immensités du temps ou de l'espace, parfois des deux ensemble. En de telles comparaisons, l'auteur n'est que trop exposé à substituer sa psychologie personnelle à celle des sociétés qu'il prétend étudier. Comme l'a noté

thode historique au microscope : elle révèle les fragments d'une institution sociale, en nous permettant de suivre la genèse dans le temps. (Réponse à une enquête de *Documents du Progrès*, février 1908).

1. *La Morale et la Science des Mœurs*, p. 117, 120.

M. Dominique Parodi, c'est un sophisme que de dire que « les mêmes effets proviennent des mêmes causes » et s'il est vrai que les mêmes causes produisent les mêmes effets, il est vrai aussi « que les mêmes effets peuvent être produits par des causes forts différentes, la mort, par exemple, par des maladies fort différentes, ou une même somme arithmétique par des combinaisons fort diverses d'unités. Pourquoi n'en serait-il pas de même des variations juridiques ou des règles éthiques ou du nombre des suicides? »[1] Avec sa circonspection habituelle, le distingué professeur ne fait ici que poser une question, mais on peut affirmer, que les choses se passent en effet comme il les suppose possibles et ou en trouverait des preuves dans les ouvrages de M. Emile Durkheim lui-même, qui a signalé qu'une même formule verbale peut avoir des significations fort différentes, comme le démontre par exemple l'adage bien connu *pater is est quem nuptiæ demonstrant*, adage qui en droit romain servit, à son origine, à affirmer les droits absolus, y compris le droit de rejet et le *jus vitæ necisque*, du mari sur le nouveau-né et qui, de nos jours, est surtout utilisé pour affirmer les obligations de la puissance paternelle et les droits de l'enfant.

Le recul de l'histoire favorise toutes les duperies, si l'on n'est pas muni des moyens de contrôle que seule l'étude des sociétés actuelles peut mettre à la disposition du sociologue informé.

A vrai dire, la connaissance des institutions originaires de travail, de propriété, de famille, de pouvoirs publics n'est pas plus nécessaire pour l'intelligence de ces institutions similaires, dans les sociétés modernes,

1. *Op. cit.*, p. 159.

que la connaissance des anciens instruments dont on se servait, il y a trente ou quarante siècles, pour labourer la terre, moudre le grain ou filer la laine, n'est indispensable pour comprendre le fonctionnement de nos charrues à multiples socs, de nos minoteries ou de nos tissages mécaniques. Pas plus qu'il n'est démontré que le mécanicien qui dirige une locomotive *compound* perfectionnée ait besoin de connaître la genèse de la première locomotive et de tous les perfectionnements ultérieurs pour comprendre l'utilité de chacun des rouages de sa puissante machine, pas davantage n'est-il nécessaire au sociologue de connaître l'état primitif d'une institution sociale étudiée et des innombrables modifications apportées au cours des âges, pour comprendre sa raison d'être, les services qu'elle rend, les effets qu'elle produit, les institutions annexes qu'elle suppose ou réclame.

Les générations humaines n'acceptent pas plus de s'embarrasser des outillages ou des mécanismes sociaux du passé, lorsqu'ils ne leur sont plus serviables et utiles, qu'elles ne s'embarrassent des outils et des instruments de bois ou de fer que des inventions ont rendus désuets et inutiles. Dans les deux cas l'accoutumance, l'apathie, la routine peuvent favoriser un conservatisme exagéré, mais dans les deux cas aussi celui-ci ne peut résister indéfiniment à l'érosion du courant nouveau des expériences quotidiennes et avantageuses ou du moins jugées telles. Qu'on veuille bien réfléchir un instant à la rapidité de notre évolution sociale, rapidité qui n'est pas moins grande que celle des transformations de notre technique industrielle. Il y a moins de quarante ans, le divorce était inconnu en France et en 1921 on en compta 32.557. On connait aussi l'effondre

ment de notre natalité et la multiplication des avortements en l'espace d'une génération. A un autre point de vue, que de changements survenus dans l'organisation politique des Etats de l'Europe occidentale, depuis soixante ans! Quelques décades ont suffi pour rompre une tradition monarchique de plusieurs siècles. De même le vote des femmes, que presque personne, il y a moins de quarante ans, ne songeait à réclamer est devenu une institution quasi universelle, pratiquée déjà par plus de cent trente huit millions de femmes, et nous l'aurions aussi adopté en France, si les imbroglios de notre politique intérieure ne nous en avaient détournés.

On pourrait multiplier à l'infini les exemples; la constatation serait toujours identique: une institution sociale quelconque ne se maintient et ne se perpétue que par l'appréciation *directe, quotidienne et renouvelée* des services qu'elle rend, des avantages qu'elle procure, des relations harmonieuses qu'elle entretient avec les institutions latérales qui l'utilisent, la complètent ou la servent. Les cristallisations de pensées, de désirs, de tendances, de résolutions auxquelles elle correspond ne sont pas, par elles-mêmes, loin s'en faut, indéfiniment stables; mais aussi longtemps qu'elle demeure, on peut être assuré qu'elle trouve dans les « représentations » psychiques l'explication suffisante et complète de son maintien et de sa durée [1]. La loi du

1. On peut prendre pour justifier cette proposition l'exemple, unique d'ailleurs, et dont on a beaucoup abusé, pour la contredire : celui du repos dominical. « Qui pourrait comprendre, dit-on, la raison pour laquelle nous cessons de travailler un jour sur sept, si on ne savait les origines mosaïques de la prescription du repos sabbatique? » D'abord on peut remarquer qu'on a tout de même substitué, pour le repos un autre jour à celui primitivement choisi : et cette substitution

moindre effort en vue d'un rendement donné ne régit pas moins la vie sociale tout entière qu'une de ses parties, la vie économique, et si elle fut toujours observée de l'homme un peu civilisé, parce qu'elle s'appuie à la fois sur sa raison et sur son intérêt, il est plus certain encore qu'on n'a pas à en craindre la violation de la part de nos sociétés modernes, qui sont loin d'exagérer l'esprit de tradition et bousculent parfois, avec une désinvolture puérile, jusqu'aux plus judicieuses traditions du passé.

On se trompe donc, lorsqu'on attribue à des origines étranges et lointaines la persistance de certaines de nos règles sociales les plus élémentaires, et si nous continuons à prohiber l'inceste, ce n'est pas du tout parce que, aux temps les plus reculés, nos ancêtres éprouvèrent un sentiment d'effroi à la vue des effluves du sang menstruel et à cause de « cette superstition grossière qui faisait attribuer au sang toute sorte de vertus surnaturelles », si bien qu'on n'en pouvait tolérer le contact entre membres du même clan. Eussent ils été insensibles à ces sentiments d'effroi que notre attitude serait la même, parce que la raison profonde de notre prohibition de l'inceste — et de la leur — est ailleurs. Elle se trouve dans l'impossibilité de concilier l'organisation de la vie familiale avec un système de relations sexuelles licite entre ascendants et descendants, ou entre collatéraux vivant sous le même toit et la même *patria potes-*

est déjà quelque chose. En outre, il faut croire que cette cessation de travail un jour sur sept répond assez exactement à nos besoins variés et à nos désirs profondément ressentis, puisque nos sociétés modernes, que le respect des traditions religieuses ne préoccupe pas de manière exagérée, n'ont songé ni à diminuer ni à accroître le nombre des jours fériés, mais se sont plutôt employées à rendre plus effectif pour tous le repos dominical.

tas, et aussitôt qu'on commença à « discipliner le gorille » et à lui faire comprendre ses responsabilités vis-à-vis de la femme qu'il avait rendue mère, il fallut adjoindre d'autres disciplines complémentaires, sans lesquelles toute organisation familiale était impossible[1]. Quelque place qu'aient tenue les représentations religieuses dans l'économie de la vie sociale des sociétés primitives, on se rend incapable d'en comprendre la genèse et la durée, si on ne les rattache à des avantages sociaux directement constatés et appréciés, car autrement le hasard et le caprice en eussent seuls fourni les éléments et on ne voit pas pourquoi elles auraient été favorables plutôt que contraires aux intérêts de la race, ni surtout pourquoi on eût persévéré à les maintenir.

Qu'on y prenne garde. L'usage de la méthode historique, qui ne s'appuie pas sur une connaissance préalable de *l'actuel* et du *vivant*, risque de conduire à une double méprise et on est exposé à ne comprendre ni le présent, ni le passé[2]. Sans doute le présent est la suite

1. A cette raison permanente, éternelle pourrait-on dire, est venue s'adjoindre à notre époque une raison qui peut-être n'existait pas autrefois et en tout cas, était inaperçue, celle des inconvénients physiologiques de l'union entre consanguins rapprochés et ces inconvénients semblent si incontestables que la législation du pays le plus novateur, les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, reprend aujourd'hui la prohibition du mariage entre cousins germains que certains pensaient attribuer à des survivances religieuses irraisonnées. Ce petit incident, auquel beaucoup d'autres pourraient être joints, mériterait une méticuleuse analyse qui montrerait sans doute que les hommes que Fr. W. Fœrster appelle « les grands connaisseurs du cœur humain » étaient par surcroît de très utiles serviteurs de la santé physique, à une époque où les connaissances scientifiques étaient encore rudimentaires.

2. Il est fort douteux que l'étude sur « les formes élémentaires de la vie religieuse » donne une exacte intérprétation de la pensée religieuse des tribus australiennes ; en tout cas elle donne certainement une interprétation erronée de la pensée religieuse contemporaine et ce n'est

du passé, mais d'un côté il convient de faire très large la part des inventions, des innovations et de la liberté, et, d'un autre côté, ce passé ne nous est intelligible que par le chemin du présent et après les expériences et les leçons du présent. Que penserait-on du chercheur qui ferait de la paléontologie sans avoir étudié la zoologie, et de celui qui aurait la prétention d'étudier le cheval arabe tel qu'il vivait il y a quinze siècles, avant d'observer, dans nos meilleures écuries anglaises ou françaises, les caractères de ses descendants les plus authentiques ? Ce que tout le monde jugerait illogique et antiscientifique en histoire naturelle ne l'est pas moins en sociologie : si l'étude des phénomènes sociaux a pu devenir une véritable science, ce n'est qu'à condition de se soumettre docilement aux exigences de toute recherche scientifique, qui sont d'aller du connu au moins connu ou à l'inconnu, du présent au passé, du vivant au disparu. La lumière des enseignements que nous aura donnée l'étude approfondie des institutions des sociétés actuelles nous est indispensable pour comprendre exactement les institutions des sociétés anciennes : nos problèmes nous éclairent sur leurs problèmes,

pas du tout la société que le fidèle prie et adore, sans s'en douter. Cf. en outre la critique de M. Alfred Loisy déjà citée, les observations de M. Dominique Parodi et de O.-L., *La religion de l'Humanité*, dans *Nouvelle Journée*, 1er juin 1920.

A l'époque, où la loi de Séparation des Eglises et de l'Etat, du 9 décembre 1905, était en discussion au Parlement, M. Emile Durkheim avait soutenu que cette loi « en donnant plus d'autonomie aux laïcs sortirait l'Eglise de la situation anormale où elle était et déchaînerait les causes de différenciation muselées depuis des siècles ». Une analyse directe de la pensée religieuse des catholiques eût révélé au savant professeur que ce déchaînement n'était nullement souhaité par les fidèles, pas même par ceux qui ont parfois le plus souffert des atteintes portées à la liberté légitime de leurs recherches scientifiques. — Cf. notre étude, *Quinze années de Séparation*, p. 35.

nos difficultés nous font comprendre les leurs, et le commerce prolongé avec nos représentations nous permettra d'interpréter, par transposition, les représentations dont ils ont vécu.

On objecte qu'à ce compte nous sommes condamnés à tourner dans un cercle vicieux, puisque nos institutions et nos représentations, loin d'être inhérentes à notre nature, n'ont été possibles que grâce aux efforts et au labeur des générations qui nous ont précédés. Ce serait sortir du cadre de cette étude que de discuter ce problème de la connaissance : à quelque solution qu'on se rallie, force nous est toujours de partir de l'état psychologique qui est le nôtre et il s'agit seulement de savoir si nous nous contenterons, avant de nous lancer vers les explorations du passé, de la connaissance vulgaire du présent ou si nous nous assurerons l'avantage d'une connaissance méthodique et ordonnée. Il semble qu'il n'y ait pas à hésiter.

Au surplus, F. Le Play avait aussi remarqué qu'il existe encore à la surface de la Terre des sociétés dont le type social se rapproche de celui de sociétés anciennes disparues ; quelle ne sera pas la supériorité d'une étude directe si elle est faite par un sociologue, atteignant la vie actuelle, sur une étude indirecte d'un passé évanoui [1] !

1. « Tous les âges du monde social revivent au temps actuel : pour devenir maîtres de la science sociale, nous ne sommes donc pas tenus absolument de déchiffrer des manuscrits ou de recourir aux historiens. Nous pouvons recueillir dans nos voyages les matériaux épars de la science, puis les assembler à l'aide de notre propre raison ». *Ouvriers Européens*, t. I, p. 14.

A ce propos, je dois mettre en garde contre les renseignements fournis par les voyageurs et explorateurs. Ceux-ci peuvent avoir de bonnes intentions et le sens du pittoresque, mais la lecture même de leurs récits suffit le plus souvent à montrer combien ils sont étrangers aux

Pour toutes ces raisons et plusieurs autres qu'il serait superflu d'énumérer ici [1], il appert que la méthode historique ne saurait être pour le sociologue qu'une méthode auxiliaire et d'appoint. Il doit d'abord s'attacher à bien observer et à bien connaître le vivant, l'actuel ; lorsque malgré tout des obscurités demeurent, il interrogera le passé et lui demandera le moyen de les dissiper. *Loin de moi la pensée de dénigrer la valeur des études historiques* ou d'en contester la nécessité ; les morts parlent en nous, mais, ainsi que l'attestent de dures expériences récentes de nos sociétés modernes, leurs paroles ne sont entendues que par les oreilles préparées à les recevoir, et quelle autre préparation serait accessible que la connaissance, aussi poussée que possible, des institutions actuelles que nous pratiquons, et des résultats, satisfaisants ou médiocres, auxquels elles nous conduisent?

études sociologiques et on ne saurait assez prémunir les esprits contre les dangers de ces prétendues enquêtes par personne interposée et non qualifiée. De même qu'on jugerait sévèrement l'homme qui voudrait étudier la paléontologie avant d'avoir appris la zoologie, de même on penserait peu de bien du médecin, qui prétendrait connaître la maladie du sommeil ou les maléfices de la mouche tsé-tsé, en lisant les relations des voyageurs ! Pourquoi le sociologue prendrait-il des libertés que se refusent ses confrères des autres sciences?

1. On pourrait ajouter par exemple que le maniement de cette méthode historique risque de devenir à peu près impossible ; en effet, on nous prévient que « pour juger du sens dans lequel se développent les événements », il faut se garder « de comparer ce qui se passe au déclin d'une espèce vieillie » avec ce qui se produit au début d'une espèce jeune. Mais on ne nous donne aucun moyen de déterminer l'âge des sociétés.

QUATRIÈME PARTIE

La fonction véritable de la sociologie dans la direction de la conduite

---

CHAPITRE XI

Les illusions et les prétentions.

> La morale et la science ont leurs domaines propres qui se touchent, mais ne se pénètrent pas... Il ne peut pas y avoir de science immorale, pas plus qu'il ne peut y avoir de morale scientifique.
>
> Henri Poincaré.

Lorsque le sociologue a achevé l'étude analytique d'une société ou d'une institution déterminées, lorsqu'il a complété son étude par la comparaison et abouti à la classification, on peut dire qu'il a achevé sa tâche de savant : sous réserve des contrôles et des rectifications ultérieures, la loi du phénomène social observé est connue grâce à lui ; on sait que, toutes les fois que tels éléments antécédents seront réunis, tels conséquents suivront. A vrai dire, si, comme nous le croyons et l'avons exposé, la science des sociétés humaines n'est pas toute la science de ces sociétés, et si l'on ne doit

jamais oublier la mobilité extrême des représentations sous l'action de l'esprit, toujours employé à lancer en circulation des inventions et des doctrines nouvelles, le champ des prévisions sera assez limité[1]. Mais comme les sociétés sont des ensembles massifs dont la structure ne se modifie que lentement et que nul de nous ne songe à prédire l'état social des sociétés qui existeront dans deux ou trois mille ans, ni-même dans deux ou trois siècles, c'est déjà quelque chose et ce serait même beaucoup que de savoir comment se nouent de notre temps et sous nos yeux les phénomènes sociaux dont nous sommes les témoins et si souvent les victimes, et quels moyens nous possédons pour agir sur les forces sociales, pour les incliner dans la direction favorable à la prospérité et au progrès des peuples.

Sans doute les philosophes, les savants, et plus spécialement ici les deux fondateurs de la sociologie[2] nous

1. Sur le commentaire de ce principe, cf. d'excellentes pages de M Gustave Belot dans son très suggestif ouvrage, *Etudes de morale positive*, 2e éd. Paris, Alcan, 1922. t. Ier.

2. « L'esprit humain doit procéder aux recherches théoriques, en faisant complètement abstraction de toute considération pratique, car nos moyens pour découvrir la vérité sont tellement faibles que, si nous ne les concentrions pas exclusivement vers ce but, et si, en cherchant la vérité, nous nous imposions en même temps la condition étrangère d'y trouver une utilité pratique immédiate, il nous serait presque impossible d'y parvenir. « A. Comte, *Cours de philosophie positive*, 2e leçon, 4e édition, Paris Balllière et Fils, 1877, p. 53. Cette leçon est, pour une large part, consacrée à cette démonstration. « Ce sont les belles spéculations des géomètres grecs sur les sections coniques qui, après une longue série de générations, ont, en déterminant la rénovation de l'astronomie, réussi à conduire finalement l'art de la navigation au degré de perfectionnement qu'il a atteint dans ces derniers temps ».

F. Le Play est aussi pressant : « La fécondité actuelle des sciences physiques tient surtout à ce que désormais leur but principal est d'étudier et de coordonner les faits compris dans leur domaine. Il est même à remarquer que les applications utiles qu'elles comportent ne se sont multipliées qu'à dater de l'époque encore récente où les sa-

recommandent avec insistance de cultiver la science pour elle-même, et dans un dessein entièrement désintéressé, et l'événement a maintes fois justifié cette judicieuse recommandation. Toutefois, l'esprit humain ne consent jamais à se détacher entièrement des applications pratiques des connaissances qu'il acquiert, et s'il est vrai, comme on l'affirme, que l'homme soit essentiellement un animal fabricateur, si bien que son intelligence serait naturellement tendue vers l'action beaucoup plus que vers la connaissance, on conçoit que la question se soit vite posée des services que peut rendre la sociologie. Au surplus elle fut posée par Auguste Comte lui-même, qui concevait, au profit de cette science nouvelle les plus hautes ambitions et donnait, comme

vants, sans se préoccuper en rien de cette utilité, sans idées préconçues et sans arrière-pensée, se sont dévoués d'une manière exclusive à l'observation. Beaucoup de faits ainsi constatés se classent d'abord dans les répertoires scientifiques pour mémoire et comme de simples objects de curiosité, mais, à un jour donné, en présence de quelque nécessité de l'époque ou par l'inspiration d'un esprit ingénieux, les faits les plus insignifiants en apparence deviennent le principe de découvertes considérables. Que d'exemples l'on pourrait citer déjà à l'appui de cette assertion! La déviation imprimée par l'électricité à l'aiguille aimantée n'a d'abord donné lieu qu'à de curieuses expériences de cabinet: le besoin de communications rapides en a fait sortir de nos jours le télégraphe électrique. Depuis longtemps les chimistes mentionnent comme une particularité à peine digne d'attention que la lumière solaire fait instantanément passer du blanc au noir le chlorure d'argent: rapprocher de quelques réactions chimiques ce singulier phénomène vient de conduire à une invention aussi féconde qu'inattendue, la photographie. La même méthode appliquée à la science sociale produira, à l'aide du temps, des conséquences analogues. Les théories et les conclusions qu'on a voulu si souvent fonder sur de simples hypothèses surgiront naturellement de faits judicieusement observés et convenablement classés. Réunis d'abord sans esprit de système, combinés les uns avec les autres, rapprochés des conditions que révèle l'aspect général de nos sociétés, discutés enfin par des esprits sagaces ou par des hommes d'Etat expérimentés, ces faits produiront, ainsi que l'histoire des sciences autorise à le penser, les résultats les plus utiles et les plus imprévus ». (*Ouvriers Européens,* Appendice, p. 28).

on le verra, le commentaire le plus extensif à sa formule célèbre : « savoir pour prévoir, afin de pourvoir ».

Par un étrange destin, la sociologie fut invitée en effet, dès ses débuts à remplir auprès des sociétés humaines les fonctions les plus élevées : répudiant pour elle le service ordinaire et pourtant fort honorable que rendent aux hommes les autres sciences, maints sociogues la jugèrent qualifiée pour devenir la grande directrice de la conduite aussi bien des sociétés que des individus. Elle dirait le bien, comme les tribunaux disent le droit, et en un temps où les croyances religieuses avaient fléchi et où la métaphysique semblait périmée, c'eût été une grande force que de pouvoir appuyer la morale et la politique sur les seules démonstrations de l'esprit positif, appelé, au dire de quelques-uns, à substituer son pouvoir dans la cité à celui des religions.

L'apparition de la sociologie coïncidait justement avec l'épanouissement du scientisme, et quelle science eût été plus qualifiée qu'elle pour en épouser les prétentions ? Pendant un siècle, on avait cru avec les physiocrates et les économistes libéraux à la coïncidence entre l'intérêt général et l'intérêt particulier [1], et cette agréable conviction avait, pourrait-on dire, supprimé le problème

1. Je demande qu'on veuille bien excuser ici cinq courtes citations, qui expliquent mieux, à mon sens, *la Crise morale des Temps nounouveaux* que ne le feront jamais beaucoup de vains discours.

« Les hommes ne cherchent qu'à se tromper et à se surprendre depuis le matin jusqu'au soir ; ils aspirent continuellement à fonder leur abondance sur la ruine de leurs voisins, et néanmoins, tout en cherchant leur intérêt particulier, en acquérant la richesse, ils forment en même temps, bien que ce soit ce à quoi ils songent le moins, le bien général ». Boisguilbert, *Dissertation sur la nature des richesses, de l'argent et des tributs*).

« Il est de l'essence de l'ordre que l'intérêt particulier d'un seul ne puisse jamais être séparé de l'intérêt commun de tous, et c'est ce qui arrive sous le régime de la liberté. Le monde va alors de lui-même. Le désir de jouir imprime à la Société un mouvement qui devient

moral. Mais le jour où de dures expériences obligeaient à abandonner une doctrine aussi rassurante et montraient la réalité trop certaine de ce problème, il était logique que la sociologie se mît au premier rang des sciences qui s'offraient à diriger l'humanité, en fondant la morale et en supplantant les religions. Elle n'eut

une tendance perpétuelle vers le meilleur état possible ». (Mercier de la Rivière).

« Si le souci du bien public, au lieu de l'hostilité privée, devenait le mobile des actions des individus dans un Etat bien gouverné, je pense que cela gâterait tout... Si un peuple devenait tellement désintéressé, il serait impossible de le gouverner, car chacun négligerait son propre intérêt pour ne s'occuper que du bien public, le législateur s'égarerait. A quoi aboutirait-il? Tandis que sachant que les hommes, principalement dans le domaine de l'activité économique, songent à leurs intérêts propres, il sait, s'il est perspicace, quels sont les conséquences, les effets des mesures qu'il prend, des arrêts qu'il édicte ». (James Stuart, *Principes d'Economie Politique.*)

« En dirigeant son industrie de manière que son produit ait le plus de valeur possible, l'individu ne pense qu'à son propre gain; en cela comme en beaucoup d'autres cas, il est conduit par une main invisible à remplir une fin qui n'est nullement dans ses intentions, et ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus mal pour la société que cette fin ne se trouve pas dans les desseins de l'individu; tout en ne cherchant que son intérêt personnel, il travaille bien plus sûrement pour la société que s'il avait eu pour but de travailler pour le bien général. Il est vrai que cette belle passion n'est pas très commune parmi les marchands, et qu'il ne faudrait pas de longs discours pour les en guérir ». (Adam Smith, *la Richesse des Nations*, 1776.)

Plus tard Frédéric Bastiat ne se lassera pas de célébrer dans ses *Harmonies économiques*, cette coïncidence de l'intérêt personnel et de l'intérêt collectif. « C'est un merveilleux spectacle, dit-il, que celui de l'intérêt privé réalisant sans cesse ce qu'il voudrait éviter. »

Quand en songe que plusieurs générations ont été tout imprégnées de cet enseignement et que celui-ci ne s'est vu supplanter que par le scientisme des Renan, des Berthelot et des Taine, diffusé par la littérature, le journal et l'école, il me semble qu'on n'a plus à s'étonner de l'acuité de la crise morale au milieu de laquelle se débattent nos sociétés contemporaines et on est plutôt surpris, quand on mesure les lourdes responsabilités des Enfants de l'esprit nouveau et des Enfants de la Tradition, qu'il se trouve encore tant de braves gens, disposés à travailler durement pour mener une vie modeste en élevant de nombreux enfants et en payant honnêtement leurs impôts. Aussi bien le nombre de ces braves gens va-t-il rapidement décroissant, et, avec de pareilles doctrines, cela aussi est logique.

garde d'y manquer. On connaît la fermeté des affirmations d'Auguste Comte en la matière, elles sont la pièce maîtresse du positivisme même. On les trouvera résumées dans les 57ᵉ et 60ᵉ leçons de son Cours de Philosophie positive, spécialement consacrées à exposer l'action civilisatrice nécessaire de « la philosophie positive ».

« Dans l'universelle fluctuation inhérente à l'anarchie actuelle où, faute de principes suffisants, les plus indispensables notions peuvent être ouvertement contestées, rien ne saurait donner une juste idée de l'énergie et de la tenacité que devront acquérir, à tous égards, les règles morales, lorsqu'elles pourront ainsi reposer convenablement sur une irrécusable appréciation de l'influence réelle, directe ou indirecte, spéciale ou générale, que l'existence humaine, soit privée, soit publique doit habituellement recevoir de nos actes et de nos tendances quelconques successivement jugés d'après l'ensemble des lois de notre nature, à la fois individuelle et sociale. Cette détermination positive ne laissera plus aucun accès essentiel à ces faciles subterfuges par lesquels tant de sincères croyants éludent journellement, à leurs propres yeux comme à ceux d'autrui, la rigueur des prescriptions morales depuis que les doctrines religieuses ont perdu leur principale efficacité sociale, sous l'irrévocable décadence du pouvoir correspondant. L'intime sentiment de l'ordre fondamental doit alors acquérir, à tous égards, d'après la conséquence nécessaire de tout le développement spéculatif, une intensité susceptible de persister spontanément au milieu des plus orageuses perturbations.[1] »

1. *60ᵉ leçon*, Baillière et fils, 1871, 4ᵉ édition, p. 737.

Ainsi nous sommes assurés que, grâce au positivisme, les plus orageuses perturbations ne pourront plus prévaloir contre l'intime conviction morale et les règles de la conduite sont définitivement établies et seront aisément respectées[1].

F. Le Play eut des prétentions beaucoup plus modestes et surtout l'évolution de sa pensée l'amena très vite à reconnaitre le rôle des morales religieuses dans l'économie de la conduite et la discipline des volontés; mais lui aussi pensa que la science sociale devait mettre fin aux insolubles discussions d'ordre moral et social. « La science sociale, écrit-il en 1855, est restée dans l'état d'impuissance qui a caractérisé la première période des sciences naturelles; elle se compose surtout de systèmes qui se révèlent en général par l'antagonisme mutuel de leurs auteurs, en sorte qu'il est vrai de dire que cette science a pour ennemis les plus ardents ses propres adeptes. Les débats concernant l'organisation du travail, de la propriété, des échanges, sont presque aussi épineux que l'étaient, pendant les derniers siècles, ceux qui concernaient la transmutation des métaux, la panacée universelle, la phlogistique, etc, ils s'éteindront sans retour possible, comme ces classiques controverses, sous l'influence de la méthode expérimentale ».

1. Auguste Comte constata un peu plus tard que la docilité effective n'est pas toujours la conséquence inévitable de l'adhésion de l'intelligence, et il fonda aussi la Religion de l'Humanité, chargée de disposer les cœurs et de cultiver les sentiments altruistes Par cette institution, Auguste Comte témoignait qu'il connaissait mieux le cœur humain que la nature véritable des religions et l'événement a montré que les disciples les plus capables de poursuivre son œuvre scientifique étaient refractaires aux prédications de sa religion.

F. Le Play n'eût pas sans doute, même à cette époque, souscrit à l'opinion de ceux qui prétendaient tirer de la science sociale une morale et la finesse de ses analyses le préservait des négations massives du positivisme; toutefois il faut reconnaître que ses conclusions se rapprochaient singulièrement de cette limite, puisqu'il ne doutait pas qu'on ne pût tirer de cette science nouvelle un ensemble de règles concernant la conduite des individus, des familles et de la société.

Il lui parut que la notion de paix sociale et de prospérité constituait un critère scientifique de la valeur sociale des actes et des institutions, et qu'on pouvait en s'appuyant sur elle, connaître les lois de fonctionnement des groupements humains. De même que la médecine s'appuie sur la notion de santé et de fonctionnement harmonique des différents organes du corps humain, pour dégager les besoins de chaque organe et les lois qui le régissent, de même qu'on connaît les lois de la végétation du froment, en constatant les rendements en paille et en grains suivant les conditions de climat, de terrain, d'engrais et de culture, de même le sociologue serait en état de connaître les besoins et la fonction de chaque institution et les conditions de la santé sociale.

A vrai dire la notion de paix sociale et de prospérité est loin d'être simple et elle est même singulièrement touffue. Il est des paix mauvaises, *pax mala*, et des guerres salutaires, *bellum bonum*, et les naïvetés, soit dit en passant, de *certains* pacifistes à courte vue n'y changeront rien. D'autre part, il est bien des manières d'entendre la prospérité et on peut croire que le mot est tout chargé de métaphysique. F. Le Play avait trop l'esprit scientifique pour ne pas voir que la position qu'il choi-

sissait lui interdisait de faire appel à aucun principe extrinsèque à sa science même ; par cet extrinsécisme, on fût retombé dans l'ornière dont il s'agissait de sortir et on eût renoncé à doter l'esprit humain d'une science sociale formulant, dans l'autonomie de ses méthodes, des jugements sur les phénomènes sociaux.

F. Le Play eut la claire notion de la difficulté doctrinale du problème à résoudre, et ce n'est pas un mince mérite, à une époque où la critique des sciences n'avait pas encore ébauché la grande œuvre dont les hommes de notre génération ont été les témoins et les bénéficiaires. « Sans doute, écrit-il, la convenance de rapprocher toujours les faits matériels de considérations appartenant à l'ordre moral donne lieu à quelques difficultés spéciales ; mais cet obstacle est moins difficile à franchir que ne l'ont été ceux dont l'esprit humain a triomphé dans d'autres genres de recherches. Pour prévenir toute controverse sur les règles de morale et de justice d'après lesquelles les faits seront appréciés, il convient d'écarter les considérations secondaires pour s'attacher aux principes primordiaux adoptés par les nations civilisées. Ainsi, en ce qui concerne la constitution de l'industrie et la direction à donner au gouvernement des classes ouvrières, on ne se croira pas autorisé à trancher les questions conformément à des idées préconçues touchant la liberté des transactions, la fixation des salaires, l'intervention de l'Etat, l'association des travailleurs ou tout autre principe exclusif d'organisation sociale : mais on n'hésitera pas à constater que de deux systèmes sociaux mis en pratique dans des conditions analogues, le meilleur est celui qui garantit le mieux la moralité et le bien-être des familles, ainsi que l'affection mutuelle des maîtres et des ou-

vriers. Afin qu'aucun vague ne puisse subsister sur ces appréciations, on prendra pour mesure de la moralité et du bien-être certains faits dont l'importance est universellement reconnue. On affirmera, par exemple, qu'une famille est placée dans de bonnes conditions lorsque son chef, modéré dans ses goûts, juste et affectueux envers ceux qui dépendent de lui, trouve dans un travail régulier des moyens assurés de subsistance : lorsque la femme, fidèle à ses devoirs d'épouse et de mère, fait régner l'ordre et la propreté dans l'habitation et dans les vêtements ; lorsque les enfants sont respectueux envers leurs parents ; lorsque tous enfin accordent aux vieillards, aux infirmes et aux malades, le respect, l'affection et les soins qui leur sont dûs. Tout système nouveau d'organisation qui compromettrait la sécurité de la famille ou qui tendrait à affaiblir ces vertus acquises, sera considéré comme défectueux, alors même que, sous d'autres rapports, il se montrerait conforme aux tendances générales de la civilisation »[1].

J'ai tenu à reproduire intégralement cette très curieuse page ; si on la lit avec un esprit critique, on y trouve que les postulats d'ordre moral sont ce qui y manque le moins et il n'apparait pas que F. Le Play soit jamais revenu sur la question. Il s'est toujours contenté de la définition de la prospérité qu'il avait donnée dans son premier ouvrage, *les Ouvriers européens*. « J'appelle prospères les sociétés où la paix règne, sans un recours habituel à la force armée, où la stabilité des foyers domestiques, des ateliers de travail et du voisinage est assurée par la libre entente des pères de famille ; où enfin

1 *Les Ouvriers européens*, introduction, p. 10.

la conservation de l'ordre traditionnel, fondé sur la loi morale, est le vœu commun des populations »[1].

Ainsi le F. Le Play refusait nettement de suivre son émule, Auguste Comte, et nous savons au contraire que son attachement au « Decalogue éternel » ne fit que s'accroître par la suite, à mesure que s'affirmaient davantage ses tendances conservatrices et traditionalistes. Nous verrons que plus tard quelques-uns de ses disciples reprirent la question, mais sans la pousser à fond, ni la faire beaucoup avancer.

Au contraire l'Ecole française de sociologie, issue du positivisme, reprit *ex professo* la grande affirmation doctrinale d'Auguste Comte. Dans la conclusion de son premier ouvrage, *la Division du Travail*, M. Emile Durkheim avait déjà déclaré que « notre premier devoir était de nous faire une morale », et le docte professeur, rationaliste et libre penseur, ne doutait pas que la sociologie ne fût entièrement qualifiée pour cette tâche. Les évènements politiques semblaient favorables à son accomplissement : à la suite des incidents de 1877, la France républicaine avait formé le dessein d'instituer une éducation nationale entièrement indépendante de la morale chrétienne, et les autres sciences, moins confiantes dans leur aptitude à jouer le rôle que *l'Avenir de la Science* leur départissait, voyaient avec sympathie la jeune sociologie s'employer à une tâche dont les plus

1. t. Ier chap. III, p. 70. — A l'*Index des mots*, placé en tête du premier volume de la *Réforme sociale en France*, on trouve cette définition du mot Prospérité : « état d'une société qui, en pratiquant la loi de Dieu, conserve l'harmonie, le bien être, la sécurité ».

avertis des Enfants de l'Esprit nouveau sentaient à la fois l'urgence et les difficultés. Aussi, dès 1893, dans les *Règles de la Méthode sociologique*, M. Emile Durkheim aborda-t-il de front le grave problème et s'expliqua-t-il en toute franchise sur l'attitude qu'il se croyait autorisé à prendre. Vu l'importance singulière du débat engagé, je demande la permission de présenter ici un résumé un peu étendu de la thèse soutenue.

Après avoir protesté contre les dires de ceux qui affirment que « la science peut bien éclairer le monde, mais qu'elle laisse la nuit dans les cœurs », et revendiqué pour la science la mission de nous « guider dans la détermination des fins supérieures », le docte professeur nous assure qu'il est possible d'affirmer les droits de la raison sans retomber dans l'idéologie. En effet pour les sociétés comme pour les individus, la santé est bonne et désirable, la maladie, au contraire, est la chose mauvaise et qui doit être évitée. Si donc nous trouvons un critère objectif, inhérent aux faits eux-mêmes, qui nous permette de distinguer scientifiquement la santé de la maladie dans les divers ordres de phénomènes sociaux, la science sera en état d'éclairer la pratique tout en restant fidèle à sa propre méthode. »

Après discussion et rejet de certains critères communément proposés, M. Emile Durkheim expose en ces termes le mode de critère qu'il croit apte à répondre au désideratum.

« Tout phénomène sociologique, comme du reste, tout phénomène biologique, est susceptible, tout en restant essentiellement lui-même, de revêtir des formes différentes suivant les cas. Or, parmi ces formes, il en est de deux sortes. Les unes sont générales dans toute l'étendue de l'espèce ; elles se retrouvent, sinon chez tous

les individus, du moins chez la plupart d'entre eux et, si elles ne se répètent pas identiquement dans tous les cas où elles s'observent, mais varient d'un sujet à l'autre, ces variations sont comprises entre des limites très rapprochées. Il en est d'autres, au contraire, qui sont exceptionnelles ; non seulement elles ne se rencontrent que chez la minorité, mais, là même où elles se produisent, il arrive le plus souvent qu'elles ne durent pas toute la vie de l'individu. Elles sont une exception dans le temps comme dans l'espace. Nous sommes donc en présence de deux variétés distinctes de phénomènes et qui doivent être désignées par des termes différents. Nous appellerons normaux les faits qui présentent les formes les plus générales et nous donnerons aux autres le nom de morbides ou de pathologiques.

« D'ailleurs un fait ne peut-être qualifié de pathologique que par rapport à une espèce donnée. Les conditions de la santé et de la maladie ne peuvent être définies *in abstracto* et d'une manière absolue. La règle n'est pas contestée en biologie ; il n'est jamais venu à l'esprit de personne que ce qui est normal pour un mollusque le soit aussi pour un vertébré. Chaque espèce a sa santé, parce qu'elle a son type moyen qui lui est propre, et la santé des espèces les plus basses n'est pas moindre que celle des plus élevées. Le même principe s'applique à la sociologie, quoiqu'il y soit souvent méconnu. Il faut renoncer à cette habitude, encore trop répandue, de juger une institution, une pratique, une maxime morale, comme si elles étaient bonnes ou mauvaises en elles-mêmes et par elles-mêmes, pour tous les types sociaux indistinctement.

« Puisque le point de repère par rapport auquel on peut juger de l'état de santé ou de maladie varie avec les es-

pèces, il peut varier aussi pour une seule et même espèce, si celle-ci vient à changer. C'est ainsi que, au point de vue purement biologique, ce qui est normal pour le sauvage ne l'est pas toujours pour le civilisé et réciproquement. Il y a surtout un ordre de variations dont il importe de tenir compte, parce qu'elles se produisent régulièrement dans toutes les espèces, ce sont celles qui tiennent à l'âge. La santé du vieillard n'est pas celle de l'adulte, de même que celle-ci n'est pas celle de l'enfant ; et il en est de même des sociétés ».

Finalement après d'autres remarques encore sur certaines survivances ou au contraire sur les retards inévitablement infligés aux innovations, M. Emile Durkheim aboutit à poser sur l'essentielle distinction du normal et du pathologique les trois règles que voici :

« 1° — Un fait social est normal pour un type social déterminé, considéré à une phase déterminée de son développement, quand il se produit dans la moyenne des sociétés de cette espèce, considérées à la phase correspondante de leur évolution.

2° — On peut vérifier les résultats de la méthode précédente en faisant voir que la généralité du phénomène tient aux conditions générales de la vie collective dans le type social considéré.

3° — Cette vérification est nécessaire, quand ce fait se rapporte à une espèce sociale qui n'a pas encore accompli son évolution intégrale. »

Ainsi serait obtenue la détermination des préceptes moraux, la technique des règles de la conduite. Objectera-t-on que par ce procédé on ne fait qu'enregistrer ce qui se fait et non pas édicter ce qui devrait être fait ; or la morale a justement pour objet de déterminer *le devoir* et par définition elle ne se tient jamais pour

satisfaite de ce qui est. L'objection paraît négligeable à l'auteur et il faut convenir qu'*à son point de vue*, il a raison de la juger telle. « Notre morale, dit-il ailleurs, est précisément aussi bonne et aussi mauvaise qu'elle peut être... La famille d'aujourd'hui n'est ni plus ni moins parfaite que celle de jadis : elle est autre, parce que les circonstances sont autres. Le savant étudiera chaque type en lui même et sa seule préoccupation sera de chercher le rapport qui existe entre les caractères constitutifs de ce type et les circonstances qui l'entourent... Le droit, les mœurs ne sont pas des systèmes logiquement liés de maximes abstraites, mais des phénomènes organiques qui ont vécu de la vie même des sociétés... La morale est pour nous un système de faits réalisés, lié au système total du monde. Si elle est telle ou telle à un moment donné, c'est que les conditions dans lesquelles vivent alors les hommes ne permettent pas qu'elle soit autrement ».

M. Lévy Bruhl n'est pas moins précis : « la morale d'une société est partie intégrante de l'ensemble des phénomènes solidaires entre eux qui la constituent. Etant donnés le passé d'une certaine population, sa religion, ses sciences, ses arts, ses relations avec les populations voisines, son état économique général, sa morale est déterminée par cet ensemble de faits dont elle est fonction. A un état social entièrement défini correspond un système, plus ou moins harmonique de règles morales plus ou moins définies, et un seul[1]. »

1. *Introduction à la sociologie de la famille.*
M. Levy Bruhl ajoute d'ailleurs cet argument, dont on ferait bien de méditer loyalement la portée et qu'il ne suffit pas d'esquiver par une pirouette : « Tout le monde concède ce postulat quand il s'agit de la morale d'une civilisation exotique ; personne n'hésite à en rendre

Ainsi la sociologie serait compétente et seule [1] compétente pour déterminer le contenu de la loi morale et la règle des mœurs.

Toutefois cette œuvre accomplie, pour importante qu'elle soit, on n'est encore qu'à mi-chemin ; une morale religieuse n'est pas seulement une détermination de normes ; elle est beaucoup plus que cela. Les sentiments d'obligation qu'elle éveille ont un caractère particulier où le respect tient une grande place et il n'est pas moins essentiel d'expliquer ces sentiments, premiers garants de la docilité du cœur. La difficulté ne fut pas pour arrêter les plus hauts représentants de l'Ecole française de sociologie. Ils estimèrent que la science ne saurait s'arrêter à la conception qui place en Dieu l'origine de l'obligation morale : elle n'a même pas à en connaître, puisque les causes secondes sont les seules dont elle ait à s'occuper. Dieu écarté, il ne reste plus d'autre alternative que de laisser la morale inexpliquée ou d'en faire un système d'états collectifs. « Ou elle ne vient de rien qui soit donné dans le monde de l'expérience, ou elle vient de la société. »

compte par les croyances religieuses, par l'état intellectuel, par l'organisation politique et économique. Il faut être logique et l'admettre aussi quand il s'agit de notre propre morale ». — L'argument est aussi ingénieux que puissant. On ne peut le réfuter qu'en admettant que « tout le monde » a eu tort d'accorder si facilement une chose de si grave conséquence. *Vide supra*, chap. IV, notre définition du fait social.

1. « Bon nombre de philosophes se sentent attirés vers la sociologie et en acceptent les positions essentielles ; mais ils continuent à enseigner la morale théorique d'après les méthodes traditionnelles. Ils semblent ne pas s'apercevoir qu'il faudrait opter. »

Il n'y a, déclare M. Lévy-Bruhl, il ne peut y avoir de morale théorique. « Seules, désormais, compteront dans la science les recherches conduites par la méthode sociologique ».

Or nous pouvons être assurés que cette deuxième solution est en effet justifiée. « D'une manière générale, il n'est pas douteux qu'une société a tout ce qu'il faut pour éveiller dans les esprits, par la seule action qu'elle exerce sur eux, la sensation du divin ; car elle est à ses membres ce qu'un dieu est à ses fidèles. Un dieu, en effet, c'est d'abord un être que l'homme se représente, par certains côtés, comme supérieur à soi-même et dont il croit dépendre... Or la société, elle aussi, entretient en nous la sensation d'une perpétuelle dépendance. Parce qu'elle a une nature qui lui est propre, différente de notre nature d'individu, elle poursuit des fins qui lui sont également spéciales ; mais comme elle ne peut les atteindre que par notre intermédiaire, elle réclame impérieusement notre concours. Elle exige que, oublieux de nos intérêts, nous nous fassions ses serviteurs, et elle nous astreint à toute sorte de gênes, de privations et de sacrifices sans lesquels la vie sociale serait impossible. C'est ainsi qu'à chaque instant nous sommes obligés de nous soumettre à des règles de conduite et de pensée que nous n'avons ni faites ni voulues, et qui même sont parfois contraires à nos penchants et à nos instincts les plus fondamentaux [1] ».

De la même manière on explique les sentiments de

1. *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, p. 296. « Parce qu'elles sont élaborées en commun, la vivacité avec laquelle elles sont pensées par chaque esprit particulier retentit dans tous les autres et réciproquement. Les représentations qui les expriment en chacun de nous ont donc une intensité à laquelle des états de conscience purement privés ne sauraient atteindre ; car elles sont fortes des innombrables représentations individuelles qui ont servi à former chacune d'elles. C'est la société qui parle par la bouche de ceux qui les affirment en notre présence ; c'est elle que nous entendons en les entendant et la voix de tous a un accent que ne saurait avoir celle d'un seul. »

respect et de vénération qu'éveillent en nous « les manières d'agir auxquelles la société est assez fortement attachée pour les imposer à ses membres et la confiance en une force supérieure à la nôtre avec laquelle nous abordons le monde [1]. »

« Le milieu dans lequel nous vivons nous apparaît comme peuplé de forces à la fois impérieuses et secourables, augustes et bienfaisantes, avec lesquelles nous sommes en rapports. Puisqu'elles exerçent sur nous une pression dont nous avons conscience, nous sommes nécessités à les placer hors de nous, comme nous faisons pour les causes objectives de nos sensations. » Puis un jour vient où l'imagination religieuse métamorphose ces forces, les divinise, car c'est encore une propriété étrange, mais certaine, de la société que son aptitude « à créer de toutes pièces des choses sacrées... à s'ériger en dieu ou à créer des dieux. » Ce que nous appelons la divinité n'est donc autre chose que « la société transfigurée et pensée symboliquement, » et cette divinisation est en un sens pleinement légitime. « La société n'est-elle pas pour les consciences individuelles un objectif transcendant ? C'est une grande personne morale. C'est elle qui a fait la civilisation ; d'elle nous vient tout ce qui compte à nos yeux. Elle nous dépasse de tous les côtés, puisque de ces richesses intellectuelles et morales dont elle a le dépôt, quelques parcelles seulement parviennent jusqu'à chacun de nous. Plus la civili-

1. « De même, l'action sociale ne se borne pas à réclamer de nous des sacrifices, des privations et des efforts. Car la force collective ne nous est pas tout entière extérieure ; elle ne nous meut pas toute du dehors ; mais, puisque la société ne peut exister que dans les consciences individuelles et par elles, il faut bien qu'elle pénètre et s'organise en nous ; elle devient ainsi partie intégrante de notre être et, par cela même, elle l'élève et le grandit ».

sation devient complexe, plus l'individu sent la société comme transcendante par rapport à lui. En même temps qu'elle est transcendante par rapport à nous, la société nous est immanente. Elle est nous-même en un sens, puisque l'homme n'est un homme que dans la mesure où il est civilisé. Ce qui fait de nous un être vraiment humain, c'est ce que nous parvenons à nous assimiler de cet ensemble d'idées, de sentiments, de croyances, de préceptes de conduite que l'on appelle la civilisation ».

Telle est la doctrine de l'Ecole française de sociologie et notamment de son chef M. Emile Durkheim. Si elle est justifiée, il faut reconnaître que cette science nouvelle devrait tenir en effet dans la direction des sociétés humaines une place hors de pair, puisqu'elle serait en mesure d'entreprendre l'éducation morale de l'humanité dans des conditions inédites de précision rationnelle et de positivité, qui seraient sûrement appréciables et appréciées. Au milieu du désarroi des consciences, ce ne serait pas un petit service que de nous donner un si ferme point d'appui.

Malheureusement, il ne semble pas que la réalité justifie de pareilles ambitions et après avoir rendu hommage au talent des initiateurs, égal à leur sincérité, on se sent ici obligé de dire que, selon toute apparence, cette théorie désormais privée du prestigieux talent du docte professeur qui en fut l'inventeur, sera bientôt universellement abandonnée. On comprend que l'esprit laïque, en quête d'une morale indépendante de la religion chrétienne, ait réservé bon accueil à cette morale sociologique, alors surtout que les autres sciences,

tout essouflées du grand effort de construction morale qu'on leur avait imprudemment demandé, s'étaient définitivement récusées. Mais cet accueil sympathique n'a tout de même pas préservé l'aventureuse doctrine de critiques si décisives qu'il parait impossible qu'elle les puisse surmonter. Je me bornerai à en rappeler quelques-unes.

En premier lieu, on peut se demander en quoi une pareille science des mœurs, une pareille physique des mœurs peut avoir la prétention d'être une morale et à vrai dire la confusion paraît si inadmissible, qu'il serait sans doute impossible de la comprendre, si on ne savait combien fut grande à notre époque la désorganisation intellectuelle. Oui certes, il est exact que les mœurs et les croyances morales d'une société donnée, en un temps donné, sont solidaires de l'ensemble de ses mécanismes, de ses institutions et de ses représentations, que le tout constitue un système lié et logique et j'ose dire que personne, même parmi les adeptes de la morale sociologique, n'en est plus convaincu que l'auteur du présent ouvrage ; mais comment n'a-t-on pas vu le fossé aussi large que profond qui sépare cette affirmation des conclusions étranges qu'on nous met en demeure d'accepter ? Par la physique des mœurs, encore une fois, on décrit ce qui se fait, ce qui est communément admis, on l'explique, on en montre les liaisons antécédentes ou subséquentes, les causes et les effets, et je suis très persuadé, comme je le dirai plus loin que l'accomplissement de cette tâche rend au moraliste des services inestimables, si essentiels même *qu'il lui est désormais interdit de vouloir les ignorer*. Toutefois, on est très loin d'avoir constitué une morale, puisque celle-ci est par essence une réclamation de ce

qui devrait être à l'encontre de ce qui est, une sollicitation pressante à dépasser le fait pour lui substituer un droit meilleur. Cette urgence de réalisation supérieure est à la racine même de toute conception morale, dont c'est justement le caractère essentiel de ne se tenir jamais pour satisfaite du conquis et du réalisé, haussant toujours son idéal à mesure que la pratique lui concède davantage.

Ainsi, en un sens, on peut dire que cette critique est radicale et absolue. Emile Durkheim, il est vrai, n'aperçoit pas du tout les choses sous cet angle et il se vanterait plutôt de cette nécessité d'abandonner les grandes perspectives d'ascension morale. « Notre méthode, écrit-il, a d'ailleurs l'avantage de régler l'action en même temps que la pensée. Si le désirable n'est pas objet d'observation, mais peut et doit être déterminé par une sorte de calcul mental, aucune borne pour ainsi dire ne peut être assignée aux libres inventions de l'imagination, à la recherche du mieux. Car, comment assigner à la perfection un terme qu'elle ne puisse dépasser ? Elle échappe, par définition, à toute limitation. Le but de l'humanité recule donc à l'infini, décourageant les uns par son éloignement même, excitant au contraire et enfiévrant les autres qui, pour s'en rapprocher un peu, pressent le pas et se précipitent dans les révolutions. On échappe à ce dilemne pratique si le désirable, c'est la santé, et si la santé est quelque chose de défini et de donné dans les choses, car le terme de l'effort est donné et défini du même coup. Il ne s'agit plus de poursuivre désespérément une fin qui fuit à mesure qu'on avance, mais de travailler avec une régulière persévérance à maintenir l'état normal, à le rétablir s'il est troublé, à en retrou-

ver les conditions si elles viennent à changer. Le devoir de l'homme d'Etat n'est plus de pousser violemment les sociétés vers un idéal qui lui parait séduisant, mais son rôle est celui du médecin : il prévient l'éclosion des maladies par une bonne hygiène et, quand elles sont déclarées, il cherche à les guérir ». [1]

En toute franchise, je connais peu de pages plus graves que celle-ci [2] et j'aime à penser qu'il est nombre de rationalistes et de libres penseurs qui ne seraient pas les derniers à protester véhémentement contre elle. Si de pareilles conclusions étaient scientifiquement démontrées, il faudrait regretter l'apparition de la sociologie au XIXe siècle et nous féliciter hautement de ce que l'humanité ne l'ait pas connue plus tôt. Où en serions-nous, si elle avait suivi pareil enseignement ! Elle n'aurait connu ni les grandes rénovations morales, ni les ardents apôtres de la vie intérieure, qui lui ont au cours des âges fait franchir une étape sur le chemin de la vertu et de la justice, et on doit même se demander si elle eût pu jamais sortir de l'ère des cavernes. Sous prétexte de science et de positivité, on tourne le dos et à la réalité psychologique et à la pratique et c'est justement parce que l'homme a toujours refusé de mesurer ses puissances d'être aux réalisations déjà obtenues qu'il a pu progresser. [3] Autrement il fût resté dans les vallées

1. *Les règles*, p. 92 et 93.

2. Je prie les lecteurs soucieux de comprendre les causes de la Crise morale des Temps nouveaux de rapprocher cette page des citations faites à la p. 244. Quand on pense que ceci a succédé à cela, encore une fois on ne s'étonne plus de l'acuité de cette crise, et bien plutôt est-on surpris, comme je l'ai dit, qu'il se rencontre encore tant de braves gens.

3. Le plus curieux est qu'on ne s'aperçoit pas que la comparaison même qu'on emploie est le meilleur argument de sa réfutation ! Il faut se garder de médire des médecins hygiénistes, mais tout de même

et le plat terrain de la routine et de l'égoïsme, dont se fût contenté cet « esprit sagement conservateur » qu'on nous vante. Sans doute il eût évité ainsi quelques secousses et plusieurs révolutions, mais il est plus certain encore qu'il eût déserté la vie morale et perdu la seule chance qu'il avait de se réaliser soi-même.

Cette première critique, déjà entièrement décisive à nos yeux, nous amène à une seconde qui vise la distinction du normal et du pathologique. Je n'insisterai pas — car les objections de cette catégorie sont rarement de loyale qualité — sur les complexités subtiles de cette distinction, bien que pourtant il soit à craindre que les postulats philosophiques n'y trouvent trop facilement l'occasion de s'insinuer sournoisement, mais n'apparait-il pas qu'elle repose sur une équivoque? Précisément, parce que tous les phénomènes sociaux sont solidaires et se fondent en un système lié, tout fait social, même pathologique, est, en un sens, normal et régulier. Une épidémie de fièvre typhoïde qui survient dans des conditions d'insalubrité des eaux est un phénomène normal, comme il est normal aussi que dans des conditions données, une chaudière fasse explosion et tue le chauffeur qui alimentait les grilles. Ainsi en est-il en sociologie. S'il est vrai que le caractère normal d'un fait se reconnaisse à sa généralisation dans les

où en serait la science médicale, si à côté d'eux d'autres ne s'étaient rencontrés!

Dans tous ces ouvrages consacrés à la morale sociologique, il n'est jamais question des apôtres, des héros ou des saints. La sociologie les ignore, sans plus!

Combien plus réelle est cette belle pensée de mon maître, Henri de Tourville : « Notre nature n'est pas ce que nous nous bornons à être : *c'est une puissance de devenir*. C'est là ce que Dieu nous a donné! Quelle erreur de se croire dans sa nature en restant comme on est! Nature nouée, nature stérilisée ; quoi de plus contraire à la nature! »

sociétés parvenues à une même phase de développement, on devra dire que les pratiques anticonceptionnelles, dont personne ne contestera la fantastique diffusion à notre époque, puisqu'elles gagnent chaque jour de nouveaux adhérents depuis San Francisco jusqu'à la Volga, sont un fait normal, ainsi que les maladies vénériennes, le divorce et l'intempérance alcoolique. Et cependant qui hésiterait à les ranger parmi les faits pathologiques? Tant il est vrai que la morale est autre chose que le généralisé et que les normes qu'elle promulgue jugent la vie sociale au lieu de se modeler sur elles. La généralisation d'une pratique ne suffit pas à en fournir la justification, pas plus que son caractère exceptionnel n'en atteste l'incorrection, et l'histoire enseigne que le déclin et la disparition des peuples ont justement pour cause la généralisation de pratiques immorales et malfaisantes. On a répudié le critère de la santé et de la prospérité sociales, comme signe du caractère normal ; il eût été pourtant, comme nous le verrons, sinon pleinement satisfaisant, du moins autrement probant que celui de la généralisation.

Nul ne conteste la loi de progrès. Mais, avec un pareil système, où prendrons-nous aujourd'hui les éléments du normal de demain? On répond : dans les tendances et les germes qui se décèlent, dans le corps social, à côté du réalisé. Fort bien, mais n'a-t-on pas à l'avance, réprouvé ces tendances et ces velléités comme des mouvements de perturbation et d'insubordination, de forme pathologique, puisqu'il est entendu que le normal est le communément admis et pratiqué? Ainsi nous voilà au rouet et on a établi gratuitement un antagonisme irréductible entre la science sociale et les affirmations les plus profondes de la conscience humaine.

Que le politique, l'homme d'Etat, — lequel est d'ailleurs le plus souvent un esprit vulgaire — puisse légitimement se confiner dans ce traditionalisme peureux et étroit, c'est possible; mais en vérité malheur à nous si les sociétés ne trouvaient plus dans leur sein des apôtres, des âmes de feu, capables d'affirmer hautement les revendications de l'esprit en face des institutions sociales cristallisées, routinières, aussi portées à condamner l'exceptionnel qui fait progresser que l'exceptionnel qui fait reculer, parce que l'un et l'autre troublent les quiétudes.

« C'est en vain qu'on voudrait, écrit encore M. Albert Bayet, rapprocher la sociologie et la physiologie. En physiologie, le type normal établi par les savants est d'une grande fixité... C'est tout le contraire en sociologie. Le type social, à l'intérieur d'une même espèce, loin d'être fixé pour de longues périodes, se diversifie et se transforme rapidement... Rien n'est plus arbitraire et plus dangereux que de comparer les sociétés à des organismes et l'activité sociale à un fonctionnement d'organes... La plasticité de notre nature physique est contenue, dans le temps et l'espace, entre d'étroites limites. La plasticité de la nature sociale est très grande dans l'espace, peut-être illimitée dans le temps »[1].

La physique des mœurs, indûment dénommée morale sociologique, n'a donc rien de commun avec une morale véritable, en tant qu'il s'agit de formuler les règles de la conduite, et moins encore réussit-elle à s'ac-

1. A. Bayet, *la Distinction du normal et du pathologique en Sociologie*, dans *Revue Philosophique*, janvier 1907.

quitter de la seconde tâche qui lui incombe, celle de la justification de ses titres à obtenir l'obéissance et le respect. On énumère avec complaisance les qualités et les services qui autoriseraient la société à s'ériger en dieu et à créer des dieux, à créer de l'idéal, mais l'observation méthodique refuse de prendre à son compte une pareille énumération, cependant que les croyants rejettent avec mépris la caricature de divinité où on leur prescrit de reconnaître le Dieu qu'ils adorent.

Loin de recevoir de la société l'idéal qui sera l'animateur de ses sentiments et de sa volonté, l'individu doit au contraire, en réaction contre le courant social niveleur et dévalant vers les bas fonds, maintenir d'une main ferme le drapeau de son idéal. S'il est une nature d'élite et que d'heureuses circonstances favorisent son apostolat, il devient un de ces maîtres de la vie morale que l'humanité célèbre dans ses annales ; si son tempérament moral est de moindre envergure ou que les circonstances soient moins exceptionnelles, on dit de lui qu'il est un honnête homme, dans le magnifique sens du mot. Mais partout et toujours, du petit au grand, le processus est le même ; l'individu ne progresse dans la vie morale que dans la mesure où il réagit contre les entraînements du dehors et le niveau moral des doctrines communes ne se maintient à grand peine que par l'apport continu des honnêtes gens et des saints. Je n'ai pas le loisir de reprendre ici une démonstration que j'ai déjà faite, mais puisque l'on persiste dans une idéologie aussi malfaisante, répétons encore une fois que, tout à l'opposé des berquinades où on se complaît, il faudrait dire plutôt que la vie sociale nous place ici en face de ce qu'on pourrait appeler l'antinomie irréductible. Oui certes, la société est là qui réclame de l'individu une discipline

exacte à des préceptes variés, sans laquelle ses trois groupements essentiels du travail, de la famille et des pouvoirs publics ne peuvent accomplir leur fonction sociale indispensable, mais c'est elle aussi qui fournit à l'individu les meilleurs arguments rationnels de désobéissance et de rébellion. S'il est permis de se citer soi-même, qu'on me permette de reproduire cette page de mon rapport récent au III[e] Congrès international d'éducation morale.

« En chaque circonstance, le citoyen, à qui un devoir vient d'être démontré, ne peut garder, et en fait ne garde, aucune illusion sur les dispositions de ses concitoyens, enclins à violer le même devoir qu'on lui demande de respecter. Quel jeune homme, à qui on recommande la chasteté, serait assez naïf pour croire que les autres jeunes gens seront chastes ? Quel époux, à qui on demande de respecter le mariage et de transmettre généreusement la vie, est assez peu informé pour ignorer qu'à ce moment là même où on réclame de lui cet acte de vertu, des millions d'autres ménages français s'emploient à arrêter la vie ? Quelle jeune fille, ou quelle épouse, enceintes, à qui on demande d'accepter en elles le progrès normal du germe sacré, ignorent qu'à ce moment même des milliers d'autres jeunes femmes, dans une situation pareille, sont en train de prendre leurs mesures pour se faire avorter ? Quel contribuable, à qui on demande de faire une loyale déclaration de son revenu, ou de payer exactement les impôts indirects de douane, d'octroi ou de régie, n'est assuré qu'à ce moment même des milliers et des milliers d'autres contribuables sont décidés à ne déclarer qu'un revenu très inférieur à celui dont ils jouissent, ou à frustrer le plus possible l'octroi ou la douane ? Quel conscrit, récemment enrôlé à la ca-

serne, à qui on demande d'être un bon et loyal soldat, d'accepter joyeusement les consignes nécessaires du service militaire, garde quelque doute sur les dispositions de ses camarades préoccupés, en grande majorité, d'alléger leur tâche et de se soustraire aux corvées? etc., etc.

« Ainsi, tout le long de la série, apparait à chaque moment le raisonnement fondé sur l'inutilité de l'abnégation réclamée : le sacrifice est lourd et le résultat apparaît négligeable...! « Les autres » ne marcheront pas! c'est certain, c'est incontestable ; dès lors, à quoi bon m'imposer cette abstention? »

« Toute la valeur d'entraînement que l'on attribuait à la démonstration intellectuelle du principe moral se trouve, en fait, entièrement anéantie et supprimée, car c'est bien aussi un raisonnement logique et de très saine qualité qui veut qu'on ne s'impose pas personnellement un lourd sacrifice pour l'intérêt apparent d'une collectivité, qui ne retirera aucun bénéfice appréciable du sacrifice accepté.

En comparaison de cette action déprimante *continue*, *persévérante*, *tenace*, *omniprésente*, que vaut cette « action réconfortante et vivifiante de la société « sur laquelle on insiste tant? On a depuis longtemps déjà étudié la psychologie des foules, et on sait que sous l'empire de l'enthousiasme et parfois du délire, les réunions, les assemblées, les foules sont capables d'actes, bons *ou mauvais* qui dépassent les aptitudes ordinaires de leurs membres, mais on a vraiment le droit de s'étonner qu'on ait cru pouvoir s'autoriser de pareilles scènes pour justifier l'action dynamogénique prétendue de la Société.

« Dans le paroxysme de ces délires, écrit M. Alfred Loisy, qui nous sont signalés comme éminemment pro-

pres à favoriser la naissance de l'idée religieuse, ce n'est plus le social qui est en cause, mais le plein détraquement des cerveaux et des nerfs. Le « délire bien fondé » que nous vante M. Durkheim n'est qu'un euphémisme charmant derrière lequel un observateur non prévenu ne peut trouver aucun vestige d'idéal, ni d'intérêt social, mais tout simplement la folie brutale ; ce n'est pas le seul fait d'être assemblés qui le produit, mais la surexcitation résultant de pratiques telles que les jeûnes préliminaires, les cris, les danses, les chants, une mise en scène à grand fracas. Le même délire peut s'obtenir par des procédés appropriés, sans que le groupe social soit réuni. Si l'idée religieuse vient de là, ce n'est pas à la méticuleuse considération des sociologues qu'il faut abandonner les religions et leur histoire, mais au diagnostic et aux bons soins du Dr. Binet-Sanglé. Elle ne représente pas l'autorité sociale dans toute l'ampleur auguste de sa majesté, mais le principe universel des névroses et le dérèglement de la folie. Aucun artifice de logique ne peut faire qu'elles représentent autre chose [1]. »

Le jugement est sévère, mais en vérité il est regrettable qu'un sociologue aussi averti que M. Emile Durkheim ait commis pareilles confusions, et celles-ci seraient incompréhensibles, si on ne connaissait les postulats rationalistes qui les inspirent. Autre chose est l'enthousiasme d'un moment, au sein d'une réunion ou à la vue d'un spectacle émouvant, autre chose les actes qui tout le long de notre vie expriment au dehors nos états de conscience habituels, dans le terre à terre

1. Alfred Loisy, *in Revue d'Histoire et de Littérature religieuses*, janvier-février, 1913, p. 58. — Aussi doit-on regretter que MM. Gleyze et Hesse aient si facilement accepté de reproduire, dans leur récent manuel, cette étrange théorie.

de notre vie quotidienne. Tel qui, à une grande revue militaire, crie « Vive la France! » au passage du drapeau, se garde bien de se départir un instant des pratiques égoïstes qui acheminent sa patrie vers la mort et tel autre qui applaudit à un beau discours où l'on célèbre « la France éternelle qui saura par le travail, l'économie et la loyauté fiscale de ses citoyens restaurer ses finances comme elle a su restaurer ses pays dévastés... » n'éprouve aucun scrupule à frauder le fisc autant que le lui permet l'impunité qu'il escompte. On ressent quelque pudeur à rappeler ici ces traits élémentaires.

Privée — fort heureusement d'ailleurs — de cette collaboration du délire, la société ne réussira pas plus à éclairer nos intelligences qu'à émouvoir nos cœurs ; on nous informe que les représentations collectives, produit de la psychologie sociale, sont inassimilables à l'intelligence individuelle, à qui elles ne peuvent apparaître que comme irrationnelles et illogiques. « Si l'on pense, écrit M. Emile Durkheim, que les idées morales sont justiciables de la dialectique, c'en est fait d'elles, rien ne sera facile comme de prouver qu'elles sont absurdes. Nos croyances morales sont le produit d'une longue évolution. Trop souvent nous n'apercevons pas les causes qui les expliquent. Cependant nous devons nous y soumettre avec respect, parce que nous savons que l'humanité, après tant de peine et de travail, n'a rien trouvé de mieux. » Etrange manière en vérité de défendre la morale et sous la plume d'un défenseur de la raison ! Jamais divinité n'exigea pareille foi aveugle de ses adeptes et quelles ne devront pas être

la foi et la vertu de nos descendants, s'ils acceptent pareille discipline d'esclaves !

On ressuscite sous sa forme la plus irritante le *Credo quia absurdum* et après avoir nié cela même qui le rendait raisonnable. Comment ne voit-on pas qu'on nous rend à tout jamais impossibles cette foi et cette docilité, au moment même où on nous les réclame? S'il est vrai que « la ballerine qui danse devant un miroir n'est déjà plus la danseuse qui tout à l'heure dessinait ses entrechats », comment se pourrait-il que nous continuions à être de si dociles croyants, après qu'on nous a montré la véritable nature de notre dieu? On a eu tort de nous instruire ; tous les stratagèmes seront désormais inutiles ; le charme est rompu et s'il est vrai que le Dieu que nous adorons n'est autre que la société, c'en est fini des rites et du culte, des croyances et des dogmes, de la discipline et de l'amour. « Le paradoxe de cette attitude, dit M. Dominique Parodi, semble être en dernière analyse de contester le retentissement de la pensée sur les actions de l'individu ; pour nos sociologues, la découverte d'une illusion ne la détruit pas ; il ne semble pas que pour eux les idées soient des forces [1] ».

Si l'auto-suggestion résultant de méditations prolongées a pu donner à l'auteur des *Formes élémentaires de la vie religieuse*, une foi si robuste et si naïve, il faut peut-être l'en féliciter et l'envier, mais on peut être sûr qu'il trouvera peu d'imitateurs, et les citoyens de nos cités modernes seront plus exigeants, lorsqu'on leur demandera de discipliner leur égoïsme et leur sensualité pour le meilleur service de la société. Après tout, comme le

1. *Op. cit*, p. 156.

remarque encore M. Dominique Parodi, « si les affirmations morales, religieuses ou logiques ne valent qu'en tant qu'elles contraignent socialement notre adhésion, sans que nous puissions ni les justifier, ni au fond les comprendre en elles-mêmes ; si elles ne valent qu'en tant que faits, pourquoi le fait individuel à son tour, passions ou fantaisie personnelle, expression d'un tempérament, n'aurait-il pas les mêmes titres à se faire obéir ? Il suffirait pour cela qu'il devînt le plus fort en nous ; du point de vue que ce positivisme a adopté, en effet, la raison de l'individu est désarmée devant les forces qu'elle subit, aussi bien lorsqu'elles surgissent de ses instincts individuels que lorsqu'elles émanent du milieu social [1] ».

Quoi qu'on veuille dire, ce n'est pas, ce n'a jamais été et ce ne sera jamais sous son aspect social, *en temps de paix*, que le devoir réussit à se faire accepter. On meurt pour la patrie, on ne vit pas pour elle, ou plutôt on ne vit pour elle qu'en y voyant l'incarnation actuelle et combien imparfaite d'un idéal qui la dépasse et que l'on sert. « Le fait de la vie en groupe procède d'une sorte d'instinct social et n'est aucunement compris en nécessité physique, mais en réalité mystique ; le sentiment que cette société inspire et qui la soutient est en

1. *Eodem*, p. 159. — M. Alfred Loisy écrit de son côté : « Pauvre science ! Plusieurs disaient naguère et disent même encore qu'elle est appelée à régénérer, à sauver le genre humain. Et l'on nous apprend ici que le salut de la société, de l'humanite n'est garanti que par l'impuissance même de la science, son incapacité à renverser le fondement irrationnel de la société. Félicitons-nous de ce que la science ne doive jamais être assez forte pour nous perdre. Mais la science n'a vraiment pas lieu d'être fière puisqu'elle est si dangereuse ; et la religion pourrait se consoler d'être absurde, puisqu'elle serait, en somme, d'autant plus nécessaire au monde que la science y ferait plus de progrès. » (*Revue d'Histoire et de littérature religieuses*, t. III (nouvelle série), janvier-février 1912, p. 76).

rapport avec un idéal, si pauvre qu'il soit relativement, de la société ainsi constituée. C'est cet idéal qu'on aime dans la société qui l'incarne...

« Cet idéal qui s'affirme dans le devoir, qui se réalise par le sacrifice, qui se complait pour ainsi dire en lui-même et se poétise dans l'amour, n'est pas qu'une vulgaire police de relations humaines... Il n'a jamais été et sans doute il ne pourra jamais être un programme tout rationnel fondé sur un calcul exact des intérêts sociaux et individuels. Il n'a pas été conçu indépendamment de ces intérêts, auxquels il a la prétention de pourvoir, mais il a toujours été et il est de sa nature autre chose que ce calcul... Il reflète la force mystérieuse qui préside à l'éducation progressive de l'humanité ; il est mouvant et grandissant comme cette vie qui monte ; et sans doute est-il la suprême intuition de la conscience humaine, dans le plus haut sentiment, le plus religieux respect qu'elle puisse avoir de sa propre dignité [1] ».

Je m'excuse d'avoir tant insisté sur cette discussion : la morale sociologique dont il s'agit fut pendant deux ou trois décades la grande doctrine morale du rationalisme libre penseur, non pas certes que tous les libres penseurs y adhérassent, loin s'en faut, et dès la première heure plusieurs de leurs représentants autorisés élevèrent de vives protestations, mais eux-mêmes ne m'en voudront pas de dire que leur parole faisait peu de bruit auprès du retentissement qui accueillait l'enseignement du prestigieux professeur en Sorbonne. La guerre a passé par là et quelque peu modifié notre optique. Je crains que d'ici très peu d'années, cette prétendue morale sociologique n'apparaisse comme un

1. Alfred Loisy *la Religion*, Emile Nourry, 1917, p. 66 et 68.

bel exemple d'inconsciente sophistication collective[1].

Toutefois, un résultat demeure et un point reste acquis, qui est de grande importance, à savoir la relativité des divers préceptes moraux suivant les sociétés et les civilisations. On a beaucoup contribué à discréditer la morale traditionnelle auprès des hommes d'étude et de science, en persistant contre toute évidence à la qualifier de morale éternelle et à célébrer son immutabilité. C'était, avec de bonnes intentions, bien mal servir une grande cause, et un peu plus de probité intellectuelle jointe à une meilleure documentation eût suffi à montrer combien était intenable la position imprudemment choisie. Sans aller bien loin, la tradition même à laquelle on se référait, la tradition judaïque, suffisait à attester les dis-

1. Il est entendu que beaucoup d'autres critiques encore pourraient être formulées. Je signale notamment qu'on ne voit plus quelle pourrait être la part de l'individu au progrès moral de l'humanité. En premier lieu en aurait il la liberté ? N'oublions pas que M. Durkheim repoussait le libre arbitre et par conséquent la responsabilité. « Dès l'instant, écrit M. Bayet, qu'on admet dans le monde social l'existence de lois, en tous points semblables à celles qui régissent la chute d'une pierre, il est aussi puéril de rendre un individu, quelqu'il soit, responsable de ses actes, que de blâmer l'arbre chétif ou de féliciter l'arbre vigoureux ».

En outre, si, à chaque époque, la morale d'un peuple est aussi bonne et aussi mauvaise qu'elle peut être, qu'avons-nous à intervenir ? On répond « qu'une conception mécaniste n'exclut pas l'idéal » et que « de ce que tout se fait d'après des lois, il ne s'ensuit pas que nous n'ayons rien à faire ». Il n'est pas sûr que l'évolution se produise normalement et nous pouvons être des collaborateurs, comme une digue « qui ne change pas le cours du fleuve, mais le régularise ». Mais cette concession, pour modeste soit-elle, semble n'être faite qu'*in extremis*, pour répondre à la pression des faits et elle s'intègre difficilement dans la logique du système. Tout au plus serions-nous la mouche consciente du coche? Si l'humanité accepte de se discipliner pour si peu, il faut avouer qu'elle sera d'une autre pâte que celle dont est faite celle que nous observons actuellement.

semblances ; que d'actes sont condamnés par la morale chrétienne, que la loi judaïque reconnaissait comme licites, que d'autres sont considérés comme licites, qu'elle réprouvait ! Et que serait-ce, si nous citions les exemples d'autres sociétés et d'autres civilisations ! Quoiqu'on veuille dire, la notion de bien est, comme les notions de vérité et de beauté, susceptible de se traduire en des formes toujours nouvelles et on travaille contre le dessein qu'on prétend réaliser en affirmant une immutabilité qui barrerait la route au progrès. L'idéal s'épure et s'élève à mesure qu'il se réalise, restant toujours devant nous comme la nuée qui guidait les Juifs, et qui accroissait son avance à mesure qu'ils cheminaient eux-mêmes.

Les sociétés humaines sont des organismes vivants, soumis comme tels à la double loi de l'élimination et de l'intégration ; sans doute, la nouveauté, l'invention ne peuvent porter leurs fruits qu'en s'insérant dans une tradition, mais encore faut-il que cette tradition soit assez souple et assez accueillante pour encourager efforts vers le progrès. Que d'institutions déclarées naguère inacceptables ont été néanmoins acceptées ! Cette variabilité qui peut chagriner les esprits enclins à voisiner avec l'absolu, est une certitude contre laquelle rien ne prévaudra et pour la contester il ne sert de rien de dire que, du moins, demeurent éternels certains principes moraux sous-jacents, essentiels régulateurs de la conduite, puisque ces principes se traduisent eux-mêmes en des pratiques morales différentes, voire même opposées. Ce sont justement ces traductions qui intéressent beaucoup plus la science que les truismes dont on se plait à célébrer la permanence.

Dans les cas mêmes où une règle morale demeure im-

muable, il serait beaucoup plus habile et plus scientifique de montrer la permanence des besoins qui la réclament et des services qu'elle rend que de célébrer a priori son immutabilité. Le nombre est grand des règles qui furent déclarées intangibles et qui pourtant ont été éliminées ! Aussi nos contemporains sont-ils enclins à une légitime défiance vis à vis d'un traditionalisme exagéré et ils pensent que, là aussi, les plus vieux parchemins ne dispensent pas de la justification précise des services actuellement rendus.

Au surplus, les sociologues rationalistes ne furent pas les premiers à prendre conscience de ces contingences et de ces relativités ; déjà les initiateurs de la méthode historique, les Bonald et les Joseph de Maistre les avaient reconnues et ils en faisaient état pour combattre la Révolution Française et ses Déclarations des droits de l'homme et du citoyen. Il est donc très regrettable que des affirmations injustifiées aient donné aux Enfants de l'Esprit nouveau un point d'appui solide pour une construction aussi ruineuse pour la morale que mal adaptée à cette réalité sociale qu'on prétendait expliquer.

« La philosophie du *Naturrecht* croyait pouvoir déduire de la nature de l'homme en général une morale immuable, valable pour tous les temps et pour tous les pays... Le vice fondamental de toute cette doctrine, c'est qu'elle repose sur une abstraction. Cet homme général, partout et toujours identique à lui-même, n'est qu'un concept logique, sans valeur objective. L'homme réel évolue comme le milieu qui l'entoure ».

On ne peut que souscrire entièrement à ce langage de M. Durkheim, et M. Lévy Bruhl a raison aussi d'ajouter que le prétendu modèle d'humanité invariable et toujours identique à lui-même n'était qu'un emprunt

au type d'une certaine race et d'un certain temps. « Pour la philosophie ancienne, c'est le Grec. Pour les modernes, c'est l'homme de la société occidentale et chrétienne.

« Ignorants des civilisations autres que celles où ils vivaient, les théoriciens de la morale ont étendu à l'humanité entière ce qu'ils avaient appris de la nature humaine, au point de vue psychologique, moral et social, par l'observation d'eux-mêmes et de leur milieu.

« Mais voici que depuis un siècle, l'ignorance se dissipe. On explore les régions reculées de l'histoire ; l'Egypte, l'Assyrie, l'Ancienne Amérique. On étudie les grandes civilisations indépendantes de la nôtre, les langues, les arts, les religions de l'Inde, de la Chine, du Japon. Et l'histoire comparée des institutions fournit au concept de « la nature humaine » un contenu toujours plus riche et plus varié ».

Encore une fois, ces affirmations sont exactes et comme leur portée est considérable, il faut souhaiter que tous les moralistes acceptent d'en faire état. Mais ces démonstrations faites, l'École française de sociologie n'a pas pour autant réussi à exorciser le sphinx, et à démontrer que la société est le seul fondement intelligible de la morale. Après ce redressement comme avant, le problème moral demeure : on a éliminé l'enfantine conception d'un droit naturel identique, universel et immuable, mais on n'a pas réussi à démontrer pour autant que la morale n'était qu'un ensemble de règles empiriques uniquement calquées sur des besoins matériels, plus ou moins ressentis. Comme l'a très bien vu Stammler en Allemagne, et notre grand Raymond Saleilles en France, une volonté de justice et un souci d'idéal traversent ces représentations des besoins éprou-

vés et orientent les solutions. « C'est un droit naturel à contenu variable, *Ein Nuturrecht mit wecheslndem Inhalt*, mais sa variabilité même ne fait que mieux attester la vigueur du principe qui l'anime, et celui-ci dépasse infiniment une simphe physique des mœurs ».

CHAPITRE XII

La véritable fonction de la Sociologie. — Les rôles respectifs de la sociologie et de la métaphysique religieuse.

> Vous parlez toujours des droits de l'homme !
> Avez-vous jamais pensé aux forces de l'homme ?
>
> CARLYLE.

> La prétention de notre temps de remplacer la religion par la science dans l'élaboration de la sagesse paraît incompatible avec les conditions de la vie
>
> FR. W. FOERSTER.

Faire la critique d'une illusion n'équivaut pas à nier la splendeur du réel, et nous allons voir justement que la mission de service humain qui rentre dans la compétence de la sociologie est si belle et si haute qu'elle justifie pleinement, quoique sous une autre forme, les enthousiastes ambitions de ses fondateurs. Seulement il faut mettre chaque chose à sa place, et chaque notion à son rang.

Donc, il est entendu que la sociologie est une science d'observation et que, par conséquent. elle reconnaît, comme toutes les autres sciences, des limites qu'elle ne doit pas dépasser. Elle analyse, elle enregistre, elle compare, elle classe, elle rapproche les faits sociaux, elle cherche à déterminer les relations constantes qui les unissent, les lois, et à dégager les causes et les effets ; ainsi elle rend intelligible cet immense complexus social aux enchevêtrements infinis. En cette tâche essentielle et merveilleusement féconde, comme on va le voir,

la Science sociale n'a pas à juger, à condamner, à recommander; indifférente aux notions de qualité, de valeur ou de finalité, elle enregistre avec sérénité les résultats qu'elle constate. On ne demande pas à un naturaliste si un bœuf est supérieur à une araignée, ni à un minéralogiste si l'or vaut mieux que le plomb ; de même le sociologue, en tant que tel, n'a pas à se demander, ni à dire, si l'avortement est condamnable ou si la monogamie indissoluble est digne d'éloge, si la fraude fiscale est inférieure à la loyauté civique : il lui suffit de connaître les conditions qui développent ou favorisent telle ou telle pratique sociale et les effets de cette pratique.

Telle est la mission propre du sociologue ; il se peut qu'elle paraisse insuffisante aux impatients ou aux brouillons, comme il est possible aussi d'ameuter l'opinion d'un public irréfléchi contre un auteur qui rappelle ces vérités élémentaires, mais la science n'a pas à s'émouvoir de ces impatiences, ni moins encore à tenir compte de ces prétendus scandales.

Avant d'aller plus loin et de franchir une étape, arrêtons-nous un instant sur cette fonction propre et sur les magnifiques services qu'elle implique. A ceux qui seraient tentés de la trouver modeste, je demanderai de réfléchir sur sa portée effective. Quel magnifique progrès ne serait-ce pas pour l'humanité que d'arriver à une connaissance scientifique des moyens propres à la conduire à certaines fins préalablement choisies, ou encore des répercussions inévitablement associées à tel programme délibérément arrêté ! Avouons plutôt que le progrès est si magnifique que nous n'osons même pas le concevoir, encore moins le souhaiter, et cependant ce n'est rien de moins que doit nous assurer le développe-

ment des études sociologiques méthodiquement poursuivies. Aucun doute n'est possible, parce que nous sommes ici dans le domaine propre de la science, qui a justement pour fonction, non pas de déterminer les fins et les buts, pas davantage de *fournir* les moyens, mais de dire : « Si vous voulez obtenir tel résultat, voici le chemin que vous devez suivre et les moyens que vous devez employer ». Chaque jour, des milliers d'ingénieurs, spécialisés chacun dans leurs techniques particulières, rendent de pareils services aux directeurs de nos grandes entreprises industrielles; encore une fois, on ne voit aucune raison pour que les sociologues ne puissent les imiter.

Ainsi serait institué un véritable art social rationnel et de même que pour traverser un fleuve d'une largeur déterminée, on sait qu'il faut construire de telle manière un certain nombre de piles supportant le tablier d'une pont construit en poutrelles d'acier rivées et croisées, de même le sociologue ferait connaître les conditions de la diminution de l'alcoolisme ou de la stabilité du mariage, de l'équilibre des budgets ou de la mise en valeur du domaine colonial, du relèvement de la natalité ou de la prospérité de la marine marchande. Ainsi nous serions débarrassés de ces improvisations suggérées par un empirisme grossier, de ce bavardage inconsistant, de ces prétendus remèdes, toujours impuissants à guérir le mal que leurs auteurs faconds s'étaient vantés d'éliminer et justes capables d'en développer d'autres dont on se serait bien passé. Suivant son invariable coutume, la science, après analyse exacte, donnerait la recette idoine et mettrait en garde contre les dangers possibles.

A ceux qui maintenant seraient tentés de trouver que la perspective est trop belle pour être vraie, je me con-

tenterai de faire remarquer, — en dehors des sérieuses mises au point qui vont suivre, — que ces perspectives sont pourtant exactement dans la ligne générale du mouvement progressif des sciences, à notre époque. Comme il était naturel, la science a commencé par l'exploration du monde matériel et on connaît la magnificence des résultats obtenus ; mais, suivant la pente logique, l'esprit humain a maintenant pris conscience d'autres réalités et d'autres forces qui l'entourent, l'enserrent et trop souvent l'écrasent. Ces forces, comme les autres, sont à notre disposition, à condition que nous commençions par les étudier méthodiquement et que, les connaissant, nous acceptions de nous mettre dans les conditions où elles doivent agir en notre faveur [1].

Et c'est ici que les choses se compliquent et en un sens se gâtent, et on va voir qu'il ne convient guère de chanter trop tôt victoire. Trois difficultés nous attendent, qu'il importe de connaître et qui ne se laisseront pas surmonter, sans de vigoureux efforts.

La première difficulté tient à la complexité extrême de la vie sociale. Je n'y insisterai pas, puisque j'en ai traité à plusieurs reprises au cours des pages de ce livre, et qu'au surplus elle est, depuis Auguste Comte, une des vérités sociologiques le plus communément reconnues par les personnes instruites. Mais il s'en faut de beaucoup que la pratique ait accepté d'en tenir compte, et le jour où l'on voudra suivre une politique

1. Le P. Gratry désirait avec passion ce temps, qu'il voyait approcher, « où le rayon lumineux de la science va tomber sur la vie des sociétés humaines ; » il saluait d'avance « la vraie science des lois sociales ». *La morale et la loi de l'histoire*, Paris, 1871.

sociale rationnelle, où, suivant la formule du fondateur du Positivisme, « l'art politique prendra un caractère judicieusement systématique, en cessant d'être dirigé d'après des principes arbitraires tempérés par des notions empiriques », une des premières constatations que l'on relèvera sera celle de la complexité et du retentissement des mesures à prendre pour obtenir un rendement satisfaisant. De nos jours, les mesures législatives et administratives ont l'immense avantage d'être relativement simples : on constate que notre marine marchande est stationnaire, on vote des primes à la construction et à la navigation; on déplore le fléchissement rapide de la natalité, on vote des primes et des allocations, on institue des gouttes de lait et on donne des subventions aux femmes en couches ou nourrices; on s'alarme de la multiplication des avortements, aussitôt on propose de correctionnaliser le crime d'avortement et d'assurer à l'avortée une excuse absolutoire, lorsqu'elle aura dénoncé son complice, et ainsi de suite. Le plus souvent, la mesure ne produit aucun effet et le mal continue de s'accroître, mais on est quitte pour déclarer que « les résultats constatés n'ont pas répondu à l'attente, — et que, maintenant, instruit par l'expérience, on va prendre des mesures efficaces ». Les politiciciens nouveaux venus commencent leur harangue, la grande presse fait écho et le public crédule se tient pour satisfait. Naturellement la mesure nouvelle est aussi inefficace que l'ancienne [1] !

1. Cf. pour justification, les nombreuses lois sur la marine marchande, sur le mariage, le divorce et la filiation naturelle, sur le régime scolaire et les méthodes d'enseignement, sur la défense de la société laïque contre le cléricalisme, etc, etc. On se montre encore généreux en citant ces exemples, car on en pourrait alléguer d'autres, pires encore, où les seules mesures prises se sont bornées à la pronon-

Une politique sociale rationnelle se montrerait moins accommodante et elle réclamerait des mesures plus extensives et surtout plus profondes, et celles-ci, par cela même qu'elles atteindraient le mal en ses origines et en ses racines comme en ses ramifications, engageraient l'homme tout entier. On verrait alors qu'il ne s'agit plus seulement de remèdes externes, administrés par les pouvoirs publics et à leurs frais, mais qu'il faut entreprendre l'éducation des consciences et la cure des âmes, en suscitant chez l'individu un ensemble nouveau de tendances, de désirs, d'habitudes, en modifiant profondément les programmes et les représentations [1].

D'autre part, force nous serait de reconnaître que nous ne pouvons agir sur les forces collectives qu'à la condition de nous plier à leurs lois. Ceci nous amène à la deuxième difficulté.

ciation d'innombrables discours toujours très éloquents, mais malheureusement inefficaces. La mise en valeur de notre admirable domaine colonial fournit dans la série un bel échantillon du genre : il est seulement fâcheux que les orateurs omettent de montrer comment un peuple à population décroissante et solidement enfoncé dans un système de vie dépourvu d'initiative, de productivité intense et de responsabililé pourrait réussir à mettre en valeur un vaste domaine colonial. Mais quand il est entendu que l'on fait un « beau discours », il est superflu, paraît-il, de s'attarder à la cohérence logique des idées exprimées.

1. Citons un exemple. Beaucoup de gens croient qu'il suffirait, pour accroître la production et remédier à la vie chère, d'abolir le régime de la journée de huit heures et d'allonger la durée du travail quotidien. Une analyse méthodique révèlerait que le problème est moins simple, et il serait peut-être sage d'écouter cet avertissement donné par M. Caballero, délégué espagnol à la IVe Conférence internationale du Travail, le 24 Octobre 1922. « Si vous croyez pouvoir intensifier la production en augmentant la journée de travail, vous vous trompez, car, pour produire beaucoup, il faut avoir la satifaction intérieure. Si vous avez une classe ouvrière mécontente et lassée, elle ne pourra pas produire, n'ayant pas cette satisfaction, et vous irez ainsi à l'encontre des buts que vous poursuivez ».

J'ai dit, et il faut le répéter, que la sociologie n'avait pas à déterminer les fins, mais cette affirmation ne signifie pas qu'elle n'ait pas son mot à dire sur les choix auxquels il aura plu aux hommes de s'arrêter. Si on accorde — et comment ne l'accorderait-on pas?[1] — qu'il est une fin première que tous nous devons admettre, celle de l'entretien suffisant et du progrès de la société, il faut déclarer aussitôt et sans ambages, que la sociologie, forte de ce postulat et de cette admission, aura tôt fait de déclarer qu'on doit renoncer à certaines fins et à certains idéaux, comme entièrement incompatibles avec la fin supérieure, primitivement admise. Nos sociétés modernes, férues d'individualisme anarchique, se sont plu à proclamer le droit au bonheur et le droit de disposer de soi-même, et, à la suite de ces deux droits, beaucoup d'autres droits secondaires, dont les moins logiques ne sont pas le droit de vivre sa vie, le droit au divorce par la volonté d'un seul, le droit à l'avortement, le droit à l'homosexualité, le droit à la paresse, le droit à la jouissance et le droit à la mort[2]. A un moment, leur idéal semblait être d'assurer à chaque individu la possibilité de satisfaire, à tout instant, ses caprices les plus futiles; mais du moins faut-il dire que ce plan, qui n'est point innocent et a coûté et coûtera encore tant de larmes et tant de sang, n'a jamais pu obtenir l'approbation d'aucun sociologue digne de ce nom. On connaît sur ce point les idées d'A. Comte; celles de F. Le Play étaient plus familiales et plus

1. *Vide* pourtant *infra*, p. 289.

2. Je fais remarquer en passant — et ceci donnera derechef une idée de la désorganisation intellectuelle de notre époque, — qu'un très grand nombre de braves gens admettent explicitement ce droit de disposer de soi-même, mais rejettent l'une ou l'autre des conséquences élémentaires énoncées; seulement on omet de nous dire sur quoi se fonde ce rejet des conclusions.

sociales encore. Donc, il apparaît que le premier effet de toute application scientifique d'un art social rationnel serait de nous mettre en demeure de renoncer à certaines formules du programme libertaire, même à celles que nous avons naïvement saupoudrées du duvet de notre sentimentalisme humanitaire.

Sommes-nous prêts à ces abandons et à ces conversions?

Pour nous y mieux préparer, nous pouvons d'ailleurs nous dire que le sacrifice serait beaucoup plus apparent que réel et que nous n'aurions renoncé aux apparences de la liberté que pour retrouver la liberté véritable et le joyeux affranchissement. Il ne sied pas de traiter ici, une fois de plus, ce problème de la liberté véritable; qu'il me suffise de dire que les études sociologiques méthodiquement conduites montrent comment se résorbe ou se résoud ce conflit séculaire de l'autorité et de la liberté. Ici comme ailleurs, quand on a une bonne fois pris l'habitude de tenir son regard *constamment fixé sur la société, sur l'ensemble dans la durée et dans l'espace*, on s'aperçoit qu'il existe une harmonie entre les exigences de la vie collective et les exigences de la vie individuelle. La société ne peut fonctionner sans autorité et sans discipline, mais sa santé même et son progrès requièrent que de fécondes libertés soient laissées aux citoyens ; d'autre part, l'individu soupire après la liberté et en a besoin, mais l'indiscipline et l'indocilité arrêtent son développement et son progrès. Ainsi les deux mouvements se rejoignent bien plus qu'ils ne s'opposent ; il existe des règlements qui libèrent et des émancipations qui asservissent.

La difficulté des conciliations, pour sérieuse qu'elle soit, ne paraît donc pas insurmontable, le jour où, lassé enfin des sonorités d'un bavardage décevant, on se résoudra à entreprendre vraiment l'œuvre de reconstruction sociale. Mais voici la troisième difficulté, qui est peut-être la plus grave.

Lorsque l'ingénieur chimiste ou physicien indique une recette ou prescrit une méthode, il manipule des éléments dociles, dont il peut escompter à l'avance les combinaisons et les réactions. Chaque élément vient au moment voulu apporter docilement sa contribution propre et le résultat final est garanti par la régularité fonctionnelle de tous. Ces éléments sont des choses, mais l'homme n'est pas une chose et la différence est incommensurable.

Sans doute, la personne humaine est douée d'intelligence et depuis le temps des Physiocrates jusqu'aux dernières années du XIXe siècle, on se crut autorisé à escompter la docilité spontanée et quasi mécanique de la volonté aux démonstrations de la raison. Mais de sévères expériences ont montré l'inanité de ces illusions de l'intellectualisme rationaliste, et, pour reprendre sans méchanceté le mot célèbre de Jean Macé, « si nous avons ouvert beaucoup d'écoles, nous n'avons fermé aucune prison ». Les enchaîneurs d'idées claires et les architectes de « l'ordre » en ont été pour leurs frais ; en dépit de leurs arrangements savants, leur foi dans les lois et les cadres s'est trouvée déçue, et il nous a fallu renoncer à cette « chimère de l'organisation sans hommes [1] ».

1. Paul Gemähling, *Intellectualisme et Sociologie*, dans *Nouvelle Journée*, 1921.

Non seulement l'homme « a rué dans les brancards », mais pis encore, il a utilisé pour le meilleur service de son égoïsme et de sa sensualité cette culture intellectuelle et cet esprit critique que l'on avait si généreusement dispensés. Comme l'a noté Georges Sorel[1], en l'une de ces fines pages dont il était prodigue, la bourgoisie capitaliste, habituée à enrôler la science, et à obtenir sur commande au moyen de camées, d'excentriques et de ressorts les mouvements variés dont elle a besoin, était naturellement préparée à partager l'illusion de « la petite science », suivant laquelle la technique aurait été capable de corriger la société, « comme les astronomes sont capables de corriger les tables de la lune ». On l'assura que les ingénieurs sociaux seraient qualifiés pour rendre des services semblables à ceux que rendent quotidiennement les ingénieurs électriciens ou chimistes des ateliers et des laboratoires; elle ne demanda pas mieux que de le croire. Mais, ce ne fut qu'une illusion; l'humanité s'est trouvée, à l'épreuve, moins souple qu'on ne l'avait escompté, et le citoyen de la cité moderne, dont on avait, avec tant d'insistance, « déclaré les Droits », a pensé qu'il avait tout au moins celui de diriger son activité personnelle dans le sens de ses intérêts propres, arbitrés par son jugement individuel.

Ainsi nous voilà rejetés en pleine métaphysique. Quoi qu'on veuille dire, la sociologie est impuissante à justifier en dernier ressort la nécessité de l'obéissance aux prescriptions qui dérivent des répercussions qu'elle relève. Elle constate que telles ou telles pratiques engendrent la souffrance et le malaise, ou la prospérité et le

1. *Réflexoins sur la violence*, Marcel Rivière et Cie, Paris, p. 190.

développement ; mais il y a loin de ces constatations à des injonctions valables, qualifiées pour réclamer l'obéissance.

Certains avaient pensé, il est vrai, pouvoir franchir l'étape, sans recours à la philosophie, en s'appuyant sur les seules notions de prospérité et des exigences de la vie. Henri de Tourville et Edmond Demolins, reprenant le concept de prospérité que leur avait transmis leur maître, et dont, au surplus, ils discernaient moins bien que lui les éléments métaphysiques qui s'y cachent, avaient cru pouvoir fonder sur ce seul concept la valeur impérative des conclusions formulées par la science sociale. Mais il a fallu se rendre à l'évidence et reconnaître en toute appréciation de prospérité ou de souffrance « l'invasion plus ou moins consciente d'une doctrine philosophique, bien ou mal élaborée d'ailleurs, qui offre des solutions sur les fonctions de la société, sur le rôle de la société vis à vis des individus, sur celui des individus vis à vis d'elle. » Il s'en faut de beaucoup que la notion de prospérité soit simple et exempte de tout virus métaphysique, et la vérité est qu'elle en est au contraire tout imprégnée.

D'abord, il n'est pas du tout démontré *à priori* que nous devions vouloir la société et donc sa prospérité, et tandis que des « sociologues de fauteuil » continuent à considérer cette vérité comme un axiôme, il faut se dire que, dans notre seule société française, il se rencontre plusieurs millions d'adultes qui ont débarrassé leur esprit de ce postulat et considèrent cette élimination comme un progrès et une étape vers la libération totale. Puis à côté de nous, le même mouvement rapide, que dis-je vertigineux, se poursuit aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, en Belgique, en Allemagne, en Italie

et ailleurs. Voilà le fait qu'il faut savoir regarder en face et courageusement, et pour éliminer ce fait si grave, il faudra autre chose que la reprise des formules coutumières sur le Progrès et la Démocratie, la Science et la Liberté. Dira-t-on qu'en refusant de vouloir la société, condition première de toute réalisation et de tout bien, ces hommes s'éliminent de la vie, comme le sceptique radical s'élimine de la pensée et de sa pensée même ? On aura sans doute raison, mais l'objection n'est pas pour les démonter, puisqu'ils se contenteront de répondre qu'ils se moquent de la logique abstraite et rectiligne, dont au surplus tant d'expériences ont démontré l'inanité ; qu'ils ne se proposent ni de prononcer des discours, ni d'écrire des livres, qu'ils sont là vivants, exploités et malheureux, et qu'il leur suffit d'avoir trouvé le moyen d'être un peu moins exploités et un peu moins malheureux. La réponse est habile, et il faut reconnaître que l'argumentation est irréfutable aussi longtemps qu'on refuse de dépasser le domaine de l'expérience et d'aborder celui de la métaphysique. Que la société, pour se maintenir et prospérer, ait besoin du bon et loyal service de l'individu, c'est l'évidence même, mais c'est déjà une affirmation métaphysique que de dire que nous devons vouloir la pérennité de la société, car « un bufle n'est pas sacré, un troupeau de bufles ne l'est pas d'avantage », et c'en est une autre que d'assurer qu'en acquiesçant à la réquisition sociale, l'individu et spécialement cet individu en chair et en os que je suis, et qui à lui seul m'intéresse plus que tous les autres, fait une bonne affaire et accomplit sa destinée. Cette convergence de l'intérêt particulier et de l'intérêt collectif n'est pas une de ces évidences qui s'imposent à l'intelligence, et si quelques politiciens ou

publicistes de troisième catégorie réusissent à s'en contenter, le sentiment populaire réclame autre chose, surtout au lendemain des hécatombes de la grande guerre. Toute une métaphysique est impliquée dans cette affirmation de convergence et dès la première démarche de l'examen, on se trouve en face du double problème de l'obligation morale et de la destinée.

On ne gagne rien à substituer à la notion de prospérité celle des exigences de la vie [1]. L'idée de vie sur laquelle se sont rencontrés des philosophes venus des divers points de l'horizon, comme Guyau, Ollé-Laprune, Fouillée, William James et tant d'autres, et qui n'est guère qu'un double de l'idée de prospérité harmonique et sociale, doit sans doute être considérée comme un critère fort utile de la valeur des institutions sociales, et, ainsi qu'on le montrera plus loin, il est légitime de lui « attribuer une grande importance pour la reconstitution des saines opinions et même des croyances religieuses ; mais les jugements qu'on en déduit ne dérivent pas seulement de la connaissance des faits ; » en les formulant le sociologue déborde sa science et dépasse sa compétence. « Les jugements tendent à atteindre la Vérité en passant par l'Etre. Ils s'efforçent de toucher à l'Absolu. Ils constituent une philosophie de la vie, une téléologie vitale, comme on dit, une thèse finaliste au premier chef » [2].

Au surplus, l'idée de vie peut à son tour s'interpréter de bien des façons et on peut y accommoder « l'immoralisme » de Nietszche tout aussi bien que le mora-

1. On ne gagne rien non plus à vouloir y substituer la notion de fonction, comme l'a proposé M. Gabriel Melin.

2. Pierre Méline, *De la Science à l'Action*, broch. Bloud et Gay, p. 39 et pour la démonstration, cf. p. 40 et 41.

lisme de Kant et rién ne garantit que la quantité des vies doive être préférée à leur qualité. Alors même qu'on en accepterait l'interprétation populaire et commune, celle du bon sens « qui est un grand métaphysicien », on ne serait point quitte envers la métaphysique et celle-ci nous harcèle encore, au moment où nous croyons avoir réglé nos comptes avec elle.

Si vouloir la société est déjà prendre parti, décider en quel sens nous la voulons en est un autre, et non moins embarassant, et entretenir en nos âmes le feu sacré qui doit leur donner la chaleur nécessaire pour traduire en réalisations effectives et concrètes nos convictions et résolutions est un troisième parti.

La notion de *l'optimum*, social est très loin d'être simple. La robustesse physique, la richesse, la force, la culture intellectuelle, la science, l'art, l'amour, la vertu, la liberté, la religion sont des biens. Que d'éléments métaphysiques l'analyse critique découvrirait en chacun d'eux, et surtout comment choisir entre eux sans options métaphysiques! Si la science sociale peut nous éclairer sur la nature des pratiques qui auront ces biens pour conséquence, elle sera aussi la première à constater leur conflit, leur antagonisme ou tout au moins leur limitation naturelle. Ce qui est bon à un point de vue n'est pas bon à tous les autres ; il faudra donc procéder à un triage, établir une hiérarchie qui permettra d'adopter une combinaison dans laquelle on osera sacrifier des biens et affronter des maux. Pour ces choix, pour la confection de ces tables de valeur, la Science sociale, pas plus qu'aucune autre science, ne suffira.

« Ce sera, écrit M. Pierre Méline, le bienfait des doctrines qui ont renversé les anciennes tables de valeur, les façons coutumières de juger les faits de l'ordre mo-

ral comme les institutions sociales et leurs modes, de nous avoir aidés à reconnaître que les faits peuvent être interprêtés de façon bien différente selon la volonté qui les manie, et à comprendre que si nous voulons arriver à porter des jugements de valeur, qui lient notre conduite intime et notre activité sociale, nous devons nous élever au-dessus du simple phénoménisme et oser proclamer décidément notre volonté métaphysique [1] ».

Cette audace sera plus nécessaire encore, si nous voulons vraiment passer de la théorie à la pratique, de la connaissance à l'action. Quelle distance entre l'une et l'autre ! *Video bona proboque, deteriora sequor!* Alors même que nous aurions reconnu l'*optimum* social et pris parti à son sujet, le problème serait encore très loin d'être résolu, et seul l'idéal accepté et poursuivi peut susciter en nos cœurs les mouvements d'enthousiasme et d'amour sans lesquels notre volonté débile demeure impuissante. Ce souci de réalisation pratique exigera même que notre parti métaphysique prenne la forme religieuse, afin de recevoir de la croyance religieuse et de l'amour, cet élan, cette ardeur, cette fermeté, cette générosité sans lesquels il n'est guère de victoire possible sur les appétits grossiers de notre nature et sur les entraînements mauvais de la vie sociale. Il ne sied pas de revenir dans cet ouvrage sur cette question, traitée ailleurs. Qu'il me suffise de remarquer que le christianisme a fait œuvre de profond psychologue en fondant l'amour du prochain sur l'amour de Dieu et Kant aussi avait raison de soutenir que s'il n'y avait pas de devoirs envers nous-même, « il n'y en aurait d'aucune espèce ». Quoi qu'on veuille dire, ce n'est pas

1. *Broch. cit*, p. 44.

sous son aspect social que le devoir, *en temps de paix*, réussira à se faire accepter de la volonté ; je l'ai déjà dit, on meurt pour la patrie, on ne vit pas pour elle.



Telles sont les relations entre la sociologie et la métaphysique. Loin que celle-là dispense de celle-ci et puisse nous amener à cet état positif qui rendrait superflue toute autre recherche, il advient au contraire que les constatations de la sociologie resteraient en l'air, si les croyances morales et religieuses n'en orientaient les conclusions vers le meilleur service de la collectivité. Les grandes affirmations de la philosophie morale et religieuse donnent seules à l'enseignement de la sociologie le complément sans lequel il serait inefficace ou même pourrait servir aux œuvres de perversion. La guerre mondiale a montré ce que la science peut donner au service de la barbarie. Soyons indéfectiblement logiques, alors même que la conclusion peut nous déplaire. La sociologie est une science et comme telle elle est amorale : rien ne nous garantit qu'elle ne sera pas un jour enrôlée à son tour au service de la barbarie, et peut être y a-t-on déjà pensé.

Ce sera donc le rôle de la religion que de nous décider à vouloir la société et à accomplir les actes que réclame son progrès, en dépit des encouragements si multipliés que le seul spectacle de la vie sociale donne à notre égoïsme et à notre sensualité. S'il est vrai que nous ayons une destinée surnaturelle, transcendante, qu'un Dieu d'amour et de justice soit le principe de no-

tre vie comme il en doit être le terme et l'achèvement, les perspectives sont entièrement renouvelées et le grand argument de naïveté, de duperie, qui tout à l'heure était si fort pour nous détourner de fournir les contributions nécessaires, disparaît et se retourne même pour nous inciter à remplir notre devoir. En effet, de ce point de vue, la vie présente ne nous apparaît plus que comme un moyen de réalisation d'une destinée plus haute ; le naïf et la dupe sont ceux qui se laissent prendre aux attractions grossières du confortable et de la jouissance ; ils se croient des habiles et se donnent pour des hommes pratiques ; mais ils ne sont au contraire que des maladroits et des inconscients, puisqu'ils ont lâché la proie pour l'ombre, pris pour du définitif ce qui n'était que transitoire, pour des buts ce qui ne pouvait être qu'un moyen et n'était que trop souvent un obstacle, pour des réalités ce qui n'était que de vaines apparences, derrière lesquelles se dissimulaient d'inexprimables misères. Comme le dit un jour un admirable sillonniste, « il n'y a que les héros qui ne soient point des dupes ».

Ainsi, sur ce plan nouveau de perspective, il devient logique et raisonnable pour l'individu de s'intéresser à la prospérité collective. Cet être d'un jour, dont la vie s'écoule en un instant, sur un point de l'espace, dont les tendances vers l'égocentrisme anarchique et la sensualité imprévoyante sont si accentuées, va consentir à se laisser enrôler au service d'une collectivité qui le dépasse et le déborde infiniment, qui s'étale sur un large espace et une longue durée et qui, pour s'entretenir et progresser, a sans cesse besoin de son service loyal et de sa bonne volonté.

Entretenir et développer la bonne volonté, la disposi-

tion à servir et à se discipliner, telle est la tâche essentielle de la religion, et il va sans dire que l'objet de cette religion ne saurait être ni la patrie, ni l'humanité, puisqu'il s'agit justement de fonder et de légitimer le service de la patrie et de l'humanité. Ce n'est pas une des équivoques les moins déconcertantes de notre temps que celle où sont tombés Auguste Comte et à sa suite M. Emile Durkheim, et qui nous propose d'adorer les sociétés humaines, au moment même où on nous montre que ces sociétés et les hommes qui les composent rentrent entièrement et à tous les points de vue dans le plan de la Nature et à ce titre peuvent être soumis à une étude scientifique, exactement assimilable à toutes les autres. Mais on peut penser que cette équivoque sera bientôt dissipée et que le retour aux conceptions et aux définitions traditionnelles de la religion s'accompagnera d'une appréciation plus exacte de leur rôle et de leur irremplaçable fonction. Celle-ci apparaîtra d'autant plus nécessaire que la vie sociale, en tous ses compartiments, sera de plus en plus dépendante de la bonne volonté.

Ce fut une noble et glorieuse entreprise que de prétendre appeler tous les individus à une collaboration plus consciente dans une société scientifiquement organisée. Mais, par la science et la démocratie, on plaçait la vie sociale sous une plus étroite dépendance à l'égard de la bonne volonté de chacun et ainsi au moment où l'on croyait ne plus avoir à faire appel au concours des croyances religieuses, on se préparait au contraire à ne pouvoir moins que jamais s'en passer. On n'a pas assez remarqué combien s'est accrue dans nos sociétés contemporaines la part de la bonne volonté et de la liberté consciente et combien a diminué la proportion des contraintes externes et des sanctions : qu'il s'agisse de pro-

duction ou de consommation, de la discipline des mœurs ou du paiement de l'impôt, de l'organisation des pouvoirs publics par le bulletin de vote ou de l'attitude des élus, partout l'individu tient à chaque instant la société à sa discrétion et le pouvoir de répression dont celle-ci dispose est en raison inverse de la gravité des atteintes portées à sa prospérité.

Cette évolution n'est pas de celles qu'on doive regretter et on peut même en être fier, mais encore faut-il apercevoir combien elle rend plus nécessaire l'éducation morale des individus et comment elle tend à développer la fonction traditionnelle des institutions religieuses. Une fois de plus, l'événement n'aura pas répondu à l'attente des initiateurs.

Ainsi, il n'est pas vrai que la science des sociétés humaines doive éliminer la métaphysique et se substituer à la morale religieuse et à la religion dans l'économie de la conduite. Bien plus, je voudrais au contraire, en terminant ce chapitre, donner quelques éclaircissements sur un des rôles les plus magnifiques de la sociologie et sur l'immense service qu'elle doit rendre à son tour à la morale.

Dans les pages qu'on vient de lire, nous nous sommes placé au point de vue de la critique philosophique, réagissant à juste titre contre les naïvetés d'une science qui dépassait sa compétence. Mais, cela dûment posé, il reste que l'homme sensé doit vouloir la société, doit vouloir la vie, doit vouloir la santé et la prospérité des individus, des familles, des sociétés, de l'humanité. En dépit de la critique des intellectuels et du scepticisme des dilettantes, cette affirmation demeure, irré-

formable, comme un rocher de granit contre lequel ne peuvent prévaloir aucunes tempêtes. Or, j'ai confiance que le temps est proche où l'on s'apercevra de l'immense portée que la sociologie est en état de donner à cette affirmation et comment, en s'appuyant sur ce rocher, on peut entreprendre d'édifier une construction doctrinale d'une incomparable solidité.

Il n'est pas contestable qu'une des principales raisons de l'indocilité des individus à l'égard des préceptes moraux provient du caractère extrinsèque en apparence de ces préceptes. L'homme sent en lui les poussées de l'instinct, de la passion, de l'égoïsme, de la sensualité ; dans sa naïveté, il s'imagine que si on le laissait les suivre à son gré, il trouverait le plaisir, parfois la joie, peut-être le bonheur. Mais d'autres hommes sont là, moralistes, éducateurs, ministres des religions, qui viennent, du dehors, par métier, par profession rétribuée, troubler la fête et empêcher les gens de danser en rond ; plusieurs sont de nobles esprits, mais tout de même ce sont des gêneurs qui harcèlent leurs frères en humanité, en plaquant gratuitement et artificiellement sur leur existence des règles qui ligottent, qui molestent, qui arrêtent les libres expansions de la vie et le joyeux feu d'artifices des activités affranchies.

Ce jugement est manifestement sommaire, simpliste, puéril même et certes ce n'est pas moi qui en disconviendrai. Mais la question présentement examinée est tout autre, et je ferai remarquer qu'au lieu de fulminer contre les jugements absurdes en circulation dans nos sociétés modernes, il serait plus habile, plus sage et plus chrétien de se demander quelles erreurs de tactique et d'enseignement ont pu favoriser la diffusion de pareilles méprises, et quels moyens efficaces sont à notre

disposition pour les combattre. Or il est certain que pour atténuer l'effroyable « crise morale des Temps nouveaux », au milieu de laquelle se débattent nos sociétés contemporaines, ce sera trop peu que de déduire en syllogismes corrects les conséquences d'affirmations préalables, dont un grand nombre de nos contemporains ne reconnaissent plus la légitimité. Ils ignorent ou nient l'existence de Dieu et celle de l'âme et quant au principe du libre arbitre, ils professent sur la liberté une doctrine si anarchique et si enfantine qu'elle équivaut aux pires négations.

Voilà où nous en sommes.

Que nous proposons-nous de faire? Beaucoup de choses assurément et à Dieu ne plaise que je veuille ici dénigrer aucune tentative sincère, ni décourager aucun effort, mais je dois pourtant signaler que le progrès scientifique met dès maintenant à notre disposition deux instruments, dont on ignore encore la puissance et dont l'emploi ne peut manquer, j'en ai la conviction, de nous aider beaucoup dans la grande œuvre de la reconstitution morale. Ce n'est pas en effet une petite chose, et c'en est même une immense, que se soient constituées et développées de notre temps deux sciences nouvelles qui, en dehors de tout *a priori* philosophique, métaphysique ou confessionnel, sont venues donner aux prescriptions morales un point d'appui dont on appréciera mieux la solidité et la résistance, à mesure que se multiplieront les vains efforts pour l'ébranler. De la première de ces sciences, la psychologie, je n'ai rien à dire ici, me bornant à renvoyer aux enseignements des Ollé-Laprune et des Boutroux, de Maurice Blondel et du P. Laberthonnière, de William James et du professeur F. W. Foerster, ces admirables connaisseurs du cœur hu-

main, qui en ont scruté les complexités touffues et nous ont montré les conditions de notre véritable affranchissement. Pour ne viser que la sociologie, je dirai que cette science commence à bien connaître les conditions du bon fonctionnement des institutions. Elle sait que la vie sociale est une synergie des volontés, une collaboration concertée, et que ce bon fonctionnement ne peut être obtenu sans une acceptation suffisante des diverses disciplines morales.

Et qu'on y prenne garde; la démonstration morale ainsi fournie n'a pas abouti seulement, comme plusieurs l'espéraient *in petto*, à la justification de quelques règles morales rudimentaires et « bon enfant », du genre de celles qui suffisent à satisfaire les moralistes accommodants qui pérorent chaque semaine dans la presse quotidienne de Paris ou de Toulouse. La science ne connait ni les pudeurs pharisaïques de la bourgeoisie, ni les enfantillages complaisants du prolétariat; elle suit son chemin avec sérénité et progressivement. Les démonstrations morales de la sociologie sont allées jusqu'au contrôle des actes les plus cachés de la vie privée et de la vie conjugale même. Il va sans dire qu'on a protesté contre d'indiscrètes enquêtes, mais les criailleries n'y changeront rien et à mesure que les véritables études sociologiques, je veux dire les études pénétrantes et vigoureuses, se substitueront aux « dissertations », encore beaucoup trop en honneur à droite et à gauche, on s'apercevra que les réclamations morales de la sociologie se feront toujours plus exigeantes et plus importunes, parce que fondées sur l'impassible observation des faits.

Jusqu'ici l'immense portée morale de ce grand labeur n'a pas encore été comprise et on a pu croire que

les rares sociologues qui ont abordé le problème moral de ce biais, faisaient sans le savoir œuvre de moralistes beaucoup plus que de sociologues. Mais, sous la double action du progrès rapide des études sociologiques et de la désorganisation, non moins rapide, de nos sociétés occidentales, force sera bientôt de s'apercevoir de la méprise. On devra reconnaître qu'on n'a plus seulement affaire à des moralistes, gens estimables mais d'ordinaire peu dangereux, mais aussi à de jeunes savants, qui dégagés pourtant de tout a priori métaphysique ou dogmatique, et immunisés, semble-t-il, par leur jeune science même contre tout virus réactionnaire ou ascétique, reprennent pour leur compte et sans ménagement d'anciennes prescriptions morales, que l'esprit nouveau avait souvent bafouées et qu'en tout cas il croyait périmées.

Ici la sociologie reste dans son domaine et demeure dans sa compétence, et pourtant le service rendu à l'éducation morale des individus est d'un prix inestimable. Aux croyants, elle fournit une justification nouvelle et toujours précieuse des préceptes moraux que leur religion leur enseigne ; aux libres penseurs et aux rationalistes, elle montre que la vie sociale a d'autres exigences que celles qu'ils acceptaient de reconnaître et si leurs réflexions sur ces exigences se doublent de méditations sur « le sombre mystère du cœur humain », ils ne sont pas loin de se poser à leur tour le grand problème religieux, le problème de la destinée.

S'il est vrai, comme le remarquait Ollé-Laprune, que « Dire : *ceci vaut mieux que cela*, c'est porter un jugement qui peut impliquer bien des choses », il paraît certain qu'affirmer la nécessité de la société, de son existence, de son mieux être et de son progrès est une asser-

tion qui implique également bien des choses. Cette affirmation n'oblige pas, de nécessité logique, à franchir la porte du temple, mais elle conduit jusqu'au seuil ; je connais des chrétiens que les études sociologiques ont affermis dans leur foi et il est des incroyants qu'elles ont ramenés vers les chemins de la croyance. La curieuse aventure d'A. Comte en face de Clotilde de Vaux peut se répéter de bien des manières et F. Le Play, au début de ses analyses monographiques. était loin d'attacher au Décalogue éternel la souveraine importance qu'il lui reconnut plus tard.

Je ne doute pas, pour mon compte, que la science sociale ne doive ainsi fournir à la rééducation morale de l'humanité une contribution très précieuse et sur ce terrain solide et très ferme, de robustes constructions peuvent être édifiées.

Parallèlement, les Enfants de la Tradition dociles à l'enseignement de la Science Sociale comprendraient mieux les forces de renouvellement et les énergies de fécondité insoupçonnées dont une doctrine de vie peut être la source, lorsqu'elle demeure en contact étroit avec les réalités toujours mouvantes de la vie. A voir l'attitude de certains de nos « moralisateurs », on dirait que cette nécessité de s'intégrer dans la matière sociale, de s'enraciner dans le sol profond de nos institutions et de nos coutumes est une humiliation que leur foi en l'absolu de la loi morale ne saurait supporter, et le précepte ne serait plus sur son piédestal, si on en montrait les conditions contingentes d'application et d'observance. Quelle méprise et combien funeste ! Comment n'a-t-on pas vu qu'on fournissait ainsi un semblant de justification au reproche tant de fois adressé à la croyance religieuse de se désintéresser de nos difficul-

tés terrestres et de ne nous communiquer les secrets de la vie future qu'en nous laissant dans l'ignorance des méthodes qui sauveraient notre vie présente? Cette tactique n'était pas seulement nuisible au crédit et au bon renom de la croyance ; elle arrêtait encore son expansion, en plaçant trop souvent ceux qui auraient dû l'accepter ou lui demeurer fidèles dans des conditions si difficiles qu'elles décourageaient presque toujours leur bonne volonté incertaine ou même parfois la scandalisaient. On avait craint de se salir les doigts à certaines besognes réputées malpropres, mais les forces économiques en collaboration avec les appétits mauvais profitaient de cette extériorisation dangereuse, pour installer à l'aise des institutions nettement hostiles aux réclamations de la morale et de la religion. La vie méconnue prenait ses revanches et nous savons qu'elles furent terribles. « Déterminisme géographique, déterminisme économique, déterminisme du caractère, ne craignons pas de prononçer ces mots et de les substituer à toutes ces prétendues libertés sous lesquelles on les dérobe, et contre lesquelles notre ignorance vient se briser comme contre un obstacle, alors que notre science devrait savoir les utiliser comme des points d'appui. Voilà un premier effort de virilité intellectuelle à accomplir auquel ceux qui répugnent au triste matérialisme, loin de bouder, devraient répondre joyeusement les premiers. Faire apparaître ces résistances, proclamer l'universel conditionnement des choses, l'implacable enchainement des motifs, ce n'est pas inventer ces limites, c'est les reconnaître et se mettre en état de les dominer ou de s'y adapter. A quelle impuissance ont été condamnés jusqu'ici les « spiritualistes » par leur refus de reconnaître le puissant déterminisme qui nous enveloppe et qui pourrait

si bien nous soutenir au lieu de nous écraser ; à quelle servitude nous a voués cette conception erronée d'un libre arbitre qui consisterait en je ne sais quel pouvoir d'agir à vide, sans instruments, hors de la matière, comme un dieu capricieux qui se croirait tout-puissant parce qu'il serait libre de former tous les desseins arbitres sans parvenir jamais à plier la réalité à ses décisions !

« Renonçons à ces mirages enchanteurs et replaçons-nous résolument dans le cadre et le courant des faits. Deux forces pèsent sur nous, l'une, la matière que nous ne pouvons transformer que lentement et partiellement ; l'autre, l'humanité, résistante elle aussi et qui semble tout extérieure à nous, mais qui est vivante [1]. »

Cette belle page d'un des plus distingués professeurs de notre jeune Université rejoint une page non moins belle du grand Vogelsang. « Tout homme, écrit-il, qui apporte dans le désir de s'instruire quelque sens historique et un sincère amour de la vérité, ne manquera pas de s'apercevoir que la doctrine morale de l'Eglise renferme la vérité éternelle, *mais que* son application dans les questions d'actualité doit faire l'objet d'un *travail scientifique incessant*. Les idées fondamentales de cette morale sont éternelles et immuables. Mais, étant non des conceptions mortes, mais des idées pleines de vie, elles ont la faculté de s'adapter au développement de la vie de l'humanité et de guider celle-ci dans les voies de la volonté divine ».

Précieux conseils qu'il faut souhaiter voir accueillis sans retard. Ce n'est pas un des moins funestes effets de notre débilité morale et intellectuelle que notre inap-

1. Gemahling, *art. cité*.

titude à prendre conscience des grandes œuvres de renouvellement et de transformation qui se poursuivent sous nos yeux. Parce que nos métiers mécaniques, qui d'ailleurs se transforment sans cesse, sont juste capables de reproduire à l'infini des échantillons toujours semblables, nous voudrions condamner la nature aux mêmes répétitions ; mais elle y est rebelle et la nature sociale plus que toutes les autres. Elle est toujours en quête de formes nouvelles, où elle s'exprimera pour un temps, jusqu'à ce que, à leur tour, ces formes soient dépassées. Les études sociologiques excellent à donner aux intelligences ce sens de l'évolution au sein de la permanence, cette notion de la nouveauté et du progrès s'insérant dans la durée, à côté du stable et de l'éternel.

CONCLUSIONS

> Une grande œuvre a surgi, mais elle fonctionne mal, et après s'en être pris à toutes les forces de la nature, après y avoir fait appel, on s'aperçoit que ce qui fait défaut, c'est l'homme...
>
> Il n'y a de lumière vraie que celle qui éclaire tout l'horizon.
>
> H. de TOURVILLE.

Les conclusions qui se dégagent de cette étude sont aussi nombreuses qu'importantes, et, comme le lecteur aura certainement su les mettre lui-même en lumière, il me paraît superflu d'en reprendre ici l'énumération.

J'ai essayé de montrer la possibilité et la nécessité d'une étude scientifique des phénomènes sociaux. Les conditions morales et intellectuelles que réclame une pareille étude n'ont rien qui puisse effrayer un homme cultivé et de bonne volonté.

Quant au profit à en retirer, j'ose dire qu'il dépasse toute supputation et toute espérance. D'abord, à l'homme qui se livre loyalement et avec une entière docilité à l'enseignement des faits, l'étude scientifique des phénomènes sociaux apporte la paix, la lumière et la joie. Cette réalité sociale qui, aux regards vulgaires, ne se présente trop souvent que comme un enchevêtrement inextricable de caprices, d'instincts, de passions, de besoins ou d'efforts, apparait, au contraire, lorsqu'on l'observe méthodiquement, sous l'aspect d'un immense complexus où toutes les parties, et jusqu'aux moindres détails, se coordonnent en un système solidaire et cir-

culaire de causes et d'effets, de liaisons et de répercussions.

Pour la collectivité, le profit serait également incommensurable. Un art social devient possible, et il semble qu'on ne s'aventure point en prédisant que le temps est proche où l'utilisation de ces forces immatérielles apparaitra comme susceptible de procurer aux sociétés humaines des avantages de tous points comparables à ceux qu'a assurés l'exploitation scientifique des forces de la nature physique. Sans doute, l'expérimentation de laboratoire nous est interdite, mais les ignorances, les rébellions, les folies des hommes et des peuples ne nous offrent-elles pas d'incomparables occasions d'épreuve et de contrôle ? Trop souvent ces expériences s'accompagnent de souffrances, de larmes et de sang, mais ce douloureux supplément n'en diminue pas la valeur scientifique.

Aussi, combien il serait souhaitable que ces études fussent poursuivies par une cohorte nombreuse de jeunes hommes instruits et initiés aux méthodes de la recherche scientifique. Sur le terrain neutre de cette science, largement ouvert à toutes les bonnes volontés, et fermé seulement aux partis-pris, aux *a priori*, aux étroitesses et aux préjugés, des hommes de toutes opinions philosophiques et de toutes convictions métaphysiques ou religieuses pourraient se rencontrer et, en ce temps d'union sacrée, on ne tarderait pas à connaitre la valeur des leçons d'humilité et de concorde que retireraient de l'étude de cette science nouvelle les « enfants de l'esprit nouveau » et les « enfants de la tradition ».

Les premiers verraient combien est insuffisante et superficielle leur analyse du fait social, et incomplète leur connaissance du cœur humain. Ils constateraient

l'importance primordiale des éléments spirituels dans la genèse du fait social ; ils verraient les rattachements subtils et innombrables qui relient la vie de chaque individu aux croyances et aux conceptions métaphysiques auxquelles il adhère ; ils s'apercevraient que l'homme ne se laisse point régenter du dehors par des mécanismes externes et que, s'il est prêt à accepter les disciplines, encore faut-il que les raisons de ces disciplines soient capables de soumettre sa volonté et de susciter les nobles mouvements de son cœur ; en un mot, ils prendraient conscience de cet immense problème religieux, du problème de la destinée. Ils en verraient toute l'importance du seul point de vue du bon aménagement des institutions sociales et personne ne se trouverait plus parmi eux pour croire et enseigner que le temps est venu où « l'égoïsme organisé doit remplacer l'amour et le dévouement ».

De leur côté, les « enfants de la tradition » feraient des découvertes non moins précieuses et importantes. Ils apercevraient que, si une Société est une association dont la permanence n'est possible que par la fidélité à certaines traditions, elle a tout de même besoin aussi de renouvellement, de nouveauté et de progrès ; ils constateraient que les doctrines morales ou religieuses qui leur sont chères ont besoin, pour se réaliser elles-mêmes et donner leur fructification, de s'insérer dans la lourde matière des institutions sociales, et que c'est une tactique dangereuse pour les « principes » que de se montrer trop indifférents aux institutions et aux applications ; ils prendraient conscience de la relativité et de la contingence de beaucoup de pratiques, de règles et de normes, qu'ils croyaient éternelles, et ils sauraient que cette relativité même, loin d'être injurieuse pour les principes, ne

fait que mieux attester leur valeur en leur assurant, au cours des temps, des expressions et des traductions toujours renouvelées et orientées vers un perpétuel progrès.

C'est une mauvaise disposition de l'esprit que de se croire capable de tracer autour de la vérité je ne sais quel cercle à l'intérieur duquel on prétend l'enclore. Une seule chose est certaine, c'est que nous avons toujours beaucoup à apprendre et beaucoup de nouveautés à accepter. On connait le mot fameux de Joseph de Maistre : « Je ne sais pas trop ce qu'est la conscience d'un coquin, mais je sais ce qu'est la conscience d'un honnête homme, et ce n'est pas brillant ». Semblablement on pourrait dire : « Je ne sais pas trop ce qu'est l'intelligence d'un ignorant, mais je sais ce qu'est celle d'un homme instruit et qui se croit en possession de la vérité, et elle fourmille d'erreurs ». Je suis couvaincu pour ma part que des études sociologiques méthodiquement conduites fournissent à l'apologétique spiritualiste et religieuse un admirable point d'appui, et je ne puis douter qu'à très brève échéance les « enfants de la tradition » s'emploient avec entrain à exploiter, pour la reconstitution de la Patrie, ce moyen merveilleux de rénovation et de redressement [1].

1. Sans diminuer l'éloge qu'il y a lieu de faire du bel effort des « Semaines Sociales », (et nous sommes de ceux qui applaudissent de tout cœur à leur succès grandissant) il est permis de signaler aux catholiques combien il serait nécessaire qu'ils fissent parallèlement des études purement scientifiques de sociologie ; autrement, ils risquent de laisser cette science aux mains des adeptes d'opinions philosophiques ou religieuses différentes des leurs, et de se priver d'un très précieux moyen de conquête.

Henri de Tourville avait bien vu cette vérité, lorsqu'il écrivait : « La Science sociale ne fait que naître ; ceux qui aiment l'Eglise peuvent commencer à lui en apporter le tribut. C'est ce que j'ai fait pour ma part Il ne sera pas dit que cette science soit née, sans que quelqu'un de l'Eglise l'ait accueillie et élevée. »

Après ces découvertes, chacun des deux groupements trouverait de multiples raisons pour estimer et aimer davantage l'autre ; chacun pourrait se rappeler assez de défaites et assez de victoires pour que le souvenir des unes dispose aux concessions nécessaires, et que la mémoire des autres sauvegarde les légitimes fiertés. Que d'institutions déclarées naguère inacceptables ont été néanmoins acceptées ; que de réformes jugées autrefois définitives et intangibles ont sombré, pour voir renaitre ce qu'elles prétendaient remplacer ! En se soumettant à ces évolutions nécessaires, les générations nouvelles n'ont fait œuvre ni de contre-révolution, ni de trahison, comme les en accusaient, pour exciter leurs défiances, les sectaires de droite et de gauche ; elles ont seulement accepté l'enseignement de la vie qui leur apprenait de quelle manière se pouvait poursuivre l'œuvre de leurs pères.

Ainsi cette union sacrée, approfondie et toute transformée, n'apparaitrait plus comme un expédient passager accepté sous la contrainte d'un péril qu'on veut croire transitoire, mais comme la condition de l'enrichissement nécessaire des deux doctrines, pour le meilleur service de la Patrie souffrante.

Et par l'effort concerté des uns et des autres, sous l'action merveilleusement féconde de la science, une véritable reconstitution de la France pourrait être entreprise. Je n'ai pas à dire ici combien celle-ci est nécessaire, combien elle est urgente ; elle l'est beaucoup plus encore que ne le supposent même des personnes averties. Au spectacle des dommages si graves que nous inflige l'actuelle désorganisation des mœurs, nous sommes volontiers enclins à penser que, du moins, nous sommes au bout de la course et que les choses ne deviendront pas pires. Quelle erreur et quelle illusion ! Et comment

ne nous rendons-nous pas compte que le nombre des divorces, des avortements, des pratiques néo-malthusiennes, des refus de travail, des fraudes fiscales, des existences honteusement luxueuses et frivoles, en un mot des indisciplines et des rébellions de toute nature et de toute variété, si grand soit-il, est encore bien au-dessous de ce que comporte l'état psychologique véritable d'un très grand nombre de personnes ? Il ne faut jamais oublier que la Société est une grande et volumineuse organisation, et de longues années doivent s'écouler avant qu'on puisse connaitre les fructifications totales des semences de mort qui y ont été jetées. Si nous n'y prenons pas garde, un avenir très prochain nous révèlera que nous sommes encore très loin du point extrême de la course et que nous n'en avons pas fini de dresser les statistiques de l'angoisse. Les actes que nous projetons au dehors sont encore supérieurs à nos doctrines et ne leur donnent qu'une explicitation imparfaite ; mais peu à peu le réajustement s'opère et la révision des consciences tend vers une exacte adaptation.

Lorsqu'on utilise pour une étude scientifique de la France contemporaine la méthode même qui a été exposée dans le présent ouvrage, on trouve que notre Patrie s'est beaucoup affaiblie pendant le cours du XIXe siècle, et qu'il lui est définitivement impossible de persister plus longtemps dans un programme et une doctrine de vie nettement contradictoires avec l'état de santé et de prospérité. Il faut avoir le courage de le dire : la France victorieuse du Traité de Versailles de 1919 est beaucoup plus faible que la France vaincue du Traité de Francfort de 1871, et, en un temps où nous faisons profession

d'être des citoyens conscients, nous devrions reconnaître loyalement la vérité, puisque cette reconnaissance est la première condition des réformes indispensables. Grâce à des concours particuliers, la France, submergée par le torrent germanique au mois d'août 1914, a pu remporter la victoire, alors qu'elle avait été vaincue en 1870. Mais si l'on voulait être loyal et sincère, on reconnaitrait que cette différence considérable dans le résultat ne prouve point un accroissement de force de notre côté et un affaiblissement de l'autre ; tout au contraire, est-il vrai que l'Allemagne de 1914 était incomparablement plus forte que l'Allemagne de 1870. Les difficultés intérieures et internationales au milieu desquelles nous nous débattons ne sont donc que la conséquence logique de notre situation véritable, et elles ne peuvent que s'aggraver, si l'affaiblissement de la France doit se poursuivre. Parce que nous avons beaucoup souffert pendant quatre années et demie, nous aimons à penser que nous avons payé amplement notre dette à la douleur, et que nous avons droit à la joie, à la richesse et au repos. Enfantine illusion ! Les angoisses que nous avons endurées pendant la guerre de 1914-1918 furent le résultat de notre affaiblissement, car la guerre eût certainement été évitée si nous avions eu en France les 60 ou 65 millions d'habitants que nous aurions dû avoir ; si cet affaiblissement persiste — et à plus forte raison s'il se développe — il est inévitable que d'autres tribulations, celles de la paix, viennent encore nous éprouver. Les souffrances du passé ne sont pas plus pour les sociétés que pour les individus un vaccin qui immunise automatiquement pour l'avenir; elles sont un signal d'alarme et un avertissement, destinés à faire prendre conscience des redressements nécessaires et des indispensables réformes.

La sociologie atteste d'ailleurs que ces réformes nombreuses et urgentes devront être profondes aussi, et ce serait encore se faire illusion que de croire qu'il suffira de voter quelques mesures législatives ou de modifier superficiellement quelques pratiques défectueuses. La vie sociale est autrement exigeante, et le jour où on aura le souci de pratiquer un art social véritable, et de soigner vraiment les grandes maladies sociales de notre temps, on s'apercevra qu'il est nécessaire de fouiller plus profondément le sol et d'atteindre jusqu'aux replis les plus cachés de la conscience, en s'appuyant sur les croyances religieuses mêmes.

Comme le disait M. Paul Deschanel au premier Congrès National de la Natalité de Nancy, en 1919 : « C'est d'une œuvre morale qu'il s'agit, c'est l'hygiène des esprits qu'il faut améliorer ; c'est la stérilité des âmes qu'il faut atteindre ; c'est un mal d'opinion, c'est une crise de volonté qu'il faut guérir. Il ne dépend pas d'un corps de femme d'être, ou non, stérile. Il ne dépend pas d'un corps d'homme d'être, ou non, impuissant ; mais il dépend des âmes de n'être ni impuissantes, ni stériles ».

J'ai d'ailleurs confiance que cet immense effort sera tenté, et même qu'il ne tardera point de l'être. Sans doute, à certains moments, la tâche pourra paraître rude, mais elle réservera aussi d'immenses joies, et notamment ce sera une grande allégresse que de voir enfin collaborer ensemble les trois plus grandes forces qui doivent présider à la réorganisation de nos sociétés contemporaines : la Science, la Démocratie et la Religion. Je l'ai déjà dit ailleurs : « C'est un grand malheur lorsque la troisième de ces forces paraît se séparer des deux autres, ou même parfois se retourner contre elles »,

et c'en est un autre non moins grand, lorsque les deux premières semblent s'unir pour faire front contre la troisième.

A la lumière des études sociologiques, ces trois alliées travailleraient ensemble au progrès de l'humanité et on verrait alors quelle est la merveilleuse puissance de l'homme. Le XIX[e] siècle a montré ce que peut donner l'exploitation rationnelle des éléments matériels : au XX[e] siècle il doit appartenir de montrer ce que peut assurer l'utilisation rationnelle des éléments sociaux ou psychologiques. On apercevra alors toute la vérité de cette tonifiante affirmation de M. Bergson : « Nous sommes les auteurs de notre propre destinée, et nous avons à créer notre propre volonté ; et c'est la ferme croyance en l'absolue indétermination de l'avenir que nous devons considérer comme la source de notre force et de notre confiance en nous-mêmes. Aussi devons-nous abandonner cette attitude d'écolier que nous prenons à l'égard de l'univers. Nous devons enfin prendre conscience de notre propre divinité, nous identifier avec notre pouvoir créateur. Parvenir à la conscience constante de notre pouvoir créateur, c'est parvenir à la vertu, voire même à l'héroïsme : il suffit d'arracher le voile de l'inconnu ».

L'illustre philosophe ne fait d'ailleurs que rejoindre ici l'auteur de la *Politique positive*. « Loin de demander sa loi à l'univers et à la nature, écrit Auguste Comte, l'Humanité s'affranchit peu à peu des contraintes qu'elle subissait de leur part, et si elle apprend la discipline au spectable des portions de la réalité qu'elle est impuissante à modifier, elle apprend aussi sa force et son droit en travaillant sans cesse à perfectionner, pour son usage, celles que la science met en son pouvoir. Elle

devient comme la Providence de ce petit coin du Monde qu'elle habite. C'est la nature qui se pénètre d'humanité [1]. »

Depuis le moment où ces lignes ont été écrites, les sociétés occidentales ont traversé de dures expériences et elles commencent à constater que l'humanité doit se pénètrer de divinité, si elle veut que la nature se pénètre d'humanité, : la première condition de l'action efficace est de se réaliser soi-même et l'humanité ne peut se réaliser qu'on se dépassant.

Retrouvant ainsi la conscience de notre force, dans la mesure où nous prendrions conscience du véritable problème à résoudre, nous retrouverions du même coup la foi, l'espérance et l'amour. Les croyants goûteraient de nouveau les allégresses de l'inexprimable fécondité de leur apostolat, et les rationalistes, remis en possession d'une doctrine de vie, n'exhaleraient plus ces plaintes désespérées que laissent entendre les plus sincères de leurs représentants. « On se demande, écrivait récemment sous le pseudonyme d'Allain un universitaire justement apprécié, comment raffermir cette humanité vacillante ? De quelle énergie nouvelle la vivifier ? De quelle source l'abreuver pour lui redonner la croyance à la vie ? Et l'on ne voit pas.

« Les hommes de bonne volonté demeurent impuissants, leurs gestes devant l'étendue du mal sont ridicules, leur voix n'est même pas celle d'un enfant. Restent les religions ? Mais où donc sont les religions de la terre ? Elles traitent toutes du ciel et de la vie future, elles ouvrent leurs portes vers les félicités éternelles, mais ne comptez pas sur les dieux pour soutenir les

1. *Politique positive*, t. Ier, p. 154.

hommes sur la planète, les dieux ne sont pas de ce monde.

« Alors que nous restera-t-il et comment les hommes sortiront-ils des mauvais chemins ? Par un effort de la raison ? Hélas, nous voyons trop à quelles impasses aboutissent ceux que les peuples ont délégués pour parler raison ! Par des crises formidables ? Par de nouveaux bains de sang afin que l'humanité ayant touché le fond de sa misère revienne à des conceptions plus saines, plus fraternelles et se ressaisisse enfin ? Voilà huit années qu'une nuit profonde s'est appesantie sur le monde et l'aube ne paraît pas encore ».

L'aube ne se lèvera pas aussi longtemps que les peuples n'auront pas reconnu la nature véritable du problème à résoudre. Ce qu'il nous faut atteindre, ce que l'évolution contemporaine réclame impérieusement de nous, c'est une meilleure éducation sociale et morale de l'homme. Nous avons entrepris de faire fonctionner nos sociétés modernes, sans nous inquiéter de savoir si les membres qui les composent étaient en effet porteurs d'un programme de vie individuelle, compatible avec le bon fonctionnement des organes de la collectivité et la satisfaction de ses besoins, et toutes les fois que nous avons constaté l'incompatibilité, nous avons conclu que c'était la société qui avait tort et les institutions qu'il fallait réformer. A Dieu ne plaise que je conteste l'importance et le bienfait de certaines réformes ainsi réalisées ; toutefois l'heure est venue de nous apercevoir que le problème est plus vaste et d'un autre ordre. Ce qu'il faut aussi et d'abord réformer, c'est nous-mêmes avec nos programmes et nos doctrines de vie qui, par leur individualisme anarchique, sont incompatibles avec *toute* vie sociale prospère et saine. Pour cette grande

œuvre de reconstruction de la cité moderne, la connaissance scientifique de la réalité sociale sera indispensable : elle ne suffira pas, mais on ne pourra non plus s'en passer.

SOMMAIRE BIBLIOGRAPHIQUE

Il est entendu qu'on n'a point l'intention de donner ici une bibliographie, même approximative, des ouvrages dont la lecture pourrait être recommandée en vue d'une véritable formation sociologique ; on se contentera de sommaires indications.

Pour les donner, on suivra la division suivante, conforme à la triple préparation intellectuelle qui est indispensable au sociologue. On signalera d'abord les ouvrages de culture générale et philosophique ; puis ceux de méthode sociologique ; enfin ceux de documentation, qui paraissent de nature à susciter des réflexions utiles et à orienter l'esprit dans une direction favorable aux études sociologiques.

Il faut ajouter que nous aurions à présenter, sur un certain nombre des ouvrages signalés, d'importantes observations et d'expresses réserves. Nous avons voulu seulement indiquer les volumes dont la lecture nous semble, dans la situation présente de l'esprit public en France, le plus utile pour la formation de l'intelligence et le progrès de l'esprit critique.

I. — Ouvrages de Culture Générale.

Outre les travaux bien connus de MM. Bergson, Boutroux, William James, Henri Poincaré, Edouard Le Roy, nous indiquerons spécialement les ouvrages suivants :

Gustave Belot. — *Etude de morale positive*, 2e éd., 2 vol., Paris, Alcan.

C. Bouglé. — *La Démocratie devant la Science*, Paris, Alcan.
Qu'est-ce que la Sociologie, Paris, Alcan.
Delvolvé. — *Rationalisme et Tradition*, Paris, Alcan.
Simon Deploige. — *Les Conflits de la morale et de la Sociologie*, Louvain, 1912.
Espinas. — *Les sociétés animales*, Paris, Alcan.
Fr. W. Foerster. — *Sexualethik und Sexualpedagogik* (il existe une traduction anglaise).
L'Ecole et le Caractère.
Pour former le Caractère, Paris, Fischbacher.
Autorité et Liberté, Edwin Frankfurter, Lausanne.
(Sur l'œuvre de ce très éminent psychologue et moraliste, cf. le N° de Mars 1923 de la Revue « *La Nouvelle Journée* » entièrement consacré à l'étude de cette œuvre).
Georges Fonsegrive. — *François Bacon*, Paris, Lethielleux.
De Taine à Péguy, Paris, Bloud et Gay.
Morale et Société, Paris, Bloud et Gay.
Lévy-bruhl. — *La Morale et la Science des Mœurs,* Paris, Alcan.
Pierre Méline. — *De la Science à l'Action*, brochure, Paris, Bloud et Gay.
Dominique Parodi. — *La Philosophie contemporaine en France*, Paris, Alcan.
Joseph Wilbois. — *Devoir et Durée*, Paris, Alcan.
Paul Archambault, Maurice Brillant, Paul Gemähling, Louis Ruy, Maurice Blondel. — *Le Procès de l'Intelligence*, Paris, Bloud et Gay.

II. Ouvrages de Méthode sociologique.

Il va sans dire que nous renvoyons d'abord aux deux grandes collections de l'*Année Sociologique*, publiée à la Librairie Alcan, et de la Revue *La Science Sociale*, publiée à la Librairie Firmin Didot, 56, rue Jacob, Paris.

Emile Durkheim. — *Les Règles de la Méthode Sociologique,* Paris, Alcan.
La Division du Travail Social.

F. SIMIAND. — *Remarques sur les variations du prix du charbon en France au XIXe siècle*, *Année sociologique*, t. 5 (1900-1901).
Le salaire des ouvriers des mines de charbon en France, Paris, Cornély.
La méthode positive en science économique, Paris, Alcan.
Statistique et expérience, Paris, Rivière.
STEINMETZ. — *Classification des types sociaux*, *Année Sociologique*. Tome III. Paris, Alcan.

BOUCHIÉ DE BELLE. — *Les Origines de la Science Sociale : Frédéric Le Play, sa méthode et sa doctrine*, (nouvelle collection, fasc. 36.)
Philippe CHAMPAULT. — *La Science Sociale d'après Le Play et Henri de Tourville*, (fasc. 109).
Edmond DEMOLINS. — *La Science sociale depuis Frédéric Le Play, classification sociale*, (fasc. 10 et 11.
Répertoire des répercussions sociales. (fasc. 41 et 42.)
Edmond DEMOLINS, Robert PINOT et Paul de ROUSIERS. — *La Méthode Sociale : ses procédés et ses applications*, fasc. I.
Paul DESCAMPS. — *Cours de Méthode de Science Sociale*, nouvelle collection, fasc. 98, 110, 122.
Pierre MÉLINE. *Le Travail sociologique : La Méthode*. Paris, Bloud et Gay.
Robert PINOT. — *La Science Sociale et sa Méthode*, fasc. 48.
Henri de TOURVILLE. — *La Science Sociale est-elle une Science ?* (*La Science Sociale*. Année 1886.)

G. TARDE. — *Les Lois Sociales*, Paris, Alcan.
Les Lois de L'Imitation, Paris, Alcan

III. — Ouvrages de documentation.

AFTALION. — *Les Crises périodiques de surproduction*, Paris, Rivière.

Jacques BARDOUX. — *Essai de Psychologie de l'Angleterre contemporaine*, Paris, Alcan, 1906.

L'Angleterre radicale, Etude de Psychologie Sociale, Alcan, 1913.

H. BOURGIN. — *Les systèmes socialistes et l'évolution économique*, Paris, Armand Colin.

La Boucherie à Paris au XIXe siècle, *Année Sociologique*, t. VIII (1903-1904).

Emile BOUTMY. — *Le développement de la Constitution et de la société politique en Angleterre*, Armand Colin, 1902.

Eléments de psychologie politique du peuple américain, Armand Colin, 1902.

Jean BRUNHES. — *La Géographie Humaine*, Paris, Alcan

Maurice BURES. — *Le type Saintongeais*, *Science Sociale*, nouvelle collect., fasc. 46 et 47.

Edmond DEMOLINS. — *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, Paris, Firmin-Didot.

Les Français d'aujourd'hui, Paris, Didot.

A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir? Paris, Didot.

Comment la route crée le type social, Paris, Didot.

Paul DESCAMPS. — *La Flandre.*

La formation sociale de L'Anglais moderne, Paris, Armand Colin.

La formation sociale du Prussien moderne, Paris, Armand Colin.

DESCAMPS et HEMMER. — *Le Paysan de Munsterland.*

Paul GEMAHLING. — *Travailleurs au rabais : la lutte syndicale contre les sous concurrences ouvrières*, Paris, Bloud et Gay.

Trois politiques financières : Allemagne, Angleterre, France, Essai de psychologie financière (*Nouvelle Journée* 1er Mai et 1er Juin 1921).

HALBWACHS. — *La classe ouvrière et les niveaux de vie ; recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines*, Paris, Alcan, 1913.

Henri HAUSER. — *Ouvriers du temps passé*, Paris, Alcan.

Les Méthodes allemandes d'expansion économique, Paris, Alcan.

de Martonne. — *La Roumanie.*

Gaston Richard. — *Notions élémentaires de Sociologie*, Paris, Alcan

Charles Rist. — *Les Finances de guerre de l'Allemagne.*

Philippe Robert. — *Le Commerce Franco-Belge et sa signification sociale.* (*Science Sociale*, fasc. 13.)

Paul de Rousiers. — *Le Trade Unionisme en Angleterre* Paris, Armand Colin.

La Vie Américaine, Paris, Didot.

La question ouvrière en Angleterre, Paris, Didot.

Les Grands ports de France, Paris, Armand Colin.

Hambourg et l'Allemagne contemporaine, Paris, Armand Colin.

Les Industries monopolisées aux Etats-Unis, Paris, Armand Colin.

André Siegfried. — *Le Canada*, Paris, Armand Colin.

La Démocratie et la Nouvelle-Zélande, Paris, Armand Colin.

Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République, Paris, Armand Colin.

M. W. Taylor. — *Principes d'organisation scientifique des usines*, Paris, Dunod.

Henri de Tourville. — *Histoire de la formation particulariste*, Paris, Didot.

Joseph Wilbois. — *Etude sur les Répercussions Sociales et la Révolution Russe*, *Science Sociale*, nouvelle collection, fasc. 131, 132, 133.

L'Avenir de l'Eglise Russe.

La nouvelle éducation française, Paris, Payot.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE, p. 5 et brèves notes personnelles, p. 10.

PREMIÈRE PARTIE

Les Conditions préalables d'une Etude scientifique des phénomènes sociaux

CHAPITRE Ier. — Le Chaos. — « Le collier de perles », p. 24 ; — les théories sur l'organisation du travail, p. 25 ; — la famille, p. 29 ; — le régime des pouvoirs publics, p. 35 ; — et la religion, p. 37. — Les causes de ce chaos, p. 39 ; — le principe de la liberté des opinions, p. 40 ; — « les grands principes », p. 41. — La peur de la vérité et l'optimisme fallot, p. 43 ; — Une seule issue ouverte, pour sortir de ce gâchis : la méthode d'observation, p. 48.

CHAPITRE II. — Les conditions morales de l'étude sociologique. — La bonne tenue générale de la vie et des mœurs, p. 55 ; — la *vita purgativa*, p. 56 ; — le courage de l'isolement, p. 57.

CHAPITRE III. — Les conditions intellectuelles. — Le grand maître de nos erreurs sociales : le sens commun, p. 62 ; — quatorze exemples de contradiction au sens commun, p. 65 ; — Répudiation de toute doctrine *a priori*, p. 67 ; — la contingence partielle des prescriptions morales, p. 73 ; — comment l'insertion de conclusions extrinsèques témoigne d'un manque de foi en leur valeur, p. 75 ; — l'observation devra être minutieuse, p. 79 et pénétrante, p. 82 ; — pas de sociologie sans psychologie, p. 85.

DEUXIÈME PARTIE

A la recherche de la véritable nature du fait social

CHAPITRE IV. — Le fait social. — La définition proposée par l'Ecole française de sociologie, p. 89; — pourquoi elle ne peut être acceptée, p. 91 ; — la part de l'initiative individuelle dans la genèse des faits sociaux, p. 93 ; — définition proposée, p. 97.

CHAPITRE V. — Le Matérialisme sociologique. — La théorie des représentations collectives, p. 99 ; — une première forme discrète du matérialisme sociologique, p. 101 ; — Une autre forme, non moins erronée, p. 105. — le Marxisme, p. 107; — l'Ecole libérale, p. 109 ; — l'Ecole française de sociologie, p. 111; — l'Ecole de la Science Sociale, p. 115.

CHAPITRE VI. — La Critique du Matérialisme sociologique. — Le sophisme, p. 120; — La naissance des « besoins » sous l'impulsion du libre esprit, p. 122 ; — Comment notre imprévision de l'avenir réfute nos explications mécanistes du passé, p. 126. — Les conducteurs d'hommes, p. 129; — le matérialisme sociologique ne réussit pas davantage à expliquer les grands faits de l'histoire, p. 132.

CHAPITRE VII. — Les éléments du fait social : la trinité organisatrice. — Trois éléments forment, par leur combinaison, la vie sociale tout entière : le Lieu, le Travail, la Représentation de la vie, p. 136 ; — des esclaves qui aiment secrètement leur servitude, p. 139 ; — il n'y a pas équivalence entre les différentes doctrines, p. 141 ; — les réciproques répercussions des trois éléments organisateurs, p. 143 ; — la vie sociale est un ensemble de transactions entre des exigences qui se heurtent, p. 145.

Une sociologie où s'intègre la liberté de l'esprit peut-elle encore être scientifique ? p. 148 ; — les raisons de la réponse affirmative, p. 151 ; — l'homme n'est ni un esclave, ni un satrape, p. 155 ; — démonstration, par un exemple, de la conclusion proposée, p. 156.

TROISIÈME PARTIE

La Méthode d'observation

CHAPITRE VIII. — La Technique de l'analyse sociologique. — Nécessité d'une connaissance première du complexus de la vie sociale tout entière, p. 160 ; — les quatre besoins essentiels de toute société, p. 163 ; — la prospérité parasitaire et la prospérité harmonique, p. 169 ; — le contrôle et la vérification, p. 173 ; — le dynamisme amplificateur, p. 178 ; — la souveraine importance de la vie privée, p. 181.

CHAPITRE IX. — La Méthode monographique. — La monographie d'une famille ouvrière, p. 186 ; — Les vingt quatre sections de la Nomenclature Sociale, p. 188 et suiv. ; — un admirable crible pour l'analyse méthodique, p. 217.

CHAPITRE X. — Deux Méthodes auxiliaires : la Statistique et la Méthode historique. — La statistique et la méthode des moyennes, p. 223 ; — on choisit, parmi les faits sociaux, non pas les plus importants, mais ceux qui sont susceptibles de dénombrement, p. 225 ; — illégitimité de ce procédé, p. 226.

La méthode historique, p. 229 ; — illusion et confusion, p. 232 ; — les outillages sociaux se renouvellent tout autant que les outillages matériels, p. 235 ; — on ne peut étudier le passé qu'en parlant du présent, p. 237.

QUATRIÈME PARTIE

La Fonction véritable de la Sociologie dans la direction de la conduite

CHAPITRE XI. — Les illusions et les prétentions. — La science doit être cultivée pour elle-même, p. 242 ; — Pourtant l'homme songe toujours aux applications pratiques, p. 243 ; — la sociologie héritière du scientisme, p. 244 ; — après les sévères contradictions infligées par les faits aux assertions des Physiocrates et de l'Ecole libérale, p. 245 ;

Auguste Comte et F. Le Play, p. 246; — une belle page de critique de F. Le Play, p. 249; — l'Ecole française de Sociologie, p. 251; — e normal et le pathologique, selon M. Emile Durkheim, p. 253; — la Société origine et fondement de l'obligation morale, p. 256; — le sentiment de vénération, p. 258.

Réfutation : une morale est autre chose qu'une physique des mœurs, p. 260; — une étrange page, p. 261; le normal peut être pathologique et l'exceptionnel être le bien, p. 263; — La société, loin d'être créatrice d'idéal, est au contraire, par la solidarité qui nous y étreint, la grande raison de nos défaillances morales, p. 266; — une étrange confusion p. 267; — et une page de M. Alfred Loisy, p. 269.

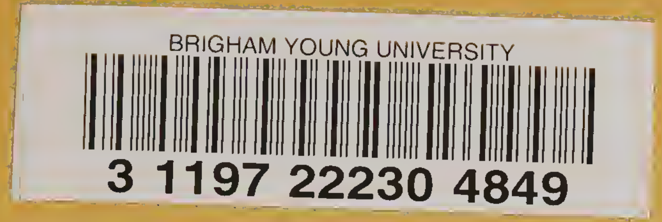
Une importante conclusion doit tout de même être retenue, p. 274; — l'indéfinie variabilité des préceptes moraux, p. 275; — le droit naturel à contenu variable, p. 277.

CHAPITRE XII. — La véritable fonction de la Sociologie. Les rôles respectifs de la Sociologie et de la Métaphysique religieuse.

Un magnifique service, p. 280; la constitution d'un art social rationnel, p. 281. — Trois difficultés principales nous attendent, p. 282. — La 1re provient de la complexité sociale, p. 283; — la 2e de notre obstination à vouloir des fins irréalisables, p. 285; — la 3e de notre résistance aux manipulations externes; l'homme n'est pas une chose, mais un être capable d'hostilité raisonnée et d'égoïsme, p. 287; — en pleine métaphysique, p. 288; — il est impossible de s'en passer, p. 289; — la notion de vie, p. 291; — l'*optimum* social, p. 292; — de la science à l'action, p. 293; — le rôle de la religion p. 294; — en quoi, tout de même, la sociologie peut beaucoup pour la reconstitution morale de nos sociétés, p. 298; — la double leçon qu'elle donne aux Enfants de l'esprit nouveau et aux Enfants de la Tradition, p. 301; — Une belle page de Paul Gemähling, p. 303.

Conclusions. — Une véritable union sacrée, p. 308. — La grande souffrance française, p. 311. — L'urgence des remèdes, car nos actes sont encore supérieurs à nos doctrines, p. 312. — Le rapide affaiblissement de la France depuis soixante ans, p. 313. — La merveilleuse puissance de l'homme, p. 315. — Une page de désespérance d'un penseur vigoureux et sincère, p. 316. — Le véritable problème, p. 317.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — Euvrard-Pichat.


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22230 4849